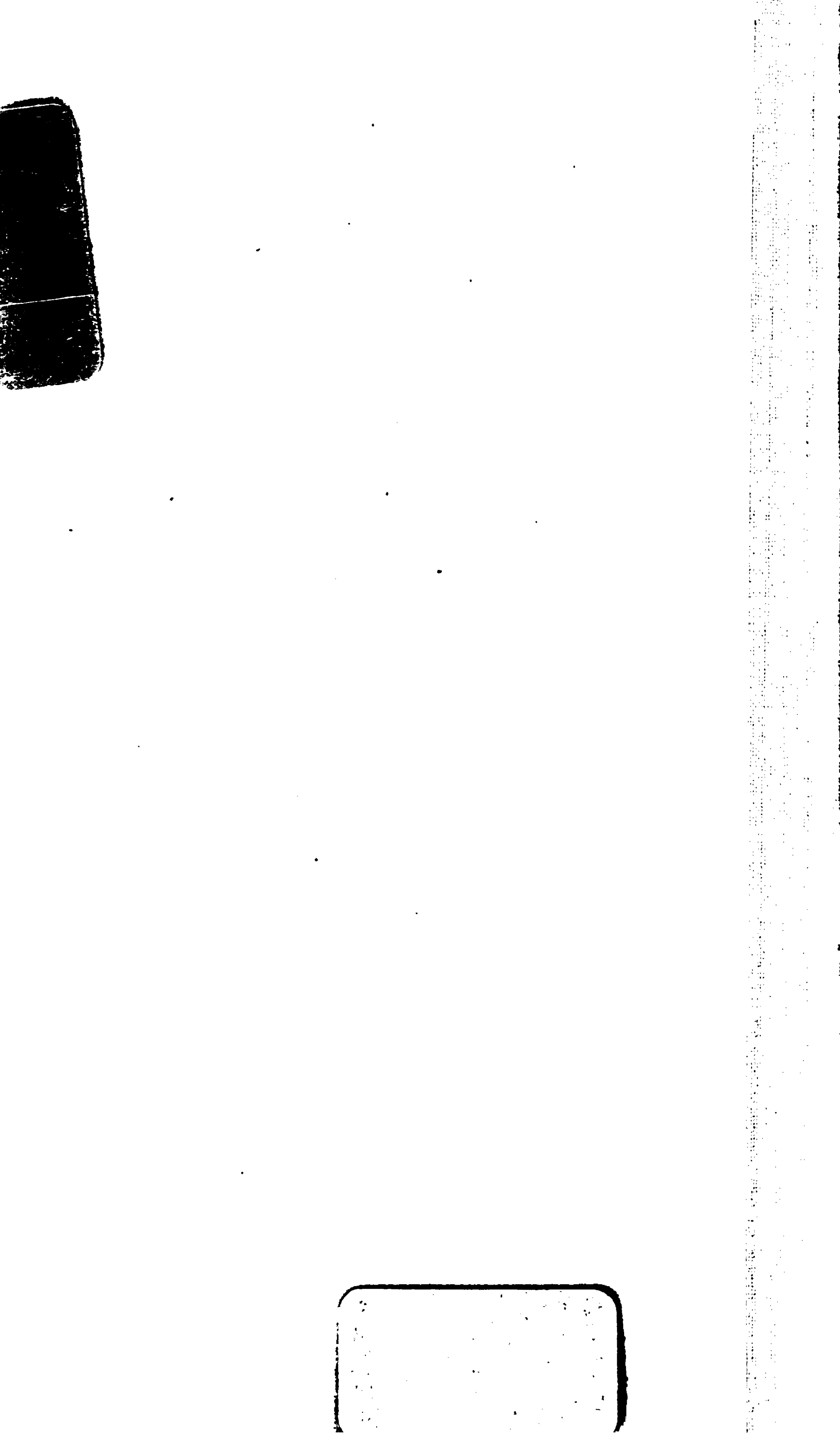
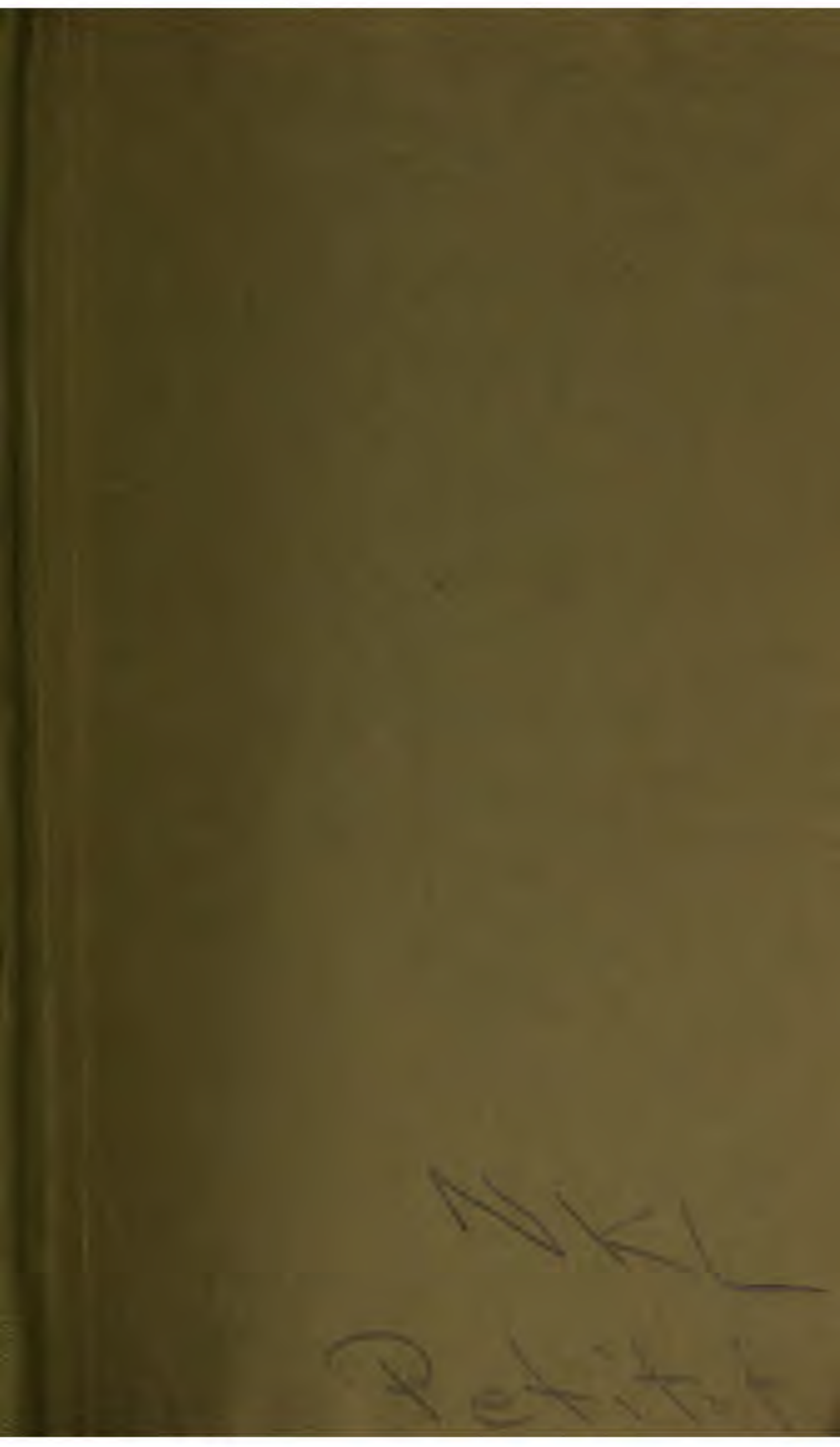

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579323 6




NKL

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME QUATRIEME.

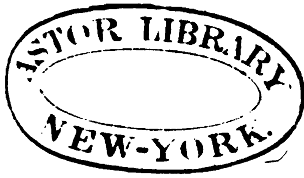
RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THEATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

TOME QUATRIEME.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE

DE CHATEAUBRUN,

Représentée pour la premiere fois
le 11 mars 1754.

NOTICE

SUR CHATEAUBRUN.

JEAN-BAPTISTE VIVIEN DE CHATEAUBRUN naquit à Angoulême en 1686. On n'a pu se procurer aucun détail sur son éducation ni sur la maniere dont il se produisit dans le monde; on sait seulement qu'à vingt-sept ans il présenta aux comédiens une tragédie qui fut représentée avec quelque succès l'année suivante. Les productions dramatiques de Chateaubrun, qui presque toutes offrent de grandes beautés, nous dédommageront dans cette notice des anecdotes que nous n'avons pu recueillir. Nous l'avons déja insinué plusieurs fois; dans un recueil consacré à la gloire des lettres françoises, il nous a paru beaucoup plus utile de parler avec quelque étendue des ouvrages des auteurs dont nous réimprimons les chefs-d'œuvre, que de rechercher avec une curiosité minutieuse dans les secrets de leur vie privée des faits peu importans par eux-mêmes;

c'est dans les productions d'un homme de lettres que l'on doit trouver ses titres à l'estime publique. Comme particulier, il ne sort point de la classe des autres hommes, et il ne doit pas plus qu'eux au public un compte exact de sa conduite. Si nous avons quelquefois sacrifié au goût général que l'on témoigne aujourd'hui pour les anecdotes, on a dû remarquer que nous y avions été forcés, soit parcequ'elles étoient trop connues pour que nous pussions les passer sous silence, soit parcequ'elles avoient été altérées par les biographes : nous n'avons du moins reproduit que celles qui pouvoient honorer les poëtes qui nous ont fourni les matériaux de ce recueil. Les détails peu étendus que nous donnerons dans cette notice sur la longue carriere de Chateaubrun prouveront que s'il nous eût été possible de rassembler un plus grand nombre de faits, ils n'eussent servi qu'à faire partager au public l'estime qu'il inspira à tous ceux qui le connurent.

Mahomet second fut la premiere tragédie que donna Chateaubrun : elle eut onze représentations consécutives, et fit concevoir les plus gran-

des espérances. En examinant la tragédie que La Noue a faite sur le même sujet, nous avons remarqué les différences qui existent entre les conceptions générales des deux pieces, et nous avons indiqué les causes qui ont influé sur le succès de l'une et de l'autre. L'exposition de la tragédie de Chateaubrun est claire et méthodique. Un prince grec, frere d'Irene, a conçu le projet de faire une révolution en immolant Mahomet, et en rétablissant les Comnenes sur le trône de Constantin : pour cacher sa conspiration, il a pris le turban, et s'est enrôlé dans l'armée musulmane, où, par des prodiges de valeur, il est parvenu, sous le nom d'Osmin, aux premiers grades militaires. Il communique ses desseins à un Grec qui lui est resté fidele, et lui demande quel est l'état de Constantinople depuis sa longue absence. Ce tableau des suites d'un grand changement dans les lois et dans les mœurs d'un peuple asservi à un joug étranger mérite d'être remarqué par l'énergie des pensées et par la fidélité des couleurs locales :

Les Grecs, toujours frappés de leur dernier malheur,

Attendent le moment d'une vengeance entiére.
En vain ce fier tyran, devenu populaire,
Sous un dehors serein tempérant sa fierté,
Offre encore à leurs yeux un air de liberté:
Pour faire aimer aux Grecs la main qui les enchaîne,
Par d'éclatans bienfaits il attaque leur haine;
Les Grecs sont sous son nom les arbitres des lois,
Leur mérite au serrail leur obtient des emplois;
Ses édits, dépeuplant le reste de la Grece,
Chaque jour dans ces murs attirent la noblesse:
Mais ses feintes bontés n'ont point gagné les Grecs;
Ses perfides bienfaits leur sont toujours suspects.
Ainsi, sans se flatter, seigneur, votre vengeance
Peut fonder dans ces murs une juste espérance;
Les Grecs avec plaisir suivront votre fureur:
Mais deux objets trop près captivent leur valeur;
A l'aspect du sultan leur ardeur ralentie,
Et ces murs trop voisins d'une armée ennemie,
Retiennent sous le joug leurs esprits ébranlés,
Au moindre mouvement sûrs d'en être accablés.

Dans cette tragédie, l'auteur s'est moins attaché à peindre les grandes qualités de Mahomet second qu'à faire ressortir la férocité qui accomgnoit toujours ses actions les plus brillantes. Irene le déteste, et ne répond aux témoignages de son

amour qu'en lui rappelant les maux qu'il lui a faits. On trouve dans la quatrieme scene du second acte des imitations fort heureuses de l'Andromaque de Racine: les souvenirs terribles que donne à Irene la vue du palais de ses aïeux livré à un maître barbare ajoutent à l'effet de ce morceau:

Que craignez-vous, seigneur, des larmes d'une fille
Qui ne retrouve plus ni parens ni famille?
Vos fureurs ont trop bien assuré vos exploits,
Et la mort de mon pere a consacré vos droits.
Après douze ans de fers, de pleurs, et de misere,
Je voudrois fuir des lieux où tout me désespere.
Palais sacré, palais jadis si précieux,
Auguste sanctuaire où régnoient mes aïeux,
Vous n'êtes plus pour moi qu'une horrible demeure.
Tout retrace à mes yeux les malheurs que je pleure:
L'image de Comnene y suit par-tout mes pas;
Je crois toucher encore au jour de son trépas.
Hélas! c'est près d'ici que mon malheureux pere
Eprouva de vos coups la fureur meurtriere!
Dans l'ardeur du combat vous ne cherchiez que lui,
Sûr d'enlever aux Grecs leur plus solide appui.
Une foule incroyable environna Comnene,
Ses fils percés de coups et respirant à peine,

Si j'en crois les témoins qui me l'ont raconté,
Couvrirent de leurs corps son corps ensanglanté :
Rien ne put appaiser votre soif sanguinaire ;
Votre bras animé, pour parvenir au pere,
Eprouva sa fureur sur ces héros naissans ;
Vous couvrîtes ses yeux du sang de ses enfans ;
Et sous tant de douleurs la nature plaintive
Arracha de son sein son ame fugitive.
Est-ce trop peu pour vous de causer mes malheurs,
Si vous n'êtes encor le témoin de mes pleurs ?

Le camp de Mahomet, indigné de ce qu'il interrompt ses conquêtes pour plaire à une captive, se révolte, et demande la mort d'Irene : Mahomet ne témoigne peut-être pas assez de fureur en apprenant le soulèvement de son armée. La Noue a beaucoup mieux rendu cette situation : dans sa tragédie, le farouche sultan, habitué à punir de mort le simple murmure, veut faire un massacre effroyable des janissaires qui osent blâmer sa passion ; le dévouement sublime de l'aga est seul capable de suspendre les effets de sa rage. Chateaubrun en général a rendu beaucoup trop odieux son principal personnage ; il ne paroît

cruel qu'avec Irene: c'est de toutes les conceptions celle qui est le moins susceptible d'effet au théâtre. Cependant Mahomet veut tenter un dernier effort auprès de celle qu'il aime; il lui dit qu'il la défendra si elle consent à lui donner sa main : pour la décider il lui cite l'exemple de Mélisse, princesse grecque qui épousa Orcan. La réponse d'Irene est éloquente et énergique ; elle fait sentir au sultan l'extrême différence de sa situation et de celle de Mélisse:

Quand l'hymen les unit, ce sultan en furie
Avoit-il à ses yeux embrasé sa patrie?
Avoit-il opprimé la liberté des Grecs ?
Offrit-il à ses vœux de farouches respects ?
Reçut-elle une main teinte du sang d'un pere?
La vit-on insulter au tombeau de sa mere ?
Elle-même livrée à des fers odieux,
Se vit-elle contrainte à recevoir ses vœux ?
Orcan fut pour Mélisse un vengeur nécessaire,
Par de puissans secours il protégea son pere;
Pour elle le serrail oublia ses rigueurs,
Et les nœuds de l'amour resserrerent leurs cœurs:
Mais toi, qui me retiens dans une affreuse chaîne,
Cruel dans ton amour, et cruel dans ta haine,

Tyran dans tes fureurs, tyran dans tes plaisirs,
Et toujours menaçant jusque dans tes soupirs,
Tu prétends m'épouser : le crime et l'innocence
Ont-ils jamais entre eux formé quelque alliance ?
Bien loin que tes grandeurs puissent tenter ma foi,
Le mépris que j'en fais est seul digne de moi :
Ton orgueil en chassa les maîtres légitimes ;
Partager tes grandeurs, c'est partager tes crimes.

Le frere d'Irene la reconnoît ; et la voyant dans une situation aussi indigne de sa haute naissance, sa haine contre Mahomet devient plus forte. Il forme le double projet d'immoler le tyran et de sauver sa sœur : la conspiration est découverte ; Irene et son frere se tuent. Ce dénouement, contraire aux traditions, est absolument sans effet ; ce qui dès les premieres représentations nuisit beaucoup au succès de cette tragédie.

Quoique Chateaubrun eût reçu à cette époque des encouragemens qui auroient enivré un homme moins modeste que lui, il passa un grand nombre d'années sans faire représenter aucune piece. Il se livra à l'étude des poëtes grecs, qui ne lui étoient pas encore bien familiers ; et ce

travail lui fit trouver un nouveau systéme de tragédie qui lui valut un succès distingué. Plusieurs poëtes avoient puisé dans la guerre de Troie les sujets de leurs pieces; mais aucun n'avoit rassemblé dans un seul cadre les grandes infortunes qui accablerent la famille de Priam. Chateaubrun, dans la tragédie des Troyennes, réunit les personnages d'Hécube, d'Andromaque, de Cassandre, et de Polyxene. Quel tableau touchant que celui qui présentoit ces foibles femmes qui n'avoient eu aucune part à la guerre, devenues captives, et exposées à l'insolence et aux cruautés des vainqueurs farouches! Cette tragédie, qui eut un grand succès dans la nouveauté, s'est soutenue au théâtre toutes les fois qu'elle a été reprise.

Après avoir adapté à la scene françoise quelques beautés d'une des tragédies les plus touchantes d'Euripide, Chateaubrun essaya de soutenir la même lutte contre Sophocle. Philoctete avoit toujours été considéré comme un des sujets les plus pathétiques de l'antiquité; on avoit surtout admiré la grande simplicité de cette tragé-

die, et tous les charmes d'une poésie éloquente et pittoresque l'avoient fait considérer comme un chef-d'œuvre; Fénélon, cet amateur si éclairé de la littérature ancienne, y avoit puisé un épisode de Télémaque. Cependant cette tragédie manquoit au théâtre françois. Chateaubrun n'osa pas traiter ce sujet avec toute la simplicité de son modele: une entreprise aussi difficile étoit réservée à M. de La Harpe, qui, avec quelques changemens très légers, est parvenu à enrichir notre scene d'une tragédie entièrement dans le genre grec. Il falloit, pour surmonter tous les obstacles que ce travail présentoit, un goût épuré, une connoissance parfaite de l'art du dialogue, et sur-tout un talent distingué pour la poésie descriptive; qualités que Chateaubrun ne possédoit pas à un assez haut degré. Il ne trouva d'autre moyen pour remplir le vide de l'action que d'introduire une fille de Philoctete dont Pyrrhus devient amoureux en arrivant dans l'isle de Lemnos. Le caractere de Pyrrhus conserve toute la générosité que lui a donnée Sophocle: il s'indigne d'abord à la proposition que lui fait

Ulysse de tromper Philoctete, et il ne cede qu'aux grandes considérations de l'intérêt public; mais, en faisant paroître dans sa tragédie Sophie, fille du héros abandonné, Chateaubrun s'étoit imposé une nouvelle difficulté, qu'il a surmontée avec un talent distingué. Il devenoit presque impossible à Ulysse de résoudre Pyrrhus à user de violence contre un héros dont il aimoit la fille: Chateaubrun suppose qu'Ulysse a arraché Achille mourant d'entre les mains des Troyens, et que ce grand homme lui a confié son fils en expirant. Les reproches qu'Ulysse adresse au fils d'Achille forment un morceau très éloquent: « Le jour « qu'il fut blessé, dit Ulysse,

Les Troyens à l'envi, le voyant renversé,
Sur lui de toutes parts fondoient avec furie,
Se disputant entre eux le reste de sa vie:
J'y courus; je lui fis un rempart de mon corps,
De ces fiers assaillans j'arrêtai les efforts;
Prodigue de mon sang dans ce péril extrême,
D'un si noble fardeau je me chargeai moi-même;
Combattant d'une main, j'emportai ce héros.
Lorsqu'il vit ma douleur éclater en sanglots:

« Cher ami, me dit-il, cache-moi tes alarmes,
« Et laisse-moi mourir parmi le bruit des armes.
« Par tes soins je suis libre, et je respire encor;
« Tu m'épargnes l'affront dont je flétris Hector:
« Que mon fils à jamais en garde la mémoire,
« Et te rende les soins que tu pris de ma gloire :
« Sers-lui de pere, ami; qu'il te serve de fils ».
Voilà ses derniers vœux; les avez-vous remplis?
De ses fiers ennemis j'affrontai la furie;
Vous, en m'abandonnant, vous leur livrez ma vie;
Vous me persécutez, et je fus son soutien;
Je lui sauvai l'honneur, et vous m'ôtez le mien.

Pyrrhus, partagé entre une femme dont il est fortement épris et un héros qui a sauvé l'honneur de son pere, se trouve dans une situation très dramatique. Le rôle d'Ulysse paroît tracé d'après Homere; il est beaucoup moins odieux que dans la tragédie de Sophocle. Le dénouement inventé par Chateaubrun mérite d'être remarqué. Le poëte grec ayant peint Philoctete implacable dans sa haine, n'a d'autre moyen pour le faire consentir à suivre Ulysse que de faire intervenir Hercule qui fléchit son ami: Chateaubrun, sentant le défaut essentiel de ce dénouement, en a ima-

giné un autre beaucoup plus conforme aux regles de l'art; il suppose que la présence de Philoctete et de Pyrrhus dans le camp des Grecs est absolument nécessaire pour la destruction de Troie; les dieux l'ont ainsi décidé. Ulysse, après avoir épuisé toutes les ressources de son génie pour ramener Philoctete, voyant que Pyrrhus est prêt à embrasser sa défense, leur propose à l'un et à l'autre de rester lui-même à Lemnos tandis qu'ils iront venger Achille. Ce dévouement absolu attendrit le compagnon d'Hercule, qui se résout enfin à retourner dans le camp des Grecs. Peut-être M. de La Harpe auroit-il pu profiter de l'idée vraiment dramatique de ce dénouement: après avoir évité, par la contexture simple de sa piece, le défaut que nous avons reproché à Chateaubrun, il auroit eu l'avantage de corriger la derniere scene de Sophocle, qui est beaucoup plus invraisemblable pour des spectateurs françois qu'elle ne l'étoit pour les Grecs.

Chateaubrun donna encore au théâtre françois une tragédie d'Astyanax dont les trois premiers actes furent très applaudis, mais dont les

deux derniers furent mal reçus. Quoique ses amis l'engageassent à faire quelques corrections, et à appeler du premier jugement du public, il retira le soir même sa piece, qui n'a pas été remise depuis.

Chateaubrun fut long-tems attaché au duc d'Orléans comme maître-d'hôtel. Ses qualités morales et ses talens lui procurerent des protecteurs puissans qui lui faciliterent souvent les moyens de faire une grande fortune; il s'y refusa toujours, préférant aux richesses l'honnête aisance dans laquelle il vivoit. Son caractere étoit doux et tolérant. A une époque où la littérature étoit partagée en plusieurs factions, il n'embrassa aucun parti. Une piété ferme et éclairée le préserva des erreurs de la philosophie moderne. « M. de Chateaubrun, dit M. de Buffon dans un « discours à l'académie françoise, homme juste « et doux, pieux, mais tolérant, sentoit, savoit « que l'empire des lettres ne peut s'accroître, et « même se soutenir, que par la liberté. Il approu- « voit assez volontiers, et ne blâmoit qu'avec « discrétion. Jamais il n'a rien fait que dans la

« vue du bien, jamais rien dit qu'à bonne in-
« tention. »

Chateaubrun avoit été reçu à l'académie françoise en 1753: il mourut à Paris, dans un âge très avancé, en 1775.

ACTEURS.

HÉCUBE, veuve de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

ASTYANAX, fils d'Andromaque; on le suppose âgé de trois ou quatre ans.

CASSANDRE, } filles de Priam et d'Hécube.
POLYXENE, }

ULYSSE, roi d'Ithaque.

THESTOR, grand-prêtre des Troyens.

IPHIS, confident de Thestor, et sacrificateur chez les Troyens.

CÉPHISE, gouvernante d'Astyanax.

IDAS, } hérauts dans l'armée des Grecs.
HILUS, }

UN ENFANT de l'âge d'Astyanax, ou à-peu-près.

VIEILLARDS, prêtres des dieux chez les Grecs.

TROUPE DE SOLDATS.

La scene est dans le camp des Grecs, sous les murs de Troie.

LES TROYENNES.



Perin del. Gault de St Germain direxit

J'ai causé vos malheurs, et vous pleurez les miens.

Acte I Sc. III

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

On voit d'un côté du théâtre le tombeau d'Hector, et de l'autre celui de Pâris, exhaussés à l'antique ; le tombeau d'Hector est plus élevé et plus orné.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

Sous les murs d'Ilion que cherchez-vous encore?
Le feu depuis trois jours l'embrase et le dévore ;
Le carnage et l'horreur regnent de toutes parts,
Et le sang de Priam fume sur ces remparts.
Fuyez, craignez, seigneur, que les Grecs en furie...

THESTOR.

Calchas défend nos jours contre leur barbarie ;
Pontife chez les Grecs, et moi chez les Troyens,

En consacrant mes droits il honore les siens:
Du glaive des vainqueurs nous n'avons rien à craindre.

IPHIS.

Faut-il de ce bienfait s'applaudir ou se plaindre?
Sommes-nous réservés à la honte des fers?

THESTOR.

Dussé-je m'exposer aux plus affreux revers,
Je déteste les cœurs qu'une amitié commune
Fait flotter incertains au gré de la fortune:
Je fus cher à Priam tandis qu'il fut heureux;
J'adore de son sang les restes malheureux,
Et je respecte en eux sa gloire anéantie.
Dans quel gouffre de maux sa veuve est engloutie!
D'autant plus exposée à de vives terreurs,
Qu'elle seule a creusé la source de ses pleurs.
Priam, que si long-tems éclaira la sagesse,
Succomba sous le poids de la triste vieillesse;
La reine gouverna le déclin de ses ans,
Ou plutôt sous son nom fit régner ses enfans.
Combien de fois Priam voulut-il rendre Hélene!
Mais les pleurs de Pâris attendrirent la reine;
Le courage d'Hector, qui brûloit d'éclater,
Acheva malgré nous de tout précipiter:
Voilà de nos malheurs la source trop amere;
Hécube aimoit l'état, mais Hécube étoit mere;
Nos farouches vainqueurs ne l'ignorerent pas.

IPHIS.

Je crains que le courroux n'ensanglante leurs bras:

Que d'objets de pitié vont tourmenter la reine,
Andromaque et son fils, Cassandre et Polyxene!

THESTOR.

Calchas, sans s'expliquer sur leur triste destin,
M'a fait de nos vainqueurs entrevoir le dessein:
Ces rois, depuis trois jours plongés dans le carnage,
Ont laissé le soldat s'engraisser du pillage;
Et brûlant maintenant de hâter leur retour,
Vont de leurs prisonniers ordonner dans ce jour.
Vois-tu non loin de nous cette tente dressée,
Par l'orgueil du vainqueur avec pompe exhaussée?
C'est là qu'avec les chefs le fier Agamemnon
Va décider du sort des restes d'Ilion.
L'appareil de l'arrêt m'en fait craindre la peine;
C'est parmi ces tombeaux qu'on doit juger la reine:
Son sang doit-il baigner la tombe de ses fils?
Est-ce celle d'Hector, ou celle de Pâris?
Elle vient.

SCENE II.

HÉCUBE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

HÉCUBE.

Est-ce vous, ami toujours fidele,
Dont le sort en courroux ne peut lasser le zele?
Dans le sein du malheur vous osez nous chercher:
Ah! Thestor, sans frémir pouvez-vous m'approcher?

THESTOR.

Madame, vous savez toute la bienveillance
Dont Priam m'honora dès ma plus tendre enfance;
J'ai joui quarante ans des bontés de mon roi;
Je mourrai, s'il le faut, victime de ma foi.

HÉCUBE.

C'est moi qui l'ai perdu ce roi trop magnanime,
C'est moi dont la fierté l'entraîna dans l'abyme
Le jour que, malgré vous captivant ses esprits,
J'arrachai son aveu pour l'hymen de Pâris:
Dans cet affreux moment je croyois être mere;
Dès-lors j'en démentis le sacré caractere.
Il a fallu, Thestor, pour dessiller mes yeux
Que Troie eût épuisé les vengeances des dieux:
Puis-je les désarmer par des regrets stériles?

THESTOR.

Pourquoi vous y livrer puisqu'ils sont inutiles?
Des crimes des Troyens ce fut le châtiment.

HÉCUBE.

Eh! devois-je, Thestor, en être l'instrument?
Le ciel m'en a punie: épouse, mere, reine,
A chacun de ces noms il attache sa peine.
Pyrrhus, dont la fureur anime tous les coups,
Fit jaillir jusqu'à moi le sang de mon époux;
Comme de tendres fleurs au matin moissonnées
Mes fils ont vu trancher leurs tristes destinées;
La guerre, dont j'ai seule allumé le flambeau,
Les a précipités dans la nuit du tombeau.

Reine! où sont mes sujets? qu'en reste-t-il? des femmes,
Des enfans, des vieillards, qu'ont épargnés les flammes,
Attendant comme moi d'un vainqueur irrité
Une mort trop tardive, ou la captivité.
O souvenir cruel de ma gloire passée!
J'ai vu dans un moment ma grandeur terrassée;
Epoux, enfans, sujets, il ne me reste plus
Que le remords vengeur de vous avoir perdus!

THESTOR.

Eh! madame, éloignez cette image terrible.

HÉCUBE.

Ah! trop d'objets présens me la rendent sensible;
Voyez-vous les débris de mes palais brûlans,
Ces temples embrasés et ces autels sanglans,
Ces enfans égorgés sur le sein de leur mere,
Et tout couverts du sang de leur malheureux pere;
Ces blessés, dont les cris me déchirent le cœur,
Qu'insulte avec orgueil la rage du vainqueur?
Le fer de tous côtés m'entoure de victimes,
Et la terre est par-tout couverte de mes crimes.

THESTOR.

Madame...

HÉCUBE.

Si les dieux ne menaçoient que moi,
J'offrirois à leurs coups un cœur exempt d'effroi:
Mes filles, dont le sort est si digne de larmes,
C'est pour vous que je sens de mortelles alarmes;
C'est sur Astyanax que je verse des pleurs;

Andromaque sa mere a part à mes douleurs.
Ignorez-vous combien mes filles me sont cheres?
Oui, je me nourrirai de mes larmes ameres
Jusqu'à ce que la mort, que je demande aux dieux,
En tarisse la source, et me ferme les yeux.
Mais on guide vers moi ma famille éperdue:
Dans quel état, hélas! frappe-t-elle ma vue!
Combien dans leurs regards j'apperçois de terreurs!

SCENE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXENE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS.

HÉCUBE.

Mes filles, puis-je encor vous mouiller de mes pleurs?
Dans vos embrassemens puis-je rendre ma vie?

POLYXENE.

Nos vainqueurs publioient qu'on vous l'avoit ravie;
Dans nos sombres prisons nous pleurions votre mort.

IDAS.

Quelques momens pourront éclaircir votre sort:
Vos vainqueurs rassemblés dans la tente prochaine
Vont signaler pour vous leur clémence ou leur haine;
Dans ces momens affreux où flottent leurs esprits
Puissent-ils oublier jusqu'au nom de Pâris!

Puissé-je, de leurs lois interprete et ministre,
N'être chargé pour vous d'aucun ordre sinistre!
(Il sort.)

SCENE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXENE, THESTOR, CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah! que puisse bientôt, pour finir mes remords,
Un équitable arrêt m'entraîner chez les morts!

CASSANDRE.

Hélas!

HÉCUBE.

Et pourquoi donc pleurez-vous une mere
A qui vous ne devez que haine et que colere?
De votre amour pour moi j'ai rompu les liens,
J'ai causé vos malheurs, et vous pleurez les miens.

ANDROMAQUE.

Madame, de l'erreur qui vous avoit séduite
Pouviez-vous de si loin appercevoir la suite?
Vos tendresses pour nous n'éclaterent pas moins.

HÉCUBE.

Oui, vous étiez l'objet de mes plus tendres soins;
Quoiqu'aux vœux de mes fils je me fusse asservie,
Pour chacune de vous j'aurois donné ma vie,

Il est vrai: mais, malgré mon amitié pour vous,
Qu'auriez-vous craint de plus d'un barbare courroux?
Voyez l'état horrible où je vous abandonne,
Un rempart éternel vous sépare du trône,
A de superbes rois notre empire est soumis,
Vous voici sous la main de vos fiers ennemis;
(*à Astyanax.*)
Et toi, fils malheureux du plus vaillant des hommes,
Maintenant insensible à l'état où nous sommes,
Combien gémiras-tu quand l'âge et la raison
T'auront développé le sort de ta maison?
Dieux, épuisez sur moi toute votre colere!
N'ajoutez point sa mort aux malheurs de sa mere!
De son sang racheté que le mien soit le prix!
Il n'a point eu de part au crime de Pâris.

THESTOR.

Non, ces cruels vainqueurs dont vous craignez la rage
Ont respecté ses jours dans l'horreur du carnage;
Rassasiés de sang, vont-ils s'y replonger?

SCENE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXENE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS, *trois prêtres qui se tiennent au fond du théâtre.*

IDAS.

Princesses, vos vainqueurs viennent de vous juger:
Ils ont réglé d'abord le sort de Polyxene;
Idas ignore encor si c'est faveur ou haine:
Vous voyez ces vieillards consacrés aux autels,
Ministres révérés de nos dieux immortels,
Il faut que sans tarder Polyxene les suive.

HÉCUBE.

Où vont-ils l'entraîner en quittant cette rive?

IDAS.

C'est un secret pour moi; mais je sais que ces rois
Veulent que sur-le-champ tout fléchisse à leurs lois.

HÉCUBE.

Arrachez-moi le cœur, ou laissez-moi ma fille.

CASSANDRE.

Frappez d'un même coup notre triste famille.

ANDROMAQUE.

Ne nous séparez point.

IDAS.

Vos vœux sont superflus,

La Grece ainsi l'ordonne, et vous êtes vaincus;
Obéissez.

HÉCUBE.

Hélas!

POLYXENE.

Ah! mes sœurs, ah! madame,
Cachez-moi des regrets qui déchirent mon ame:
Ma naissance et mon nom sont présens à mes yeux;
Je vais vivre ou mourir digne de mes aïeux.

SCENE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, THESTOR, IPHIS, IDAS, CÉPHISE.

IDAS, *à Hécube.*

Nos princes vous ont fait une autre destinée:
A des fers éternels vous êtes condamnée;
Vos filles sous le joug gémiront comme vous.

HÉCUBE.

La mort est à leurs yeux un supplice trop doux!
Ils font choix d'un tourment qui jamais ne finisse.

IDAS, *à Hécube.*

Vous vivrez dans les fers et sous les lois d'Ulysse.

HÉCUBE.

Moi, grands dieux! je vivrois dans ses indignes fers!
Cet opprobre est pour moi le comble des revers.

IDAS.

Andromaque à Pyrrhus est échue en partage.

ANDROMAQUE.

Pour la veuve d'Hector quel horrible esclavage!

IDAS.

Cassandre dans Argos va suivre Agamemnon.

CASSANDRE.

Le barbare m'arrache au culte d'Apollon;
Il brave le courroux du dieu qui me protege:
Affranchis-moi, grand dieu, de son joug sacrilege!

IDAS.

Les flots vont vous porter aux différens climats
Où vos maîtres bientôt reverront leurs états.
Après dix ans entiers d'une guerre sanglante
Dont le succès si tard a rempli leur attente
Ils brûlent de revoir leur patrie et leurs dieux:
Il faut les prévenir, et presser vos adieux.

SCENE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, THESTOR, CÉPHISE, IPHIS.

(*Hécube paroît accablée de sa douleur, soupire, leve les yeux au ciel, et veut sortir sans prononcer une parole.*)

THESTOR.

Sont-ce là vos adieux? Où vous conduit, madame,
Le sombre désespoir qui dévore votre ame?
Quel sujet important presse votre départ?
Craignez-vous que vos fers ne vous chargent trop tard?

ANDROMAQUE.

Ah! madame, pourquoi priver notre tendresse
De ces momens trop courts que le vainqueur vous laisse
Avant que loin de vous on entraîne nos pas
Attendez qu'on nous vienne arracher de vos bras.
Quels apprêts pour partir nous reste-t-il à faire?
Qu'emporté-je avec moi? mon fils, et ma misere.

HÉCUBE.

Pourquoi me forcez-vous à de tristes adieux?
Laissez-moi m'arracher à la haine des dieux.
Aux cendres de Priam je vais joindre les miennes:
J'ai vu l'affreux débris où reposent les siennes;

De mon retardement je l'entends qui se plaint;
Son funeste bûcher n'est pas encore éteint:
Je n'ai que trop rempli ma fatale carriere,
Mes yeux avec horreur s'ouvrent à la lumiere.

THESTOR.

Voilà du désespoir les déplorables fruits;
La mort paroît un bien à ceux qu'il a séduits;
Peu touchés des regrets de ceux qui leur survivent,
Ils pensent s'affranchir des maux qui les poursuivent,
Et que, dans la poussiere heureusement perdus,
Dans l'ombre du tombeau les dieux ne les voient plus:
Non, non, n'espérez point vous soustraire à leur haine,
L'enfer même frémit à leur voix souveraine:
L'épouvantable mort ne détruit que le corps,
Et les dieux, malgré nous, sont nos dieux chez les morts.

HÉCUBE.

Faut-il me replonger dans mes peines cruelles?

THESTOR.

C'est par le désespoir qu'on les rend éternelles.
Armez-vous de courage, et respectez vos jours:
Le ciel vous garde encor d'inespérés secours;
Peut-être a-t-il sur vous épuisé sa vengeance.
Dans l'isle de Samos j'ai reçu la naissance;
Des états de Priam pays seul indomté,
Ses bords couverts d'écueils en font la sûreté;
Mes aïeux furent grands dans ce pays fertile,
Et surent réunir l'honorable et l'utile;
Chacun d'eux ajoutoit au trésor amassé;

Leur ample patrimoine à moi seul a passé;
Priam l'accrut encor par d'immenses largesses,
Sa main versa sur moi la gloire et les richesses;
Mes jours furent marqués par autant de ses dons:
Mon trésor peut ici suffire à vos rançons:
Je vais à vos vainqueurs l'offrir sur ce rivage;
Ils pourront cependant me garder en otage.
J'espere que pour prix d'un échange si doux
Ils vont rendre à mes vœux votre famille et vous.

HÉCUBE.

Faut-il, pour affranchir ma famille asservie,
Sacrifier vos biens et livrer votre vie?

THESTOR.

Périssent à l'instant et ma vie et mes biens,
S'il le faut, pour briser vos indignes liens!
Pourrois-je de mon sang faire un plus noble usage?
Vivrois-je dans le faste, et vous dans l'esclavage?
Enfans infortunés et trop dignes des pleurs
Que ma compassion répand sur vos malheurs,
Plus je vois votre gloire éteinte, humiliée,
Et plus à votre sort mon ame s'est liée;
Au travers de ses fers je reconnois mon roi:

(*il se jette aux pieds d'Astyanax.*)

Oui, mon cœur pour toujours vous consacre sa foi,
Rejeton précieux de mes augustes maîtres;
J'adore à vos genoux les droits de vos ancêtres,
A mon plus tendre amour vous les retracez tous;
Jusqu'au dernier soupir tout mon sang est à vous.

SCENE VIII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

O fidélité rare autant que magnanime,
Tu balances les coups dónt le poids nous opprime!
Non, la foudre sur nous ne frappe qu'à demi
Puisque dans nos malheurs il nous reste un ami.
En attendant qu'ici son zele le ramene
Allons nous informer du sort de Polyxene.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE.

HÉCUBE.

Ma fille, vous voyez avec quelle noirceur
On cache à mes regards le sort de votre sœur;
Nos barbares vainqueurs s'obstinent à se taire,
Et pour moi sa prison est encore un mystere:
Mais vous que dès l'enfance instruisit Apollon,
Et dont il éclaira l'esprit et la raison,
A vos yeux comme aux siens l'avenir se découvre;
Vous ôtez au destin le voile qui le couvre;
Le sort de Polyxene est visible pour vous,
Et cette obscurité n'enveloppe que nous.

CASSANDRE.

Que me demandez-vous? Eh! plût aux dieux, madame,
Que je pusse calmer le trouble de votre ame!
Il est vrai qu'Apollon m'inspire quelquefois;
Mais ce n'est qu'à son gré qu'il anime ma voix;

De son souffle divin organe involontaire,
Il me force à parler, il me force à me taire:
Mais ce funeste don que me sert-il, hélas!
Pour prévoir l'avenir on ne le change pas.
Madame, respectons le voile impénétrable
Qu'oppose à nos regards un destin favorable.
Non, non, ce n'est qu'aux dieux qu'il est doux de prévoir:
Leur bonheur ne dépend d'aucun autre pouvoir;
Ils ne voient devant eux qu'une immortelle joie
Qu'aucun tems n'affoiblit, que chaque instant déploie;
L'avenir est pour eux un bien toujours présent:
Mais nous, pour qui la vie est un fardeau pesant,
Nous, mortels dont le cœur n'est qu'erreur, que foiblesse,
Et qu'un essaim de maux environne sans cesse,
Hélas! que verrions-nous dans le triste avenir
Que de quoi nous confondre, et de quoi nous punir?
Laissons à chaque jour les chagrins qu'il amene,
Sans vouloir d'un coup-d'œil réunir notre peine:
L'homme le plus heureux ne le soutiendroit pas.
Les dieux, sur nos malheurs semant quelques appas,
Nous ont enveloppés d'une heureuse ignorance,
Et pour charmer nos maux nous laissent l'espérance;
Suivons aveuglément leurs ordres sur ce point,
Sans rapprocher des maux que nous ne sentons point.

ANDROMAQUE.

Madame, nous voyons un terme à nos alarmes;
Thestor peut rendre encor Polyxene à nos larmes:
Le zele qui l'embrase et ses trésors offerts

Peut-être dans nos mains brisent déja nos fers.
Samos peut nous offrir un asyle paisible,
Aux efforts ennemis toujours inaccessible;
Nous pourrions y goûter une profonde paix:
Mon fils y trouvera de fideles sujets;
Thestor nous est garant de leur obéissance.
Dieux, avec quel respect et quelle complaisance,
Par les plus tendres soins adoucissant vos jours,
Vos filles tâcheront d'en prolonger le cours!
Mon fils est pour vos yeux une source de joie;
Vous verrez croître en lui l'espérance de Troie;
Nous vous rassemblerons, Troyens infortunés
Que le fer du vainqueur n'aura point moissonnés;
Notre cœur et nos mains s'ouvrant à vos miseres,
Nous vous accueillerons moins en sujets qu'en freres:
Cet ami généreux, si prévoyant pour nous,
Nous comble de bienfaits qui s'étendront sur vous:
Mon Hector nous suivra, j'emporterai sa cendre;
Mon cœur se nourrira d'un souvenir si tendre.
Eh! n'est-ce pas un bien dans notre adversité
Que de pouvoir au moins pleurer en liberté?

SCENE II.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

IPHIS.

Madame, quel malheur! plût aux dieux que mon zele
N'eût point à vous porter cette affreuse nouvelle!...

HÉCUBE.

Ciel! sur combien d'objets se répand mon soupçon!
Parlez, expliquez-vous.

IPHIS.

Plus d'espoir de rançon:
Thestor est dans les fers; pour comble d'injustice
On l'ose menacer des horreurs du supplice
S'il ne livre pour lui l'or qu'il offroit pour vous.

HÉCUBE.

Malheureuses! faut-il qu'il s'immole pour nous?

ANDROMAQUE.

D'une pitié si noble on va lui faire un crime!

HÉCUBE.

On le croit innocent; mais mon destin l'opprime:
Le malheur qui me suit devient contagieux;
Hélas! en me plaignant on irrite les dieux.

IPHIS.

Thestor a cru d'abord son attente comblée:
Son offre et ses discours entraînoient l'assemblée;

Tous les cœurs se tournoient à la compassion;
La plupart acceptoient l'offre de la rançon,
Quand soudain Ménélas, animé par Hélene....

HÉCUBE.

Hélene! Quoi! ce monstre....

IPHIS.

Elle enflamme leur haine,
Et prenant en horreur ses amis malheureux,
Par des traits accablans se déchaîne contre eux.
Par combien de noirceurs sa bouche vous outrage!
Mais c'est Pâris sur-tout que déchire sa rage;
Qu'il ne fut à ses yeux qu'un lâche ravisseur,
Dont elle détestoit la flamme et la fureur;
Que, brûlant de revoir Ménélas et la Grece,
La reine et ses enfans l'en détournoient sans cesse;
Que d'affreux surveillans qui ne la quittoient pas
Traversoient ses desseins et retenoient ses pas.

HÉCUBE.

O monstre, que l'enfer tira de ses abymes
Pour couvrir l'univers de meurtres et de crimes!
Par combien de ressorts aigrissant les esprits
Elle éloignoit la paix dont elle étoit le prix!
Embrassant mes genoux et m'appellant sa mere,
Attestant un hymen qui me la rendoit chere,
Et prête, disoit-elle, à mourir dans mes bras,
Plutôt que de se voir dans ceux de Ménélas!

IPHIS.

La cruelle aujourd'hui devient votre Furie.

HÉCUBE.

Le voilà donc l'objet de ton idolâtrie,
Pâris! voilà le prix qu'on gardoit à ta foi!
(elle s'approche du tombeau de Pâris.)
Sors du séjour des morts que tu remplis d'effroi;
Sors, viens la contempler ton infidele amante,
Et regarde à ses pieds ta patrie expirante,
Ton pere massacré, tes freres égorgés,
Dans le feu, dans le sang tes citoyens plongés;
Ta mere avec terreur pleurant sa complaisance,
Et maudissant le flanc où tu pris la naissance;
Le fils d'Hector chargé de ton crime odieux,
Et tes sœurs dans les fers n'osant lever les yeux.
Malheureux! falloit-il par tant de sacrifices
De ton barbare amour nourrir les injustices,
Et livrant ta patrie à tes feux détestés,
Payer à si haut prix des infidélités?

SCENE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS, IDAS.

IDAS, *à Cassandre.*

Madame, Agamemnon demande sa captive:
Il est prêt de quitter cette sanglante rive;
De son heureux départ il hâte le moment,

Et vous devez répondre à son empressement.

CASSANDRE.

Allez; à son vaisseau j'aurai soin de me rendre,
Et sa flotte un moment n'attendra pas Cassandre :
Je brûle de me voir dans le palais d'Argos.

SCENE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

HÉCUBE.

Me voici parvenue au comble de mes maux;
Cassandre avec transport va quitter sa famille !
Je suis donc le supplice et l'horreur de ma fille !
Votre joie importune est un reproche amer
Dont Hécube après tout n'oseroit vous blâmer.

CASSANDRE.

C'est mon amour pour vous qui fait naître ma joie.
L'indomtable destin à mes yeux se déploie:
Voici l'heureux moment où m'inspire Apollon.
Mes yeux vont décider du sort d'Agamemnon ;
Je vais venger les fers et les pleurs de ma mere.

HÉCUBE.

Dévoilez à mes yeux cet étonnant mystere.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne sa foi...

HÉCUBE.

Quel amant ! quel époux !

CASSANDRE.

Ah ! calmez votre effroi.
Sous l'appareil brillant de mes noces perfides
Je vais ensevelir la maison des Atrides:
Hélene a fait de Troie un abyme de maux,
De carnage et de sang je vais remplir Argos;
Et l'amour, au sortir des ruines de Troie,
Me suit pour s'assurer d'une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen la honte et la fureur
Vont saisir Clytemnestre et déchirer son cœur ;
A ses cris menaçans vole, jalouse rage,
Et conduis sur tes pas les larmes, le carnage,
Le fer, la soif du sang, les rapides transports ;
Dans son ame orgueilleuse étouffe les remords.
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare?
La voyez-vous porter d'inévitables coups?
Entendez-vous les cris que jette son époux ?
Voyez-vous dans son sang se rouler la victime ?
C'en est fait, Clytemnestre a consommé son crime.
Ton sort, Idomenée, est encor plus affreux;
Hâte-toi d'accomplir tes sacrileges vœux....
Et toi Pyrrhus aussi, fier de tant d'homicides,
Tu péris sans honneur par des mains parricides;
Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part.

Quoi! c'est l'amour encor qui guide le poignard!
Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteste:
Cours recevoir le prix de ta flamme funeste:
Oreste va punir tes crimes par les siens,
Et les Grecs que tu sers vont venger les Troyens.

HÉCUBE.

O favorable espoir!

CASSANDRE.

Mais toi, perfide Ulysse,
Je vois tout l'univers armé pour ton supplice;
La mer pour t'engloutir a soulevé ses eaux,
Et la foudre à tes yeux embrase tes vaisseaux;
Les ombres des enfers, les monstres de la terre,
Conspirent à l'envi pour te faire la guerre:
Sous quel horrible aspect verras-tu ta maison,
Où tu ne trouveras que trouble et trahison?
N'osant plus sous ton nom jouir de la lumiere,
Où vas-tu terminer ta fatale carriere?
La Parque te présente au glaive que tu fuis;
Misérable, tu meurs de la main de ton fils!
Télégone cherchoit le sang qui l'a fait naître,
Et c'est en le versant qu'il va le reconnoître....
Mais quel fantôme encor se présente à mes yeux!
J'ai peine à discerner son visage odieux....
C'est Hélene, grands dieux! qu'entraîne une Furie!
Ses charmes dangereux embraserent l'Asie;
Perfide, et respirant de nouvelles amours,

Une rivale enfin s'arme contre ses jours;
La rage dans le cœur, elle fond sur sa proie,
Lui montre en l'immolant une barbare joie,
Et d'un lien affreux qu'a tissu sa fureur
La rend pour son amant un spectacle d'horreur :
Voilà de tant d'attraits l'épouvantable reste!
L'univers est vengé de sa beauté funeste.

HÉCUBE.

Puisse le tems rapide avancer le moment
Qui doit à ses forfaits joindre son châtiment!

CASSANDRE.

Madame, quel que soit le sort qui nous accable,
Au sort de nos vainqueurs le nôtre est préférable.
Priam et ses enfans, par un noble destin,
Sont morts pour leur pays les armes à la main;
Leur nom vivra toujours: et toi, divine Troie,
Jamais du noir oubli tu ne seras la proie!
C'est peu que l'univers, dans un commun effroi,
Ait armé tous ses rois ou pour ou contre toi;
Nous avons vu les dieux entrer dans la carriere;
Et, dans le trouble affreux de la nature entiere,
Après neuf ans de guerre, ils combattoient encor
Pour renverser des murs que défendoit Hector.

HÉCUBE.

Vous soulagez les maux qu'Ulysse me prépare.

CASSANDRE.

Non, vous ne vivrez point sous le joug du barbare.

De mes propres malheurs je vous tairai la fin ;
La mort doit me paroître un bienfait du destin...
Quel sort !... Mais épargnons la mere la plus tendre.
(elle sort.)

HÉCUBE, *à Andromaque.*

Ah! ma fille, arrachons ce secret à Cassandre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE, *embrassant son fils.*

Il goûtoit les douceurs d'un tranquille sommeil;
N'aurai-je point, Céphise, avancé son réveil?
Que veux-tu? mais sitôt que je le perds de vue
Tout m'afflige, tout manque à mon ame éperdue.
De la reine et d'Iphis j'ai devancé les pas
Pour voir plutôt mon fils se jeter dans mes bras;
Tandis qu'autour de lui tout est triste et terrible,
Il offre à nos regards un sourire paisible:
Heureux âge, Céphise, où la réflexion
De ses traits dévorans n'atteint point la raison!
Je frémis pour mon fils des périls qu'il ignore.

CÉPHISE.

Il suivra votre sort, que peut-il craindre encore?
Mais de quelque rempart dont on pût l'entourer
A peine votre cœur voudroit se rassurer;

Il est pour vous l'objet d'une amitié si tendre!

ANDROMAQUE.

A quel titre, Céphise, il a droit d'y prétendre!
Hélas! nous n'avons plus de sceptre à lui donner,
Plus de Troie où ma main puisse le couronner:
Quels fruits recueille-t-il de son triste héritage?
Des cendres, un tombeau, des larmes, l'esclavage;
Pour adoucir son sort il est juste qu'au moins
Mon ardente amitié lui consacre mes soins.

CÉPHISE.

D'Agamemnon, dit-on, Cassandre est adorée;
L'hymen la fait entrer dans la maison d'Atrée:
Cassandre sur les siens réfléchit sa faveur,
Et donne à votre fils un puissant protecteur.

ANDROMAQUE.

A peine Agamemnon a daigné nous entendre;
Il ne prend, a-t-il dit, d'intérêt qu'à Cassandre:
Au nom de Polyxene interdit ou distrait,
Il garde sur son sort le plus profond secret.
Le barbare est parti; pour prix de notre zele
Nous n'avons remporté qu'une injure nouvelle.

SCENE II.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE, IDAS.

IDAS.

Je viens avec douleur alarmer vos esprits;

Nos princes assemblés demandent votre fils.

ANDROMAQUE.

Mon fils! ah dieux!

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Qu'en prétendent-ils faire?
Au vaisseau de Pyrrhus il va suivre sa mere;
Ne doit-il pas porter les mêmes fers que moi?

IDAS.

Quels que soient les soupçons qui vous glacent d'effroi,
Oubliez la fierté qui ne convient qu'au trône;
Vous êtes dans les fers.

ANDROMAQUE.

Puisque le sort l'ordonne
Portons le fils d'Hector à ces fiers ennemis.

(*Céphise fait quelques pas pour sortir avec Astyanax.*)

Arrête, ma Céphise; où portes-tu mon fils?

IDAS.

Vous craigniez pour un fils les droits de la victoire?

ANDROMAQUE.

Non, non; puis-je penser, sans outrager leur gloire,
Que ces rois de sang froid, injustes, inhumains,
Livrassent un enfant à de barbares mains?
C'est déja trop pour nous d'un honteux esclavage.

(*elle regarde Idas avec inquiétude.*)

Ai-je quelque raison d'en craindre davantage?

IDAS.

Venez donc.

ANDROMAQUE.

Oui... j'y vais... et de vaines terreurs...
(*Céphise fait encore quelques pas.*)
Arrête, que mon fils vienne essuyer mes pleurs :
Il doit me tenir lieu d'un époux que j'adore ;
Céphise, rends-le moi, je ne pars point encore.
(*à Idas.*)
Vous pouvez à vos rois annoncer mes refus;
Mon fils n'a plus ici de maître que Pyrrhus.

SCENE III.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Leur affreux tribunal respire le carnage;
Dois-je traîner mon fils au devant de leur rage?
De son sang innocent qu'ils viennent s'enivrer;
Mais ce n'est pas à nous, Céphise, à le livrer;
Dans mes bras tout sanglans il faut que mon fils meure,
Et que ce même coup marque ma dernière heure.

CÉPHISE.

Mes yeux ne verront point ce spectacle d'horreur.

ANDROMAQUE.

Dieux, il verse des pleurs! pressent-il son malheur?
Dans ce danger affreux il semble qu'il m'implore.

(*il va se jeter dans les bras de sa mere.*)

Hélas! mon fils, pour toi que puis-je faire encore?
Mon bras, mon foible bras peut-il te conserver?
Nous n'avons plus d'Hector qui puisse nous sauver.
Mais j'apperçois Thestor que le ciel nous ramene.

SCENE IV.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, THESTOR, IPHIS, CÉPHISE, UN ENFANT DE L'AGE D'ASTYANAX.

ANDROMAQUE.

Quelle main secourable a rompu votre chaîne?

THESTOR.

Ma constance et Calchas ont ouvert ma prison:
Mais laissons ce détail pour une autre saison.
Nous n'avons pour agir que l'instant qui s'écoule:
Voici le fils d'un Grec dérobé dans la foule;
Le vôtre, par les Grecs déja trop redouté,
Doit d'une tour qui reste être précipité....

ANDROMAQUE.

Ah dieux!

THESTOR.

De ces cruels la sentence inhumaine
Semble n'avoir pour but que de punir la reine;
Idas va la placer vis-à-vis de la tour
D'où l'espoir des Troyens doit tomber sans retour:
Il faut substituer cet enfant à sa place.

Ulysse en frémissant s'avançoit sur ma trace;
Mais nos soins prévoyans lui cachoient cet enfant.
Dérobons votre fils à son regard perçant.

ANDROMAQUE.

Dans cet espace étroit comment tromper sa vue?

CÉPHISE.

Le seul chemin qu'il suit nous offroit une issue;
Sans perdre Astyanax vous ne pourriez encor...

ANDROMAQUE.

Donne, cachons mon fils dans le tombeau d'Hector:
Céphise, viens, suis-moi; je compte sur ton zele.

CÉPHISE.

Je descendrois pour lui dans la nuit éternelle.

ANDROMAQUE, *à son fils, en le remettant à Céphise qui est entrée dans le monument.*

Tu frémis! plonge-toi dans le sein de la mort;
Voici le seul asyle où te réduit le sort.
O mon fils! tu naquis pour régner sur l'Asie;
Il te reste un tombeau pour y sauver ta vie.
Et toi, mon cher Hector, sois sensible à mes cris,
De tes mânes sacrés enveloppe ton fils;
Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde:
Tu me l'as confié, j'attends aussi de toi
Que ton ombre le couvre et le rende à ma foi.

THESTOR, *la fait éloigner du tombeau.*

Madame, éloignez-vous, de crainte que vos larmes
Ne fassent soupçonner d'où naissent vos alarmes.

SCENE V.

ULYSSE, ANDROMAQUE, THESTOR, IPHIS, L'ENFANT GREC *à côté d'Andromaque*, TROUPE DE SOLDATS.

ULYSSE.

Madame, vos refus ne nous ont point surpris;
Mais déja vos terreurs ont jugé votre fils:
Plus vous appréhendez cet affreux sacrifice,
Et mieux vous nous prouvez quelle en est la justice.

ANDROMAQUE.

Et de quel crime, hélas! prétend-on le punir?

ULYSSE.

Son nom seul nous fait craindre un funeste avenir:
Vous tremblez pour un fils, nous en pleurons un nombre
Qu'Hector précipita dans le royaume sombre.

ANDROMAQUE.

Mais vos guerriers sont morts les armes à la main;
Hector fut leur vainqueur et non leur assassin;
Son bras ne s'arma point contre un âge si tendre.

ULYSSE.

Ainsi pour l'accabler la Grece doit attendre
Qu'Hector, qui vit en lui, puisse se déployer,
Et que son bras un jour vienne nous foudroyer:
Quel conseil! quelle erreur! la saine politique
Veut qu'on immole tout à la cause publique:

Elle ne risque rien à perdre votre fils,
Et court en le sauvant des risques infinis.
(*montrant l'enfant.*)
Soldats, vous m'entendez; voilà votre victime.
(*Deux soldats se saisissent de l'enfant. Andromaque, après avoir mis les mains au devant comme pour empêcher qu'on ne l'enlève, paroît vouloir le suivre; mais après quelques pas elle revient tout-à-coup, tandis que les soldats emportent le jeune Grec; et s'adressant à Ulysse.*)

ANDROMAQUE.

Non, mes bras.... Rois cruels dont la rage m'opprime,
Prenez, précipitez, dévorez cet enfant.
Dieux, écoutez les cris de son sang innocent!
Avec moins de douleur j'en fais le sacrifice
Si ce massacre affreux retombe sur Ulysse.

ULYSSE, *après un moment de silence.*

Madame....

ANDROMAQUE.

Que veux-tu? porte loin de mes yeux
L'épouvante et l'horreur dont tu remplis ces lieux:
Faut-il te ménager, pour combler mes alarmes,
Le barbare plaisir de jouir de mes larmes?

ULYSSE.

Interprete à regret d'un ordre souverain,
Le coup dont vous pleurez ne part point de ma main;
C'est un ordre absolu de la Grece assemblée:
Hélas! d'une autre crainte elle est encor troublée;

Mais non... vous chérissez la mémoire d'Hector;
Éloignez-vous, craignez que je ne parle encor.

ANDROMAQUE.

Faut-il de nouveau sang pour assouvir la Grece?

ULYSSE.

Madame, en rougissant j'avouerai sa foiblesse;
Quel honneur pour Hector, quelle honte pour nous,
Que même après sa mort nous en soyions jaloux!
Que tant de rois ne croient assurer leur victoire
Qu'en éteignant de lui jusques à sa mémoire!
Ils veulent l'abolir; et même son cercueil
Irrite leur colere et blesse leur orgueil.
Madame, ces soldats viennent pour le détruire.

ANDROMAQUE.

(*à part.*) (*haut.*)
O mon fils! Sur les morts avez-vous quelque empire?
Avez-vous oublié qu'un immense trésor
Fut le prix éclatant du corps de mon Hector?
A sa cendre immortelle on vendit cet asyle:
Êtes-vous plus cruels ou plus puissans qu'Achille?

ULYSSE.

Ilion sous sa cendre ensevelit vos droits,
Et les Grecs à leur joug ont enchaîné vos lois:
Nos héros, disent-ils, victimes de la guerre,
A peine ensevelis couvrent encor la terre,
Tandis que les vaincus, traités avec honneur,
Jusque dans la poussiere insultent au vainqueur;
Ils osent nous braver jusque dans la mort même.

Soldats, obéissez à leur ordre suprême;
Frappez; que ce tombeau par vos mains dispersé
Trompe jusqu'aux regards de ceux qui l'ont dressé.

ANDROMAQUE, *se met entre le tombeau et les soldats.*

Barbares, arrêtez! votre bras téméraire
Osera-t-il souiller ce sacré sanctuaire?
Avez-vous oublié quel guerrier fut Hector?
Ses mânes furieux vous menacent encor:
Fuyez, traîtres; craignez que son ombre indignée
Ne punisse la main qui l'auroit profanée:
Les foudres qu'il lançoit vont éclater sur vous.

ULYSSE.

Ces soldats craindront-ils un impuissant courroux?
Hector est sous la tombe, et ses cendres paisibles....

ANDROMAQUE.

Pourquoi donc à vos yeux sont-elles si terribles?
Les Grecs de son vivant n'osoient l'envisager,
Et mort jusqu'aux enfers ils osent l'outrager.
Ah! Thestor, je succombe à ma peine mortelle!
(*elle s'appuie sur le bras d'Iphis.*)

THESTOR.

Au nom des dieux, seigneur, daignez écarter d'elle
Les ombres de la mort qui vont l'envelopper!
Ce triste monument peut-il vous échapper?
Daignez devant les chefs conduire la princesse,
Qu'elle porte à leurs pieds sa profonde tristesse;
Peut-être que ces rois, touchés de sa douleur,

Voudront par quelque grace adoucir son malheur,
Et rendre à son amour des dépouilles si cheres :
Mais s'ils ne changent rien à leurs ordres séveres,
Qu'Andromaque se rende aux tentes de Pyrrhus,
Sans vous importuner par des cris superflus.

ULYSSE.

Je cede à ce conseil qu'inspire la prudence,
Quoique je sache assez comme la Grece pense.
(*à Andromaque.*)
Venez aux yeux des Grecs faire parler vos pleurs,
Madame : puissiez-vous désarmer leurs rigueurs;
Et libre désormais d'un trouble si funeste,
Des dépouilles d'Hector conserver ce qui reste!

ANDROMAQUE.

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici?

ULYSSE.

Qu'importe à votre espoir, et d'où naît ce souci?

ANDROMAQUE.

Ah! seigneur, ces soldats pourroient dans notre absence
Même contre vos vœux tromper mon espérance :
Des soupçons importuns me rempliroient d'effroi;
Et je crains moins la mort qu'un doute....

ULYSSE, *aux soldats après un moment de réflexion.*

Suivez-moi.

SCENE VI.

THESTOR, IPHIS.

THESTOR.

Profitons du moment que son départ nous laisse;
Mais prends garde....

IPHIS.

A grands pas il guide la princesse.

(*Thestor court ouvrir la porte du tombeau.*)

SCENE VII.

ASTYANAX, THESTOR, IPHIS, CÉPHISE.

THESTOR.

Céphise, il faut quitter ces profonds souterrains,
Et que le fils d'Hector soit remis dans mes mains.

CÉPHISE, *sortant du tombeau avec Astyanax.*

Pour l'éloigner d'ici la route est-elle sûre?

THESTOR.

Peut-elle l'être moins que cette voûte obscure?
(*à Céphise.*)
Vous, courez à la tour, dans un deuil simulé,
Ensevelir l'enfant par les Grecs immolé.

(*Thestor emporte Astyanax.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Les deux tombeaux sont détruits dans l'entr'acte du IIIe au IVe acte.

ANDROMAQUE, *voyant le tombeau d'Hector détruit.*

IMPITOYABLES rois, voilà donc votre ouvrage ?
Les morts et les vivans, tout ressent votre rage :
O tombeau ! que n'a pu défendre ma douleur,
Receles-tu pour moi le comble du malheur?
Mon fils infortuné, que le sort persécute,
Aura-t-il prévenu les horreurs de ta chûte ?
Thestor a-t-il trompé les yeux de son bourreau ?

SCENE II.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Oui, Thestor l'a tiré de la nuit du tombeau;
Hélas! n'en ressentez qu'une rapide joie,
L'inexorable mort redemande sa proie.

ANDROMAQUE.

Mon fils! Céphise, hélas! eh! quel nouveau danger
Dans le sein de la mort va donc le replonger?

CÉPHISE.

Idas, n'en doutez point, rend sa perte certaine;
Vis-à-vis de la tour il entraînoit la reine,
Quand soudain devant lui l'enfant est apporté
Qui devoit par les Grecs être précipité.
Quelle erreur, a-t-il dit, quel échange funeste
D'un sang fatal aux Grecs conserve ce qui reste?
L'esprit plein de ses traits, ils me frappent encor;
Ce n'est point là le fils du redoutable Hector.

ANDROMAQUE.

Ah dieux!

CÉPHISE.

Vous eussiez vu les Grecs frémir de rage,
S'amasser, s'écrier, s'apprêter au carnage:
Tout est en mouvement pour retrouver Thestor;
On croit qu'il guide seul les pas du fils d'Hector.

Ulysse est animé du feu de la vengeance;
Ulysse, confondu dans sa propre science,
D'artifices cruels si long-tems occupé,
Ne peut vous pardonner d'avoir été trompé.

ANDROMAQUE.

Thestor!... C'en est donc fait!...

CÉPHISE.

Vous connoissez son zele;
Mais que fera pour vous son amitié fidele?
Parmi tant d'ennemis ardens à le chercher
Dans ce camp odieux pourra-t-il le cacher?

ANDROMAQUE.

Non; je vois son destin; non, il faut qu'il périsse!
Le ciel à ma tendresse égale mon supplice.
Céphise, qui m'eût dit, quand je pleurois Hector,
Qu'il étoit des douleurs que j'ignorois encor?
Tous les maux que jamais les dieux ont pu répandre
Ils les ont réservés pour l'ame la plus tendre:
J'adorois mon époux, ils l'ont abandonné;
Ils frappent dans mes bras mon fils infortuné:
Du plus grand des héros pourquoi l'ont-ils fait naître?
Et c'est Ulysse seul... Dieux! je le vois paroître.

SCENE III.

ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

ULYSSE.

Ce n'est point en vainqueur que je viens en ces lieux,
Un titre moins suspect me ramene à vos yeux;
Les Grecs sur votre fils ont changé de pensée:
Ne craignez plus pour lui; sa grace est prononcée.
Pyrrhus s'offre, madame, à garder votre fils;
Aux mains d'Idoménée il peut être remis:
Tous nos Grecs à l'envi briguent cet avantage:
Vous pouvez à nos soins le livrer en otage;
Dans le sein de la Grece élevé parmi nous,
Il prendra pour les Grecs des sentimens plus doux.

ANDROMAQUE, *à part.*

Ah! mon espoir renaît; Ulysse dissimule.
(*haut.*)
Seigneur, il n'est plus tems: ma tendresse crédule
Parmi tant de périls espéroit le sauver;
Mais proscrit par les dieux, qui l'eût pu conserver?
Cessez contre mon fils une recherche vaine,
Un tombeau le dérobe aux traits de votre haine.

ULYSSE.

Il est mort?

ANDROMAQUE.

Pour sauver mon unique trésor
Je l'avois renfermé dans le tombeau d'Hector:

Mais qui peut fuir des dieux la volonté suprême !...
Mes pleurs n'ont pu tromper votre prudence extrême;
Et ce tombeau fatal que l'on vient d'écraser....

ULYSSE.

La feinte désormais ne peut plus m'imposer;
Je perce vos détours : non, le cœur d'Andromaque
N'eût pu sans expirer soutenir cette attaque;
La tendresse de mere eût réglé votre sort;
Et puisque vous vivez, votre fils n'est point mort.

ANDROMAQUE.

Quoi! mon fils n'est point mort! Ulysse m'en assure.
Heureux Grecs, triomphez! je le vois sans murmure;
Mon fils respire: eh bien! tous mes maux sont passés:
Partagez mon bonheur, vous qui me l'annoncez;
Partagez.... Mais vos yeux sont brûlans de colere:
M'envieriez-vous mon fils? Hélas! vous êtes pere,
Et vous offrez au sort, pour vous punir un jour,
Un cœur comme le mien rempli du même amour.

ULYSSE.

Non, non; de vos douleurs je saurai me défendre.
Où le cache Thestor? c'est ce qu'il faut m'apprendre:
Qu'il rende à ses vainqueurs votre malheureux fils,
Qu'il paroisse; on pourra l'épargner à ce prix.

ANDROMAQUE.

Où le cache Thestor? que prétend donc ta rage?
Quoi! que ma main te livre un si précieux gage!
Si je savois quel lieu cache un dépôt si cher,
Crois pour le révéler que le ciel, que l'enfer,

N'ont ni prix ni tourmens capables de séduire
Ou d'étonner ce cœur que sa tendresse inspire.
Moi te livrer!... Grands dieux, témoins de leurs excès,
Rendez à nos vainqueurs les maux qu'ils nous ont faits!
Des mains de ses enfans puisse périr le pere
Qui pour tuer un fils le demande à sa mere!

ULYSSE.

Thestor, au moins Thestor, ne peut nous échapper;
Une enceinte de feu vient de l'envelopper:
Vous êtes de son sort justement alarmée:
On l'a vu dans le bois qui confine l'armée,
Et, par-tout nos soldats lui fermant les chemins,
Il ne peut en sortir sans tomber dans nos mains.

SCENE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah, ma fille!

ANDROMAQUE.

Ma mere!

HÉCUBE.

Andromaque....

ANDROMAQUE.

Madame.

HÉCUBE.

Le fils d'Hector....

ANDROMAQUE.

Eh bien?......

HÉCUBE.

Étouffé dans la flamme....

ANDROMAQUE.

Il est mort?

HÉCUBE.

Entouré de chefs et de soldats,
Thestor vient en pleurant d'annoncer son trépas.

ULYSSE.

Malgré moi je me sens attendri par leurs larmes.
Cessons en les voyant d'augmenter leurs alarmes;
Et pressant leur départ, dérobons à leurs yeux
Le douloureux aspect de ces funestes lieux.

SCENE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE.

HÉCUBE.

Epouse infortunée et mere déplorable,
Tous vos maux sont les miens, le même sort m'accable;
Que dis-je? tous les maux dispersés entre vous
Sur moi seule le sort les a réunis tous:
Chacun des miens gémit de son propre supplice;
Des supplices de tous il faut que je gémisse.
Ma fille, de vos pleurs vous inondez mon sein;
Eh! vos pleurs pourront-ils changer notre destin?

ANDROMAQUE.

D'un époux adoré tendre et parfaite image,
O mon fils !... les cruels t'immolent à leur rage !
Hector, mon cher Hector m'est ravi tout entier ;
De mes jours malheureux ce jour est le dernier.
Du tombeau d'un époux, ô vous, débris funestes,
De tout ce qu'il aima recevez donc les restes !

(*elle tire un poignard.*)

Favorable ornement que je reçus d'Hector,
Et que mon sort présent me rend plus cher encor,
Tu vas dans cet instant me rendre à sa tendresse.

HÉCUBE.

O ciel !

SCENE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR.

THESTOR, *saisissant le poignard.*

Que faites-vous, malheureuse princesse?
J'ai sauvé votre fils, j'en atteste les dieux;
Le vaisseau qui le porte a fait voile à mes yeux.

ANDROMAQUE.

Quoi? mon fils !

HÉCUBE.

Quoi? Thestor !

ANDROMAQUE.

Croirai-je mon oreille?
Il respire; ah ! grands dieux, je doute si je veille.

THESTOR.

Ce n'est qu'à mon retour que les Grecs m'ont surpris,
Et déja vers Samos on guidoit votre fils:
J'avois déja couru sur les bords du Scamandre,
Jusqu'au sombre vallon où la mer vient se rendre;
Dans cet affreux désert combien de nos amis,
Fugitifs comme nous, je trouve réunis!
Énée étoit chargé de ses dieux, de son pere,
Plus léger sous le poids d'une charge si chere;
Ascagne le suivoit que guidoit Antenor.
A peine à leurs regards j'offre le fils d'Hector,
Quels transports! quel amour! dans l'excès de leur joie
Ils pensent voir Hector que le ciel leur renvoie;
On se hâte, et bientôt on arrive aux vaisseaux
Qu'aux besoins d'Ilion avoit fournis Samos:
Un lamentable cri s'est fait alors entendre;
Quels soupirs! quels sanglots! en fuyant Troie en cendre!
L'aspect d'Astyanax soulageoit leurs douleurs;
Je le livre à leurs soins arrosé de mes pleurs:
Sûr de son sort, tremblant pour vous et pour la reine
Je rentre dans le bois qui borde cette plaine;
Les Grecs y poursuivoient des enfans, des vieillards,
Que des feux dévorans pressoient de toutes parts:
Sur la foi des regrets qui partoient de mon ame
On a cru votre fils consumé par la flamme;
Les cruels m'entraînoient.

ANDROMAQUE.

Ah! que j'ai craint pour vous.

De leurs rois inhumains l'implacable courroux !

THESTOR.

Hélas ! et que ne peut le zele qui m'anime
Détourner tous les traits du sort qui vous opprime !
Que ne puis-je bientôt vous rendre au fils d'Hector !

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus ! n'importe, il vit encor.
De mon unique bien digne dépositaire,
Ne l'abandonnez pas, tenez-lui lieu de pere.
Eh ! qui peut mieux que vous l'élever en héros ?
Si je pouvois un jour le revoir à Samos,
Si je pouvois franchir la mer qui nous sépare !
Mais non, je vais gémir dans un exil barbare ;
Et ce fils fugitif, si cher à mon amour,
Pour mes yeux désolés est perdu sans retour.

THESTOR.

C'est pour le conserver que je consens à vivre.
Mais on vient.

ANDROMAQUE.

Que veut-on ?

SCENE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR, IDAS.

IDAS, *à Andromaque.*

Madame, il faut me suivre ;
Il faut quitter ces lieux et vous rendre à Scyros :

Pyrrhus veut qu'avant lui vous traversiez les flots;
Son cœur va s'occuper d'une fête immortelle
Que les mânes d'Achille exigent de son zele.

ANDROMAQUE.

C'en est donc fait, madame, il faut nous séparer.

HÉCUBE.

Me reste-t-il encor des malheurs à pleurer?

ANDROMAQUE.

O rives du Scamandre, ô divines contrées,
Par les exploits d'Hector autrefois consacrées,
Lieux chéris si long-tems, délices de mes yeux,
Recevez pour toujours mes plus tendres adieux!
Thestor, vous m'entendez et vous voyez mes larmes,
Thestor... mon cher Thestor!...

THESTOR.

Oui, partez sans alarmes.

ANDROMAQUE, *dans les bras d'Hécube.*

Adieu.

HÉCUBE.

Funeste adieu que je ne reçois pas;
Jusqu'au dernier moment je veux vous voir.

ANDROMAQUE.

Hélas!

(*Elles sortent dans les bras l'une de l'autre.*)

SCENE VIII.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

O jour vraiment affreux! ô vengeance inhumaine!
Voilà le dernier trait qu'on gardoit à la reine:
Elle en mourra, seigneur, et je n'en puis douter.

THESTOR.

De quel nouveau récit viens-tu m'épouvanter?
Quel est donc ce malheur que je ne puis comprendre?

IPHIS.

Vous frémirez d'horreur si vous osez l'entendre.
Les Grecs mettent Achille au nombre de leurs dieux;
Et, pour mieux lui marquer leurs soins religieux,
Ils souillent son tombeau d'une victime humaine.

THESTOR.

Et la victime?

IPHIS.

C'est...

THESTOR.

Acheve...

IPHIS.

Polyxene.

THESTOR.

O reine! en quels sanglots allez-vous éclater!
Dieux terribles! quels coups voulez-vous lui porter!

Pourriez-vous recevoir cette offrande exécrable?
Courons; Calchas encor me sera favorable,
Il pourra désarmer nos farouches vainqueurs:
Du zele qui m'anime embrasons tous les cœurs.

SCENE IX.

ULYSSE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

ULYSSE.

Thestor, où courez-vous? gardes, qu'on le retienne.

THESTOR.

Grace, grace, seigneur, il faut que je l'obtienne:
Polyxene...

ULYSSE.

Sa mort est juste, c'est assez;
Les Grecs à la hâter sont tous intéressés.
Retournez à Samos, la barque est toute prête;
Vos clameurs troubleroient l'éclat de cette fête.
Le sang d'Achille crie, et son ombre en courroux
N'a pas besoin ici d'un témoin tel que vous.

THESTOR.

Quelle fête, grands dieux, qu'un spectacle terrible
Où l'innocence meurt dans un supplice horrible;
Où, sans lois et sans frein, l'affreuse cruauté
Est poussée au-delà de l'inhumanité!
Honorez ce héros des titres les plus rares;
Mais pour mieux l'honorer faut-il être barbares?

Faut-il ne distinguer ni l'âge ni le rang,
Épouvanter la terre, et nager dans le sang,
Faire rougir le ciel de le croire capable
De se plaire aux fureurs d'un zele abominable?

ULYSSE.

Thestor!

THESTOR.

En le plaçant parmi les immortels
Donnez-lui des vertus dignes de leurs autels;
Ne le supposez plus violent, sanguinaire,
Avide de carnage et bouillant de colere.
Les dieux jouiroient-ils d'un suprême bonheur
Si la rage barbare empoisonnoit leur cœur?
Tous les hommes n'ont plus qu'une même patrie
Sitôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie;
La mort également les marque de son sceau:
La haine et l'intérêt meurent dans le tombeau;
Les folles passions n'en troublent point l'asyle;
Hector sans être ému voit les mânes d'Achille.
Loin de leur imputer nos aveugles transports,
Prenons les sentimens de ces illustres morts.
Achille ne veut point la mort de Polyxene;
Et si vous le croyez susceptible de haine,
C'est à de vils mortels que vous le comparez;
Et pour en faire un dieu vous le déshonorez.

ULYSSE.

Les dieux peuvent-ils trop détester des perfides
Que n'étonneront pas les plus noirs parricides?

La paix étoit signée, et pour la confirmer
Le flambeau de l'hymen tout prêt de s'allumer :
Achille qu'embrasoient les yeux de Polyxene
La guidoit à l'autel à côté de la reine ;
De la main de Pâris atteint d'un coup mortel,
Ce héros tout sanglant tombe au pied de l'autel :
Vengez-moi, nous dit-il, d'une injuste famille ;
Je voue à vos fureurs et la mere et la fille ;
Contraignez-les un jour à gémir de ma mort.
Pourrions-nous oublier son déplorable sort ?
L'implacable justice a poursuivi la reine ;
Et si vous vous plaignez du sort de Polyxene,
Qui des Grecs ou d'Hécube en faut-il accuser ?
C'est son noir attentat qui ne peut s'excuser.

THESTOR.

Pâris médita seul ce piege abominable,
Dont la reine, seigneur, fut toujours incapable.
Ce meurtre évidemment les perdoit toutes deux ;
Et vous leur imputez ce sacrilege affreux.

ULYSSE.

Si Pâris n'eût point eu la reine pour complice,
Aux yeux de l'univers elle en eût fait justice ;
Hécube avoit saisi toute l'autorité :
L'avez-vous vu punir ce crime détesté ?

THESTOR.

Confondez-vous, seigneur, le crime et la foiblesse ?

ULYSSE.

Eh! qu'importe à quel titre elle ait trahi la Grece !

Finissons des discours désormais superflus.
(*aux gardes.*)
Qu'on l'emmene.

THESTOR.

Seigneur....

ULYSSE.

Ne nous résistez plus.
Gardes, obéissez sans tarder davantage:
Conduisez-le au vaisseau qui l'attend au rivage;
Et même en le guidant cachez-le à tous les yeux:
Que son zele indiscret ne trouble plus ces lieux.

SCENE X.

ULYSSE.

L'intérêt de l'état me force d'être injuste;
Je viole à regret son caractere auguste:
Quand de son zele ardent j'ai paru murmurer
Dans le fond de mon cœur j'aimois à l'admirer;
Quel sujet! quel ami! quel zele pour son maître!
Zele pur que Priam ne peut plus reconnoître.
Les rois seroient des dieux sur le trône affermis
Si leur cœur ne s'ouvroit qu'à de pareils amis.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HÉCUBE, CÉPHISE, GARDES.

HÉCUBE, *à ses gardes.*

FUYEZ, et redoutez la fureur qui m'entraîne.
Ah! Céphise, sais-tu le sort de Polyxene?
On déifie un monstre; à quel titre! à quel prix!
Il a de son vivant exterminé mes fils;
Il s'est rassasié du sang de ma famille:
A ma vive tendresse il restoit une fille,
Et l'on va l'immoler à ce monstre odieux,
Plus barbare pour moi que tous les autres dieux.
C'est des dieux infernaux qu'il augmente le nombre;
Mais comme une Furie attachée à son ombre
J'irai dans les enfers surpasser sa fureur.
Thestor est-il instruit de mon nouveau malheur?
Sait-il?...

CÉPHISE.

Saisi d'horreur pour ce noir sacrifice,

Que n'a-t-il pas tenté pour désarmer Ulysse?
Ses efforts généreux ont été superflus.
Hélas! il est parti; nous ne le verrons plus!

HÉCUBE.

Qu'entends-je? quoi! Thestor! Thestor nous abandonne

CÉPHISE.

Les Grecs l'ont éloigné; son zele les étonne.

HÉCUBE.

Voici donc le moment de la fureur des dieux;
Aucun rayon d'espoir ne luit plus à mes yeux:
Je vois toute l'horreur de mon sort déplorable;
Le coup le plus cruel, le plus irréparable
Que puisse nous porter le destin ennemi,
C'est de nous enlever un véritable ami.
J'ai tout perdu... Ma fille... hélas! c'est elle-même;
Sa vue ajoute encore à ma douleur extrême.

SCENE II.

HÉCUBE, POLYXENE, CÉPHISE, VIEILLARDS, GARDES.

POLYXENE, *courant se jeter dans les bras d'Hécube.*

Ah! madame... ah! ma mere! est-ce vous que je voi?
Combien votre présence a de charmes pour moi!
Malgré tous les chagrins dont nous sommes la proie
Mon cœur en vous voyant s'ouvre tout à la joie:
Votre absence cruelle excitoit mes terreurs;

Ah! quel est votre sort et celui de mes sœurs?

HÉCUBE.

Les Grecs m'ont condamnée à vivre en servitude.

POLYXENE.

Ah! pour le cœur d'un roi que ce supplice est rude!
L'homme le plus obscur aime la liberté,
Et vous passez du trône à la captivité!
Et mes sœurs, puis-je apprendre où le sort les entraîne?

HÉCUBE.

Cassandre a déja pris la route de Mycene;
Andromaque à Scyros va précéder Pyrrhus.

POLYXENE.

Hélas! c'en est donc fait, nous ne les verrons plus!
N'importe, il faut au sort opposer du courage.
Ne puis-je point pour vous m'offrir en esclavage?
Je porterois vos fers, et pour vous soulager
Le poids le plus pesant me paroîtroit léger.

HÉCUBE, *à part.*

Elle ignore à quel sort les Grecs l'ont condamnée.

POLYXENE.

Eh! pourquoi me fait-on une autre destinée?
Pourquoi me distinguer de mes sœurs et de vous?
Je ne demande point un traitement plus doux:
On m'a remise aux mains de femmes révérées,
Au culte des autels de tout tems consacrées,
Qui, loin de m'offenser et de blesser mes yeux,
Me rendent des respects que l'on ne doit qu'aux dieux,
Comme un temple sacré regardent mon asyle,

Me nomment à genoux la compagne d'Achille;
Elles ornent mon sein de guirlandes de fleurs,
Et me parent d'habits des plus riches couleurs;
D'un superbe bandeau l'on doit ceindre ma tête.
A quoi bon ces honneurs que la Grece m'apprête?
Si l'on vous avilit, je les déteste tous,
Et mon cœur les fuira pour souffrir avec vous.

HÉCUBE.

Les perfides!

POLYXENE.

Pourquoi?

HÉCUBE.

Je me meurs.

POLYXENE.

O ma mere!
Daignez de vos terreurs m'expliquer le mystere.

HÉCUBE.

Je ne le puis.

POLYXENE.

Vos pleurs....

HÉCUBE.

Ah! laissez-les couler,
Et que puisse avec eux mon ame s'exhaler!

POLYXENE.

Ma mere, en me voyant votre douleur s'irrite;
Sans doute je rappelle à votre ame interdite
Mes sœurs que le destin vous enleve en ce jour,
Bien plus dignes que moi d'exciter votre amour:

Mais, ma mere, croyez que toute leur tendresse
Revivra dans le cœur de celle qu'on vous laisse;
Ce qu'elles eussent fait pour calmer vos douleurs,
Mon zele le fera pour adoucir vos pleurs,
Et je vous aimerai plus que toutes ensemble.

HÉCUBE.

Tu m'arraches le cœur; laisse-moi.

POLYXENE.

Ciel! je tremble:
Non, je n'aime que vous, croyez-en mes sermens.
Pourquoi fuir mes régards et mes embrassemens?
Ma vue à chaque instant semble aigrir votre peine;
Hélas! vous n'aimez plus la triste Polyxene!

HÉCUBE.

Moi, je ne t'aime plus!

POLYXENE.

Vous frémissez!

HÉCUBE.

Ah! vien,
Jette-toi dans mes bras, ô mon unique bien!
D'une injuste froideur n'accuse point ta mere;
O ma fille, jamais tu ne me fus si chere!
Trop digne de ces pleurs que tu me fais verser,
Ton sort.... mais est-ce moi qui dois te l'annoncer?

POLYXENE.

C'est moi que vous pleurez! ah! parlez sans contrainte;
Est-ce au sang dont je sors à connoître la crainte?
Croyez-vous qu'à la peur mon cœur puisse s'ouvrir,

Et que la sœur d'Hector ne sache pas mourir?
Daignez vous expliquer, la feinte est inutile.

HÉCUBE.

Les Grecs vengent sur toi l'assassinat d'Achille;
Sous le couteau sacré tout ton sang va couler,
Et c'est sur son tombeau que l'on doit t'immoler.

POLYXENE.

Moi, m'immoler! hélas! et quel est donc mon crime?
Je vis avec douleur frapper cette victime;
Non, je ne trempai point dans son funeste sort;
Sa vie eût sauvé Troie, et je pleurai sa mort.

HÉCUBE.

Les cruels, pour combler l'horreur du sacrifice,
Me condamnent à voir ton injuste supplice;
Leurs rois en me rendant le témoin de ton sort
Ont cru me punir mieux qu'en me donnant la mort:
Ils ne se trompent point dans leur projet barbare;
Je meurs à chaque instant du coup qu'on te prépare.

POLYXENE.

Peut-on pousser plus loin la haine et le courroux?
Ah! je sens maintenant tout le poids de leurs coups:
Ils veulent m'égorger; je mourrois sans murmure;
Mais de braver en vous les cris de la nature,
Mais de me faire voir vos larmes, vos terreurs,
Et de fixer vos yeux sur le coup dont je meurs...
O fille infortunée! ô mere malheureuse!
Hélas! que cette mort va me paroître affreuse!

HÉCUBE.

Non, tu ne me verras ni pleurer, ni souffrir.
Hilus vient nous chercher, ma fille; allons mourir.

SCENE III.

HÉCUBE, POLYXENE, HILUS, CÉPHISE, GARDES.

HILUS.

Gardes, vers le tombeau conduisons Polyxene;
Mais Calchas veut qu'ici l'on retienne la reine:
(*à Hécube.*)
Calchas n'approuve point que vos yeux soient témoins
Du sacrifice affreux qu'on commet à ses soins.

HÉCUBE.

Non, je n'accepte point cette odieuse grace:
Les Grecs n'ont pas encore éprouvé mon audace;
Sans relâche livrée aux traits les plus perçans,
La douleur, l'épouvante avoit glacé mes sens:
Ce coup, ce dernier coup m'en redonne l'usage.
Aux fureurs de Pyrrhus j'opposerai ma rage;
Je préviendrai ses coups, je percerai son sein,
J'arracherai ma fille à sa sanglante main.
Mais on l'entraîne.... O fille! ô mere désolée!
Que je l'embrasse encore, et je meurs consolée.

(*Céphise suit Polyxene.*)

Hélas! à ma tendresse accordez un moment...
Monstres! que ma douleur implore vainement,
L'enfer vous enseigna l'art affreux des vengeances.
Cruels! si vous n'osez terminer mes souffrances,
Si jusqu'à m'épargner vous poussez vos dédains,
Par pitié, d'un poignard armez mes foibles mains;
Je ne puis plus suffire aux excès de ma peine....
Quoi! je vis, et tu meurs, ma chere Polyxene!
Je vois ton sang mouiller un sacrilege autel.
Où m'éloigner! où fuir ce spectacle cruel!

(*à Iphis.*)

Que vient-on m'annoncer?... sans doute Polyxene....

SCENE IV.

HÉCUBE, IPHIS, GARDES.

IPHIS.

Hélas! sa destinée est encore incertaine.
Calchas a réuni presque tous les esprits
Que la pitié naissante avoit déja saisis:
Que d'Achille, dit-il, on célebre la gloire;
Par des honneurs divins consacrons sa mémoire;
Que sur son tombeau même un temple édifié
Soit à son nom sacré par nos soins dédié.
A son culte éternel il faut une prêtresse;
Ce choix ne peut tomber que sur une princesse:

Neptune, Jupiter, nos dieux les plus puissans
Des mains d'une princesse ont reçu votre encens.
Achille a mérité leur grandeur souveraine:
De cet emploi sublime honorez Polyxene;
Par là vous l'immolez aux mânes d'un époux,
Vous la sacrifiez par des moyens plus doux;
Qu'à veiller près de lui jour et nuit attentive,
Dans ses chants immortels le nom d'Achille vive.
Les vainqueurs d'Ilion sont devenus des dieux;
Pardonnez comme ils font, vous serez grands comme eux:
Mais le cruel Pyrrhus, frémissant de colere,
Réclame sa victime et veut venger son pere.

HÉCUBE.

Le barbare!... Grands dieux, favorisez Calchas!
Ah! s'il m'étoit permis!... Iphis, guide mes pas,
Hâtons-nous....

SCENE V.

HÉCUBE, IPHIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Arrêtez, malheureuse princesse!

HÉCUBE.

Ma fille?...

CÉPHISE.

Vous voyez la douleur qui me presse.

HÉCUBE.

Non, Calchas nous protege, et je dois à ses soins....

CÉPHISE.

Que mes yeux ne sont-ils d'infideles témoins !
Pyrrhus....

HÉCUBE.

O nom fatal !

CÉPHISE.

Dans sa fureur extrême
Il vient de l'immoler aux yeux de Calchas même.

HÉCUBE.

(*elle tombe sur le tombeau de Pâris.*)

Ma fille !... je succombe... Hélas ! elle n'est plus...
De ruines, de morts, ciel ! quel amas confus !
Je me meurs. Rois, tremblez ; ma peine est légitime :
J'ai chéri la vertu ; mais j'ai souffert le crime.

FIN DES TROYENNES.

EXAMEN

DES TROYENNES.

On a reproché à cette tragédie de renfermer trois actions qui, séparées, pourroient former chacune le sujet d'un ouvrage dramatique. Ce reproche seroit bien fondé si dans les Troyennes il ne se trouvoit pas un personnage auquel tous les incidens viennent se rattacher, qui prend à tous le plus vif intérêt, et dont la situation change à mesure que ces incidens se multiplient : ce personnage est celui d'Hécube, mere malheureuse, qui est témoin de l'esclavage, de l'avilissement, et de la mort de ses enfans. Il faut convenir que ce genre de tragédie est bien inférieur à celui dans lequel une seule action habilement nouée fixe l'attention des spectateurs; mais il peut avoir de grandes beautés : Euripide en a donné un exemple que Chateaubrun a imité avec succès.

L'auteur moderne a profité des conceptions des anciens. Le rôle de Cassandre, alors neuf au théâtre françois, est puisé dans Eschyle, dans Euripide, et dans Séneque : abandonnée au fier Agamemnon, dont elle est aimée, elle prédit les malheurs qui menacent la famille des Atrides. Il nous semble que Chateaubrun n'a pas donné à ce rôle le ton mystérieux et sublime que l'on admire dans l'Agamemnon d'Eschyle : un exemple suffira pour le prouver. Dans la

tragédie grecque, Cassandre annonce le crime de Clytemnestre : « Que vois-je ? dit-elle ; quel est ce ré-« seau funebre ? ah ! c'est sous ce voile nuptial, sous « ce voile déployé par la main même d'une épouse, « que le crime va se consommer » ! Voici comment Chateaubrun a imité ce morceau :

> Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?
> Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare ?
> La voyez-vous porter d'inévitables coups ?
> Entendez-vous les cris que jette son époux ?

Il est aisé de remarquer combien l'auteur moderne est inférieur au poëte grec. Le voile nuptial déployé par la main d'une épouse ne présente-t-il pas une image plus terrible que la hache barbare qu'elle aiguise ?

L'épisode d'Andromaque est celui qui produit le plus d'effet dans la tragédie de Chateaubrun. Le moment où Ulysse ordonne la destruction du tombeau qui cache Astyanax fait une grande impression, et peut être regardé comme une des plus belles situations dramatiques. Lorsqu'à force de prieres la veuve d'Hector a obtenu que cet ordre soit suspendu, et qu'elle s'inquiete de ce qu'Ulysse laisse des soldats pour garder le tombeau, on partage la douleur et la crainte de cette malheureuse mere, et l'attendrissement est porté au plus haut degré. En général le caractere d'Andromaque est celui que l'auteur a le mieux tracé. Il faut convenir qu'il avoit de grands modeles à imiter ; Homere, Euripide, et Racine, avoient répandu sur ce personnage tout ce que la vertu, le chaste

amour, la douce modestie, ont de simple et de touchant. Euripide peint ainsi la tendresse d'Andromaque pour son fils lorsqu'elle craint qu'Ulysse ne le lui enleve : « Mon fils, je vois couler tes pleurs : tu sens les « maux qu'on te prépare. Pourquoi tes mains m'em- « brassent-elles ? pourquoi t'attacher à ma robe et te « réfugier comme un oiseau jeune et timide sous l'aile « de ta mere tremblante » ? On regrette que Chateaubrun n'ait pas employé ce mouvement si naturel et si tendre dans la scene où Astyanax se trouve avec sa mere. Euripide a peint le caractere d'Andromaque d'une maniere plus détaillée qu'Homere. Plusieurs traits de ce tableau jetteront quelques lumieres sur le parti que Chateaubrun a su en tirer. Andromaque étoit très sédentaire : « La femme, dit-elle à Hécube, qui sort « souvent de sa famille, lors même qu'elle est inno- « cente, s'expose à la médisance : je vécus retirée, et « n'eus pas même le desir de quitter la maison de mon « époux ; jamais il ne me vit chercher à briller par de « beaux discours ; mes sentimens et ma conduite « étoient ma seule éloquence ; un œil soumis, une « bouche silencieuse, étoient mes seules armes, et je « sus toujours distinguer quand il falloit céder ou dis- « puter la victoire... Je méprise celle qui, perdant un « premier époux, peut donner son cœur à un autre. « O mon Hector ! en toi je trouvai l'éclat de toutes les « vertus ; tu me reçus innocente et pure des mains de « mon pere ». Chateaubrun a mis en action ce personnage si intéressant ; il a fait ressortir quelques unes de ses qualités touchantes : mais il nous semble que le

seul Racine a su le développer et le présenter sous ses véritables couleurs.

Le style de Chateaubrun est souvent dur et incorrect : quelquefois il manque aux premieres regles de la versification ; c'est ainsi qu'il fait rimer *heureux* avec *malheureux*. Dans une des situations les plus belles de sa piece, il exprime ainsi la priere qu'Andromaque fait à Hector de cacher leur fils dans son tombeau :

Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde.

Le premier de ces vers est d'une dureté insupportable ; le second présente une image gigantesque.

L'affreuse cruauté
Est poussée au-delà de l'inhumanité,

offre une image fausse exprimée d'une maniere commune ; car il n'y a point de cruauté qui ne soit renfermée dans les bornes de l'inhumanité ; on ne peut aller au-delà.

Mais laissons ce détail pour une autre saison,

est un vers de comédie. Lorsque la reine parle de ses regrets stériles, et que le grand-prêtre lui répond :

Pourquoi vous y livrer, puisqu'ils sont inutiles ?

on croit entendre une soubrette qui essaie de consoler

une jeune veuve de la perte d'un vieux mari. Ces défauts de Chateaubrun sont rachetés par une grande connoissance de la scene, beaucoup de rapidité dans le dialogue, et une sensibilité vive et entraînante. Il n'en faut pas plus pour réussir à la représentation.

FIN DE L'EXAMEN DES TROYENNES.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,

TRAGÉDIE

DE GUIMOND DE LA TOUCHE,

Représentée pour la premiere fois le 4 juin 1757.

NOTICE

SUR GUIMOND DE LA TOUCHE.

Claude Guimond de La Touche naquit à à Chateau-Roux en Berri, en 1729. Son pere, procureur du roi au bailliage de cette ville, et jouissant d'une honnête aisance, lui donna une excellente éducation : il en profita ; et son esprit vif et impétueux s'enrichit avec ardeur des connoissances que l'on acquiert par l'étude des auteurs anciens. Son caractere enthousiaste et mélancolique le porta d'abord vers les spéculations religieuses ; les exemples continuels qu'il avoit sous les yeux dans sa famille, qui étoit très pieuse, contribuerent à lui donner cette direction, et il s'y livra avec un excès qui pouvoit faire craindre qu'un jeune homme aussi passionné ne persistât point dans sa vocation. Ses parens n'apperçurent point ce danger ; et, loin de chercher à contenir dans de justes bornes son zele et sa ferveur, ils l'encouragerent à se dévouer à la vie

religieuse. La dévotion de Guimond de La Touche n'avoit point étouffé son goût pour la littérature; l'état d'inaction dans lequel il falloit vivre dans presque tous les couvens n'auroit pas convenu au desir qu'il avoit de perfectionner ses études et de produire quelque ouvrage d'imagination. A cette époque les jésuites étoient dans une situation florissante; l'emploi des talens, loin d'être interdit à ceux d'entre eux qui en annonçoient, étoit encouragé et soutenu de tout le crédit d'une société puissante: leur regle n'étoit pas rigoureuse, et leur constitution, en les destinant spécialement à l'éducation de la jeunesse, leur donnoit la faculté de prendre dans le monde les connoissances nécessaires pour mettre leurs éleves à l'abri de ses dangers. Plusieurs membres de cette société s'étoient acquis une réputation méritée, soit par de bonnes histoires, soit par des productions littéraires pleines de goût; enfin elle offroit en même tems un asyle monastique et une retraite favorable aux études à tout homme qui joignoit à une grande piété le goût de la belle littérature. Il paroît que Guimond de La Touche ne

balança pas dans son choix: voulant concilier le double penchant qui s'étoit emparé de sa jeunesse, il entra chez les jésuites à l'âge de quatorze ans. Pour se mettre en état d'obtenir des succès dans une société renommée par ses vastes connoissances, il se livra d'abord à de grandes recherches sur l'histoire et sur la théologie : il avoit malheureusement une sorte d'esprit pour qui de semblables études ne sont pas sans quelque danger; incapable de juger rien avec froideur et impartialité, il s'égara dans ses méditations, et le résultat de ses travaux immenses fut de concevoir des doutes que dans l'inquiétude continuelle de son imagination il lui fut impossible de résoudre. Les passions, qui dans sa retraite le troubloient souvent, contribuerent avec son nouveau septicisme à lui inspirer des dégoûts pour son état, auquel heureusement il ne s'étoit pas lié par des vœux indissolubles: une imprudence inexcusable finit par le rendre l'implacable ennemi de la société qui l'avoit reçu dans son sein. Les jésuites avoient coutume de faire représenter dans leurs colleges, à la fin de chaque année, des

pieces qu'ils composoient eux-mêmes; cet usage, qui donnoit de l'agrément aux exercices et aux distributions de prix, avoit été blâmé non seulement par les ennemis de la société, mais par plusieurs personnes sages et impartiales: on pensoit qu'il pouvoit donner aux jeunes gens un goût prématuré pour des spectacles dont il est prudent d'éloigner l'enfance, et l'on observoit que des moines, parmi lesquels il existe souvent des inimitiés secretes, pouvoient profiter de ce moyen pour traduire leurs ennemis sur la scene. Cet inconvénient se fit sentir lorsque Guimond de La Touche fut chargé de composer une piece pour le college de Rouen, auquel il étoit attaché. Il fit une comédie dans laquelle plusieurs Peres crurent se reconnoître; et les désagrémens qu'il essuya, de la part des nombreux ennemis qu'il s'étoit faits lui rendirent bientôt son état insupportable. Il le quitta, et il entra dans le monde à vingt-huit ans, sans avoir d'autres moyens de succès que de grandes connoissances littéraires, dont le défaut de goût et d'usage l'empêcha d'abord de profiter.

Cependant on ne tarda point à remarquer que sous des dehors peu avantageux Guimond de La Touche cachoit un mérite distingué. Madame de Graffigni, chez laquelle il eut le bonheur d'être présenté, l'admit dans sa société, où il se lia avec plusieurs hommes de lettres qui lui firent bientôt connoître le ton et le goût du jour. A une époque où la fatigue et le dégoût de ce qui avoit fait l'admiration de l'Europe sous le regne de Louis XIV, portoit à épuiser tous les moyens de distraction, l'imagination sombre et ardente de Guimond de La Touche devoit réussir dans quelques sociétés : les lectures qu'il faisoit d'un poëme intitulé *les Soupirs du cloître*, ouvrage qui n'a paru qu'après sa mort, contribuoient à rendre sa situation plus piquante. En effet, quel intérêt ne devoit pas inspirer le tableau des passions d'un jeune homme qui dans un couvent s'afflige de ne pas trouver les jouissances du monde, et qui, consacré à la religion, croit que l'on exerce sur lui la plus affreuse cruauté en l'empêchant de se livrer à tous les raffinemens de la volupté et des plaisirs ! quel champ vaste pour la *sensibilité*

qui étoit alors à la mode ! aussi Guimond de La Touche devint-il un personnage digne de fixer l'attention de toutes les personnes *sensibles.* Le poëme des *Soupirs du cloître* est le seul ouvrage où le poëte donne une idée de son caractere et de ses principes. Il est peut-être utile de l'examiner sous ce rapport ; il servira en même tems à faire connoître le talent de l'auteur pour ce genre de poésie, et les opinions philosophiques qui étoient en faveur à l'époque à laquelle il écrivoit. Guimond de La Touche s'adresse à un ami qui vit dans le monde, et dont les goûts ne sont retenus par aucun frein :

Heureux mortel ! tu n'as pour maître,
Pour loi, que le présent desir ;
Libre, tu jouis de ton être
Dans le calme d'un doux loisir.

On voit que l'auteur aspire à cet état heureux où l'homme n'a pour maître et pour loi que le *présent desir.* Il est sûr que cette situation est un peu éloignée de celle des religieux, dont le devoir est de lutter sans cesse contre leurs passions. Ne

nous étonnons donc point de l'indignation du poëte. Il annonce qu'il va prendre la raison pour guide; mais ce n'est pas cette raison vulgaire à laquelle les peuples ont la foiblesse de se soumettre, c'est une raison beaucoup plus élevée:

Du moins je t'offrirai les traits
D'une raison mâle, intrépide,
Qui, s'élançant d'un vol rapide
Loin de tout sentier fréquenté
Du peuple et du cagot stupide,
Cherche et saisit la vérité.

Il promet de ne se permettre aucun écart, et de rester dans les bornes d'une sage modération:

Dans mon essor, prudemment libre,
Je saurai garder l'équilibre;
Ami du vrai, suivant ses pas,
Voler sans lui donner atteinte,
Et me renfermer dans l'enceinte
Qu'aux sages prescrit le compas.

Nous allons voir l'usage que Guimond de La Touche fait du *compas* du sage. Il parle de sa

vocation, qui, comme nous l'avons déja remarqué, avoit été parfaitement libre:

Je cours lui demander des fers:
J'entre dans son temple homicide,
J'embrasse l'autel parricide
Du meurtre des rois ruisselant,
Où du barbare fanatisme
Reposoit le couteau sanglant
Sous la garde du bigotisme;
Je le saisis pâle et tremblant,
Et, sans songer au sacrifice
Que m'arrachoit son artifice,
Pensant plaire au ciel irrité,
Aux pieds de l'infernale idole,
Dévot et furieux, j'immole
La nature et l'humanité.

Qui ne reconnoît dans cette tirade, où le délire est porté au plus haut degré, le disciple de ces prétendus philosophes qui entassoient calomnies sur calomnies pour détruire la religion et ses ministres? On verra à la fin de cette notice comment M. de Voltaire récompensa le dévouement de cet adepte.

Cependant le poëte invoque toujours la raison:

il pense, comme les philosophes, qu'elle n'existe point en France, et il va la chercher dans les états du Nord:

> Descends pour un moment du trône
> D'où tu dictes au Nord des lois,
> Où tu regnes sous la couronne
> D'un roi qui fait aimer les rois.

On ne relevera point l'extrême dureté du second vers et la tournure bizarre du troisieme; on remarquera seulement que l'auteur se conformoit à la mode de son tems, qui consistoit à rabaisser continuellement la France pour prodiguer de fades éloges aux étrangers.

Après avoir peint l'atrocité des hommes qui l'empêchoient de se livrer à ses *présens desirs*, le poëte donne une idée de sa philosophie. Il faut convenir qu'elle n'est pas sévere, et que les jeunes gens qui pensent et qui philosophent le moins s'en accommoderoient très volontiers; c'est celle de Lucrece et d'Epicure:

> J'irois sur-tout avec Lucrece
> Dans ces jardins toujours fleuris

Dont son maître embellit la Grece,
Où, dans le char de la Paresse,
Nonchalamment avec les Ris
Vient se promener la Sagesse,
Qui lui prodigue avec largesse
Ses dons suivis d'un doux souris.
Là, roi, libre de servitude,
Exempt des préjugés des sots,
Foulant aux pieds la multitude,
Riant des terreurs des cagots,
Brisant les fers de l'habitude,
Bravant l'erreur et ses complots;
Sans remords, sans inquiétude,
M'élevant au-dessus des flots
Du doute et de l'incertitude,
Régnant sur le sombre chaos,
Au sein de la béatitude,
Sur les roses, sur les pavots,
Sans dégoût et sans lassitude,
Je distribuerois mon repos
Entre l'indolence et l'étude,
Les jeux du Pinde et de Paphos,
Mes amis, et la solitude.

Il y a de la facilité et une certaine grace dans cette tirade, quoique les idées en soient trop souvent disparates. L'auteur reprend bientôt sa

dignité philosophique : il mépriseroit la royauté si l'on venoit la lui offrir :

Je ne me baisserois pas même
Pour ramasser le diadême
Qui brilleroit sur mon chemin.

Les résultats de tous ces principes que vient d'étaler Guimond de La Touche sont la dissolution et la ruine des sociétés policées : mais on ne peut s'empêcher d'être étonné de sa conclusion. Il pousse ses conséquences jusqu'à dire sérieusement que l'on ne doit nul sacrifice à l'honneur : jamais aucun philosophe moderne n'a fait ouvertement un semblable aveu :

Instruit par la philosophie,
Je vois un tyran dans l'honneur ;
Je vois que qui lui sacrifie,
S'il est heureux, perd son bonheur.

L'Épître à l'amitié, autre poëme du même auteur, est d'un ton beaucoup moins tranchant : quoique l'on y trouve des vers durs, des idées entortillées, elle plaît par la douceur du senti-

ment qui l'a inspirée. En général la recherche des rimes très exactes, l'envie de les redoubler, nuisent dans ces deux poëmes à l'aisance qui doit caractériser la poésie légere.

Guimond de La Touche n'auroit acquis aucune réputation s'il n'avoit fait que ces deux ouvrages: sa tragédie d'Iphigénie en Tauride, restée au théâtre, l'a placé au rang des poëtes tragiques dignes d'être nommés immédiatement après les grands maîtres. L'étude approfondie qu'il avoit faite des poëtes grecs, les réflexions que leurs chefs d'œuvre lui avoient suggérées, l'aiderent beaucoup dans la composition et dans le coloris de cette tragédie: cependant, à l'exemple de La Grange Chancel, il avoit introduit un amour épisodique dans ce sujet terrible. Collé, à qui il communiqua son ouvrage, obtint de lui qu'il corrigeroit ce défaut. Cette piece étant achevée, il étoit très difficile à un homme absolument inconnu dans ce genre de la faire recevoir par les comédiens, et d'obtenir qu'ils la représentassent: heureusement madame de Graffigni connoissoit mademoiselle Clairon; elle lui fit entendre la

tragédie de Guimond de La Touche, et cette grande actrice sentit aussitôt tout le parti qu'elle pouvoit tirer du rôle principal : l'influence qu'elle avoit à la comédie françoise fit admettre et jouer la piece très promptement. Elle eut beaucoup de succès : « L'affluence a été presque aussi grande « à toutes les représentations qu'à la premiere, « dit un journaliste du tems : il y a vingt ans que « l'on n'a vu un succès aussi brillant et aussi sou- « tenu; c'est en été une réussite d'hiver; tout « est plein à quatre heures, et les loges sont re- « tenues d'avance. »

Mademoiselle Clairon raconte dans ses mémoires qu'à la derniere répétition les comédiens s'apperçurent d'un défaut essentiel dans le cinquieme acte : cette réflexion un peu tardive effraya l'auteur, qui entreprit dans le foyer même de refondre cet acte. « Il étoit près d'une heure, « dit mademoiselle Clairon; cet acte fut refait « en entier, appris, et répété : on leva la toile à « cinq heures et demie, et la piece eut le plus « grand succès. »

M. de Voltaire eut de l'humeur en apprenant

ce succès; et, quoiqu'il sût que l'auteur avoit des principes parfaitement conformes aux siens, il ne put cacher son dépit à ses amis intimes. « Vous « pensez comme il faut sur l'Iphigénie en Crimée, « écrivoit-il à M. d'Argental; mais ce n'est pas la « premiere fois que les badauds de Paris se sont « trompés, et ce ne sera pas la derniere »..... « Peut-être, dit-il dans une autre lettre, Alexan- « dre auroit récompensé Iphigénie en Crimée « comme il récompensa Chérile. »

Guimond de La Touche ne survécut pas long-tems à son succès. Il travailloit à une tragédie de Régulus, dont il avoit déja fait quatre actes, lorsqu'il fut attaqué par une fluxion de poitrine, qui l'enleva le 14 février 1760.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

D'ORLÉANS.

MADAME,

Sans les bontés dont VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *m'honora aux premieres représentations d'Iphigénie en Tauride, je n'aurois osé former le dessein de vous la présenter. L'accueil que vous daignâtes lui faire m'inspira une reconnoissance vive et respectueuse que je ne puis exprimer que par un hommage public à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *de ce premier fruit de mes veilles.*

Après m'être efforcé de le rendre moins indigne d'elle, je sens qu'il ne peut mériter de vous plaire que par les sentimens de bienfaisance et d'humanité qu'il exprime, et qui sont dans votre cœur.

Puisse-t-il, à l'ombre de votre nom, apprendre à la postérité qu'une auguste princesse, dès l'âge le plus tendre, honora les arts et les talens

de sa protection, les encouragea par ses bontés, et les éclaira par son goût et son esprit!

Je suis avec un très profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très humble et très obéissant serviteur,

GUIMOND DE LA TOUCHE.

ACTEURS.

THOAS, chef de la Tauride.
ORESTE, roi d'Argos et de Mycene, frere d'Iphigénie.
PYLADE, roi de la Phocide, ami d'Oreste.
IPHIGÉNIE, grande-prêtresse de Diane.
ISMÉNIE, prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.
EUMENE, autre prêtresse.
ARBAS, officier des gardes de Thoas.
UN ESCLAVE, attaché à Isménie.
PRÊTRESSES.
SOLDATS d'Oreste et de Pylade.
GARDES de Thoas.

La scene est en Tauride, dans le temple de Diane.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.



Perin del. Gault de St Germain direx.

Mon frère est dans mes bras...et j'allois l'égorger !

Acte IV. Sce. VI.

IPHIGÉNIE

EN TAURIDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *prosternée au pied de l'autel.*

GRANDS dieux, dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez en l'éprouvant soutenir ma constance!
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur;
De vos profonds décrets est-il l'avant coureur?

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, *au fond du théâtre.*

Quels douloureux accens me remplissent d'alarmes?
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule à ma douleur restes dans l'univers?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funebres,
Rendus plus effrayans par l'horreur des ténebres,
Pâle et tremblante, hélas! que venez-vous chercher,
Vous qui le jour osez à peine en approcher?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille:
Du farouche Thoas la cruauté sommeille;
Son cœur qui veille, en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels du trouble qui le tue
N'assiege point encor Diane et sa statue.
Mais que vois-je? vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés!...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée!
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main

Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en ton nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie,
O déesse!

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours?
Craignez que sa bonté, si mal récompensée,
A la fin, de vos pleurs ne se trouve offensée.
Mais en ce jour naissant qui peut les redoubler?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas! auriez-vous vu l'étranger misérable,
Au pied du temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que, dans l'horrible excès du zele qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu? n'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés?
A quels pleurs éternels je semble être livrée!
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée?
O destin! n'ai-je dû naître que pour souffrir?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,
Dans ce temple de sang, au meurtre assujettie,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie,
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frere Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! son trépas ne m'est que trop prédit!
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter?
Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux destins fatal avant-coureur,
Un songe également vint me remplir d'horreur:
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture;
Je le vis à l'autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux,
Me présenter la mort, au lieu de mon époux!

ISMÉNIE.

Quel fantôme aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage?
Osez me le tracer; soulagez votre cœur:
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur et d'alégresse!
Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse;

Au sein de la nature et de l'humanité
Je respirois le calme avec la liberté :
Au fond de leur palais rempli de leur puissance
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
S'éleve, et fait trembler le marbre sous mes pas;
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre;
La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre :
Je fuis; et la lueur d'un pâle et noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'éleve;
De ce vaste débris, qu'avec peine il souleve,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri;
Il m'appelle en poussant un lamentable cri :
J'accours; et, pleine encor du fatal ministere
Dont je porte le joug, esclave involontaire,
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux! c'étoit mon frere...
Sorti du sein des morts, mon parricide pere
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir? en croirai-je ma crainte?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé?
Pour une autre Ilion ton sang a-t-il coulé?

Hélas! tu soutenois mon timide courage!
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât, sur ces bords de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse
Du cours de mes destins ignoré de la Grece;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! les dieux dans leur vengeance
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance!

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentimens:
Il n'est d'oracles sûrs que les évènemens.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!
D'ailleurs souvent les dieux, qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espere:
Je peux encor pour vous nommer ici mon pere;
Votre rang, vos vertus, mes pleurs, et vos bienfaits,
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets;
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse:
Hélas! que votre sort lui fait sentir le sien!
Mais, madame, parlez; nos jours sont votre bien.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

EUMENE.

Votre tyran, pressé par ses sombres alarmes,
Vient, madame, rouvrir la source de vos larmes:
Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,
Redoutant l'étranger, qui ne doit qu'être plaint,
Il vient, en ses terreurs aussi cruel qu'extrême,
L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il? Fatale extrémité!
Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMÉNIE.

Ah! si, brisant le joug d'une triste contrainte,
Vous essayiez de vaincre et son zele et sa crainte!
Si de l'humanité vous réclamiez les droits,
Et le courroux des dieux, et le devoir des rois!
Si vous faisiez parler sa gloire et la nature!..

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
Que sa religion et la crédulité
Remplissent d'épouvante et de férocité?
Grands dieux! si cependant votre gloire s'oppose
A ces meurtres sacrés qu'un faux zele m'impose,
Du sang des malheureux si ces autels baignés

Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,
Daignez alors, daignez descendre dans mon ame,
Et l'embraser des traits d'une divine flamme;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens
Qui subjuguent l'esprit et captivent les sens;
Que je puisse domter l'illusion farouche
D'un barbare que tout effraie, et rien ne touche;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre tyran paroît; renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect malgré moi l'excite et le redouble.

SCENE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous à qui l'avenir se doit manifester,
Sur mon sort en tremblant je viens vous consulter.
Je ne peux plus long-tems dans l'ombre du silence
De mes noires terreurs cacher la violence:
Sans être criminel j'éprouve des remords;
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts;
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle;
Sur mon front innocent ma couronne chancelle:

Des dieux, qu'avec effroi j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos je m'entends menacer:
Diane, par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue;
De ce revers fatal dont dépendent mes jours
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous qu'approche des dieux votre saint ministere,
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystere;
En appaisant le ciel daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.
L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune:
Tout m'est suspect en lui jusqu'à son infortune;
Ses regards furieux vers le ciel élancés,
Sur son front pâlissant ses cheveux hérissés,
Ses mouvemens affreux, ses cris mêlés d'alarmes
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes,
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte,
De l'horreur qui le suit frappe mon ame atteinte.
De ses gardes tremblans si j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ses brûlans transports,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amere,
Il semble articuler les noms d'ami, de mere;
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,
Armés de longs serpens prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie?
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie?

Condamné par les dieux et tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?
D'où vient que tout me nuit et sert à me confondre?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,
Seigneur? les dieux sont sourds à mes tristes accens;
Diane avec horreur repousse mon encens;
Sous mes genoux tremblans l'autel fuit et s'entr'ouvre;
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre;
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint:
Je ne sais, mais le sang dont cet autel est teint,
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrite
Loin d'appaiser les dieux, peut-être les irrite;
La vapeur de ce sang par devoir répandu
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilege;
Je crains d'être à la fois barbare et sacrilege:
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu
Du vôtre également pouvoit être entendu,
Votre zele, seigneur, plus pur et moins austere,
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystere;
Et ces autels de sang, effroi des malheureux,
Seroient contre le sort un asyle pour eux;
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre,
Et qui peut-être, hélas! quel qu'il soit, n'est qu'à plaindre.
Enfin je ne sais trop si c'est les offenser;
Mais, pour l'honneur des dieux, je n'oserois penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,

Faisant de leurs autels une sanglante arene,
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main;
A ces farouches traits peut-on les reconnoître?
Se pourroit-il, grands dieux! qu'avilissant votre être,
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes?

THOAS.

Eh quoi! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon ame combattue
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers?
C'est donc en me rendant à ces arrêts contraire
Qu'aux vengeances du ciel l'on prétend me soustraire?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens?
Sans doute qu'il le peut puisqu'il vous le demande;
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups?
Quoi! les peuples, armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre;
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur;

Nous-mêmes dans le creux de nos antres sauvages
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages,
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglans;
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous somme
Ne pourront demander pour victimes des hommes?
Le sang que nous faisons couler à notre gré
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel tribunal en vous les juge et les condamne?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des lois?
Tremblez de vos discours; qu'un prompt retour expie
Les murmures secrets de votre cœur impie;
Malgré les mouvemens dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! seigneur! eh bien! envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime!

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel:
Qui que ce soit, frappez; soyez inexorable;
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot c'est ma loi, c'est ma religion;
Et votre seul devoir est la soumission.

(*Thoas sort avec sa suite.*)

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse!...
Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je? malheureuse!
Tout mon sang se souleve et tout mon corps frémit;
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau;
Craignez son zele affreux, et que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide;
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur:
C'est le crime du sort, et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet le crime est toujours crime;
Et la nécessité qui semble l'excuser
Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin, si le ciel le commande?
Si c'est un sang impur que son courroux demande?

IPHIGÉNIE.

Eh ! de quel vain effroi prétends-tu me frapper ?
La nature me parle, et ne peut me tromper :
C'est la première loi... c'est la seule peut-être...
C'est la seule du moins qui se fasse connoître,
Qui soit de tous les tems, qui soit de tous les lieux,
Et qui regle à la fois les hommes et les dieux.

EUMENE.

Ah ! madame, pensez...

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare.
Mais que le ciel enfin me parle et se déclare :
Suit-il dans ses décrets les mœurs des nations ?
Est-il pere ou tyran selon leurs passions ?
Mais non : peuples cruels, il n'a point votre rage ;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage ;
Tout homme à ses bienfaits a droit également ;
Aucun dans l'univers n'est né pour son tourment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE *enchaîné*, GARDES.

ORESTE, *dans le fond du théâtre.*

Ah ! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.
(les gardes s'éloignent.)

SCENE II.

ORESTE, *s'avançant sur le bord du théâtre.*

Ah ! malheureux Oreste !
Pour m'accabler encor quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti ?...
Cieux, quel enfer me suit ! quels tourmens effroyables !...
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables !
C'est le crime des dieux..... je n'ai fait qu'obéir....
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,

Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez ; quel est votre caprice ?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant ;
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant ;
De mon pere égorgé par sa fureur jalouse
Vous marquez à mes coups la parricide épouse :
Je recule, je crains.... cruels ! vous menacez ;
Je me soumets, je frappe.... et vous me punissez !
C'est peu : n'appercevant dans la nature entiere
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mere ;
N'en pouvant soutenir le fantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables dieux !
Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prostitue ;
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels profanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez :
Je pars, et tu me suis, ami fidele et rare ;
Mais entrant dans le port l'orage nous sépare ;
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,
Mon vaisseau loin du tien vole en éclats brisé ;
Englouti sous les flots, privé de la lumiere,
J'ignore qui me rend à ma fureur premiere.
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards ?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars ?
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore ?
Pylade.... Acheve, ô ciel ! frappe, je vis encore....
O rage ! oui, c'est son sang ; me laissant mon ami,
Les dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE, *enchaîné.*

PYLADE, *au fond du théâtre.*

Que vois-je? à mon transport puis-je le méconnoître?
(*il court embrasser Oreste.*)
Revois entre tes bras, ô moitié de mon être,
Revois Pylade.

ORESTE.

Où suis-je? en croirai-je mes yeux?
Pylade dans mes bras! Pylade dans ces lieux!
Je sens mon ame errer sur mes levres tremblantes...

PYLADE.

Rappelle en me voyant tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié
Quel démon ou quel dieu t'a conduit?

PYLADE.

L'amitié.
Ayant par tes débris connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens luttans contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois, rempli des promesses des dieux:
N'osant et ne pouvant sans leur faire un outrage
Te croire enseveli sous ton propre naufrage,
Au milieu des rochers qui défendent ce port

J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport;
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée
J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voisins des portes du trépas :
Près de ces murs sanglans le jour vient me surprendre;
J'allois pour tout tenter vers mon vaisseau me rendre,
Quand tout un peuple accourt et vient m'envelopper:
Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper;
Mais le nombre m'accable, et je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur et de joie;
Ils me traînent en foule et d'un commun transport
Devant leur chef tremblant qui m'envoie à la mort....
Mais quels profonds sanglots?...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes
Quel est mon sort! faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher?...
(*se tournant vers Pylade.*)
Ah! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,
T'associer sans honte au sort d'un parricide?
Et ne devois-tu pas, à l'exemple des dieux,
Abandonner un monstre à lui-même odieux?

PYLADE.

Pylade, ô ciel! Pylade abandonner Oreste?
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste!

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi,
J'ai donc assassiné ma mere et mon ami!
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître!...
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas!...
Graces au ciel, je vois les gouffres du trépas...
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel spectre se meut au fond de ces abymes?...
C'est ma mere, grands dieux!.. Fuyons... Mais la voici...
Égisthe l'accompagne... et toi, Pylade, aussi!
Comme eux tu me poursuis, toi, mon dieu tutélaire!
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colere!
L'ami qui me restoit devient mon assassin!
Il s'arme de serpens, il les jette en mon sein!
Ciel! où fuirai-je? Arrête, ombre chere et terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...
Ah! je succombe...

(*il tombe dans les bras de Pylade.*)

PYLADE.

O ciel! et ne me vois-tu pas
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras?...

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi!

PYLADE.

Vois ton ami, que ta fureur offense...
Barbare! voilà donc l'effet de ma présence!

Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te feroit l'amitié!

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même;
Mais peux-tu le blâmer? il perd tout ce qu'il aime.

PYLADE.

Où s'égare ton cœur? ose lui commander:
Illustre l'amitié, loin de la dégrader;
Pense moins à Pylade, et t'occupe d'Oreste:
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste;
Sois homme, et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime, et ton nom;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins si nos soldats, si le fidele Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime;
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime...
Ah malheureux!

PYLADE.

On vient. Au nom de ton ami
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble?
Est-il donc si cruel? nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi: maître de mes remords,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts:

Aux yeux de mes bourreaux que mon ame affermie
Marque mon infortune, et non mon infamie :
Je mourrois doublement mourant déshonoré.

SCENE IV.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Qu'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré!

ORESTE, *à Pylade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.
(*aux prêtresses.*)
Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;
Accomplissez du ciel les ordres légitimes;
Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.
(*pendant qu'on détache leurs fers.*)
Quels traits et quel maintien!... O devoir inflexible!...
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible!
(*après que les prêtresses se sont retirées au fond du théâtre.*)
Étrangers malheureux dont la noble douleur

Accuse en vous des rois le sang et la valeur,
Daignez répondre aux soins de mon ame attendrie:
Quels sont vos dieux, vos lois? quelle est votre patrie?
Sur les devoirs sanglans d'un emploi rigoureux
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux;
Des barbares rigueurs d'un culte illégitime
Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
Parlez: ne craignez point ici de vous trahir;
Vous êtes malheureux, je ne peux vous haïr.

PYLADE.

Ah! qui que vous soyez, au malheur qui me presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse?
S'il faut mourir, frappez: votre pitié nous nuit;
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable :
Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentimens trop chers à mon cœur combattu!
Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu?

PYLADE.

Plaignez moins nos destins, la mort fait notre envie:
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur?

PYLADE.

Tout homme a ses revers, tout homme a sa douleur;
Le plus heureux mortel a connu les alarmes:
Hélas! il n'en est point qui n'ait versé des larmes!

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Mais qui donc êtes-vous?... Parlez, vous dont le front...

PYLADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront?

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge: ah! daignez me répondre;
Et ne m'outragez pas jusques à me confondre
Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Dont un sort inoui me fait servir les dieux.
Parlez: à vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître...
Vous ne répondez rien; toujours vous me cachez
Vos douloureux regards à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grece auriez-vous pris naissance?
Mycene, Argos... Où vont mes esprits prévenus?...
Ah! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus?

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! que n'étoit-il en naissant mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joie:

Au milieu de la gloire et des trésors de Troie
Quel est dans son palais le sort d'Agamemnon?
Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom?

ORESTE.

O ciel! que dites-vous? une main parricide....

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands dieux! à la Parque homicide?
Et quelle main?

ORESTE.

Madame...

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez; que craignez-vous?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin?

ORESTE.

Son épouse adultere.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre?

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystere;
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime! affreux transport!
De son assassinat quel est le fruit?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE, *troublé.*

Son fils...

PYLADE, *bas à Oreste.*

Arrête... Ah! qu'il me désespere!

IPHIGÉNIE.

Eh bien! son fils! parlez.

ORESTE.

Il a vengé son pere.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je?

PYLADE.

Au nom des dieux, madame, remplissez
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez:
Quel soin...

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misere profonde,
Il a cherché la mort, qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O déplorable sang! implacable destin!
(*à Oreste.*)
Mycene n'a donc plus du grand vainqueur de Troie....

ORESTE.

Que la plaintive Électre à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses... conduisez ces deux infortunés
Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.
(*à part.*)
Je ne peux plus long-tems devant eux me contraindre.
(*les prêtresses emmenent Oreste et Pylade.*)

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort!

ISMÉNIE.

Hélas! que vous êtes à plaindre!

IPHIGÉNIE.

Il est mort! C'en est fait, tout est fini pour moi.

ISMÉNIE.

Ah! madame, quel est l'état où je vous voi?

EUMÈNE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée!
Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis!...
Poursuivez, dieux cruels, contre mon sang unis;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste....
Horrible perspective, effroyable avenir
Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir!
Eh quoi! traîner sans cesse un joug fatal au monde!
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde!
Ne voir pour tout objet que morts et que mourans
Avec de longs sanglots sous mes mains expirans!
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge...
Ah! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge!
Cessons de respecter l'ouvrage des humains:
Dans un temple de paix, eux seuls arment mes mains;
Suivons le désespoir où ma vertu me livre:
Où l'innocent périt c'est un crime de vivre.

ISMÉNIE.

Ah! pour vous arracher d'un rigoureux séjour
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour?
Quoi donc! oubliez-vous qu'Électre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste?
Osez-vous, dans vos fers au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir?
Elle-même, grands dieux! mortellement atteinte,

Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort:
Ah! pour elle du moins supportez la lumiere;
Vivez, et rappelez votre force premiere
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir sur-tout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas!

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise;
Moins rigoureux enfin le sort vous favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos:
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux;
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage;
Qu'il retourne à Mycene, et qu'un heureux message
Instruise votre sœur du secret de vos jours,
Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi! vous balancez?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! je m'abandonne
Au dangereux conseil que ta pitié me donne...
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort;
Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort...

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zele de mon pere,
Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misere,
Que sa contagion ne s'étende sur eux.
Ah! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux!

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,
Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMÉNIE.

De l'un des Grecs cher à votre espérance
Vous allez voir bientôt les jours en assurance:
Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête: écoute, et que ton amitié
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.
Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble
Pourquoi les séparer? délivrons-les ensemble:
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux;
Mais l'autre également est homme et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenoit; le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abyme...
Des vengeances du ciel si j'offensois les droits!

Si j'étois malheureuse et coupable à la fois!...
Va, ne m'écoute plus, et cours trouver ton pere:
Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibere;
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger:
C'est redoubler mes maux que de les partager.

(*Isménie sort.*)

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas: qu'une innocente feinte
L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte;
Qu'elle force son zele à différer la mort
De ces infortunés, dignes d'un meilleur sort:
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables;
Prête-leur des forfaits dont ils sont incapables;
Dis que Diane avant de les sacrifier
Vient de nous ordonner de les purifier...
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes;
Mais le motif m'excuse en cette extrémité:
Qui sert les malheureux sert la divinité.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Enfin nous voilà seuls et libres de contrainte ;
Je peux et respirer et te parler sans crainte
Avant qu'un même sort, trop long-tems attendu,
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse ;
O mon ami ! dis-moi, quelle est cette prêtresse
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité ?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit ?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place ?
Quels sont les sentimens dont j'éprouvois l'attrait ?

Enfin de mes remords qui peut m'avoir distrait?

PYLADE.

En cet instant fatal que ton honneur réclame
Quel méprisable soin vient agiter ton ame?
De quoi va s'occuper ton esprit égaré
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangere
Qu'aura versés sur nous sa pitié passagere?
Déja trop ébranlé par tes premiers tourmens,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire;
Meurs sans honte du moins, s'il faut mourir sans gloire
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros :
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte;
Il cede à sa rigueur, le reste il le surmonte.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Je vois vos fronts troublés; mon douloureux aspect,
O dignes étrangers! vous seroit-il suspect?
Ah! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense:
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...
Changeant mon ministere en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;

Je l'espere du moins : l'humanité, plus forte,
Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte ;
Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystere sanglant qu'ils semblent m'imposer ;
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.
Ce ciel m'est étranger ; ma patrie est la Grece :
J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Madame...
(*appercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.*)

IPHIGÉNIE.

(*aux étrangers.*) (*à Isménie.*)
Éloignez-vous... Ciel! que viens-tu m'apprendre?
(*Oreste et Pylade se retirent au fond du théâtre.*)

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux :

Tous nos amis, tremblans pour vous comme pour eux
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être en vain commettre un double crime;
Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusque dans votre flanc;
Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux, qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
A son zele sanglant qu'il vous faut abuser;
Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,
Alors de vos discours verra moins l'artifice;
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,
Ne veulent seconder mon pere qu'à ce prix:
Aux prieres en vain son zele a joint les larmes...
Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités!...

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix;
La nécessité parle, il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton pere;
Je cede à son danger, aux dieux, à ma misere.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

(*elle sort.*)

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, *dans le fond du théâtre.*

IPHIGÉNIE, *sur le devant.*

Sort cruel,
Quelles sont tes rigueurs ! Ah ! d'où vient que le ciel
Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains et bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être?
(*à Oreste et à Pylade.*)
Approchez.... Je frémis.... Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez :
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvois, douce et cruelle erreur !
De vos destins communs diminuer l'horreur;
Je vous en ai flattés, je m'en flattois moi-même ;
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime :
Ma pitié m'aveugloit ; ses efforts hasardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux ;
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre
Qu'il faut que l'un, hélas ! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez....
(*à Oreste.*)
Mais puisqu'il faut choisir.... c'est vous qui partirez :
Mes ordres sont donnés ; le danger, le tems presse ;

Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse,
Et je reviens. (*elle sort.*)

SCENE V.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE, *éperdu.*

Où suis-je!... Et je la laisse aller!...
Mais quelle voix pour moi, grands dieux! peut lui parl

PYLADE.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime!
De l'amitié je meurs honorable victime.
O mon unique ami! souscris à mon bonheur;
Souscris au choix des dieux, si cher à mon honneur:
Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidele
Donner à l'univers l'exemple et le modele;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi:
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la prêtresse..

ORESTE.

O fureur!.... M'aimes-tu?

PYLADE.

Quel étrange discours
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours?
Si je t'aime!

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace !
Parle ; que me veux-tu?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PYLADE.

Moi, renoncer au choix !....

ORESTE.

Et c'est là me chérir !
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie;
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie?
L'horreur de tes forfaits, ta rage, et tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton pere,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mere?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée?
Marcher à tes côtés ta mere ensanglantée?
Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?...
Le seul trépas est-il ta derniere ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?
Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour, que je souille et j'abhorre!

Proscrit, désespéré, sans asyle, sans dieux,
Misérable par-tout, et par-tout odieux,
Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits?
Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déja de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau!
Ah! barbare! peux-tu jusque là méconnoître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu!
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

PYLADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime?
Pour racheter ta vie as-tu vendu mon sang?
Dois-tu le glaive en main me déchirer le flanc?
Ton cœur, ton foible cœur, étonné du supplice,
Du choix de la prêtresse a-t-il été complice?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel! l'instrument de ta mort?
Qui t'a conduit ici?

PYLADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien!...

PYLADE.

Mais malgré toi, malgré ta résistance,
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance,
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer;
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine;
Le sang de l'amitié sur l'autel répandu
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux! t'es-tu joint à ma barbare mere
Pour redoubler l'excès de ma douleur amere?
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait?
Horrible au monde entier d'où ma fureur m'exile,
Eh! quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asyle,
Si de concert avec le destin ennemi,
Tu m'ôtois à la fois la mort et mon ami?

PYLADE.

Meurs donc, cruel! au gré de ta farouche envie
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas! je me flattois qu'au choix des dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'éleveroit au-dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime;
Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,
Et me ravir, ingrat! le prix de mon trépas.
Ah dieux!... mon cher Oreste, ah! par pitié, par grace,

Daigne pour ton ami survivre à sa disgrace!
Qu'au gré des dieux, contens du supplice où je cours
De tes tristes fureurs je termine le cours!
Faut-il pour triompher de ton humeur altiere
Qu'avec Agamemnon et sa famille entiere,
Qu'avec toute la Grece unie à tes malheurs,
Je tombe à tes génoux, et d'un torrent de pleurs....

ORESTE.

Arrête. Jusque là peux-tu pousser l'injure?
Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers et si multipliés
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés?
Barbare!... Ah! je succombe à ce dernier outrage....
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...
Je ne me connois plus... Mais, loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir...
Eh bien! je vais, sauvant un crime à la prêtresse,
Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse,
L'obliger par devoir à révoquer son choix.

PYLADE.

Ami, que vas-tu faire? ah, ciel!

ORESTE.

Ce que je dois.

PYLADE.

Ah! quel délire affreux! quelle rage ennemie!
Achete-t-on la mort au prix de l'infamie?
De toi-même, grands dieux! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains; ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PYLADE.

Moi, juste ciel!

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours;
Ou jure moi de fuir le trépas où tu cours,
Ou j'achete à ce prix la mort que je mérite:
J'en atteste les dieux, que mon aspect irrite.

PYLADE.

Peux-tu jurer ta honte?

ORESTE.

Eh! c'est toi qui la veux!
Oui, je la jure encore, ou réponds à mes vœux :
Je me déclare un monstre abhorrant la lumiere,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entiere;
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr;
Et si de cet aveu je ne dois pas mourir,
Si la prêtresse encore est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits... je m'immole à ta vue:
Si cette main balance, ô terre! entr'ouvre-toi;
Et vous qui m'entendez, ô cieux! écrasez-moi.

PYLADE, *à part.*

Je frémis! Qu'opposer à sa rage insensée?
Inspirez-moi, grands dieux!... Ah! sans doute qu'Alcée...

ORESTE.

La prêtresse paroît.

PYLADE.

Je cede à ta fureur ;
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneu

SCENE VI.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE, *une lettre à la main.*

(*à Oreste.*) (*à Pylade.*)
Voici.... Retirez-vous.... Guide ses pas, Eumene;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas! qu'on le remene.

ORESTE.

(*à Iphigénie.*) (*Retenant Pylade.*)
Ah! madame, arrêtez. Non! il ne mourra pas;
C'est à moi seul ici de subir le trépas:
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous ?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.
(*montrant Pylade.*)
Ah! détournez sur lui l'effet de vos bontés,
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié;
Malheureux seulement par ma triste amitié.

IPHIGÉNIE.

Eh quoi! vous préférez une mort rigoureuse
Au soin de me servir et de me rendre heureuse?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur;
De mes destins plutôt accusez la rigueur:
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve;
Souffrez pour vos desseins que je vous le conserve:
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport! et quel effort insigne!...
Allez; de mes bontés vous n'êtes que plus digne:
Vivez, et me servez. Je ne sais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah dieux!... Ne rendez point mon sort plus déplorable;
Laissez sans s'avilir mourir un misérable!
La mort est mon espoir, n'allez point le trahir;
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime?
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,

Leur préférer la mort?

PYLADE, *à part.*

Hélas! que lui répondre?

ORESTE, *éperdu.*

(*bas à Pylade.*)

Madame... Ah! souviens-toi...

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre;
Parlez, expliquez-vous.

PYLADE.

Son cruel désespoir
M'a fait de lui survivre un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse
Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse!...
C'en est un digne effort s'il me laisse mourir;
En osant vivre il fait pour moi plus que périr...
Mais, madame, cessez de vous nuire à vous-même,
Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.
Hélas! pour vous servir je suis trop malheureux...
Tournez vers mon ami ces regards généreux;
Ne me refusez pas; ce cœur vous en conjure;
Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que mon ame tremblante admire avec horreur...

Mourez.

PYLADE, *à part.*

Ciel, je frémis!

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Me serez-vous fidele?

Puis-je compter sur vous?

PYLADE.

Vous connoîtrez mon zele...

Daignez de cet ami d'un seul jour différer
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer...
Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante...
Me le promettez-vous?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PYLADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié:
Il faut que votre cœur par un serment s'engage;
Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux;
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux!...
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.
(*à Oreste.*)
Étranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami, que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pylade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.

Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage;
L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage
Adieu. Conserve en toi, fidele à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prends soin à ton retour d'une sœur qui m'est chere;
Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frere.
(*montrant Iphigénie.*)
Sois fidele sur-tout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PYLADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras de Pylade.*

Allons.

PYLADE.

Mon ami m'abandonne....
Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras, puis s'en arrachant.*

O mon ami!... Mais mon destin l'ordonne.

PYLADE, *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

IPHIGÉNIE, *tout éplorée.*

Il faut vous séparer.

PYLADE.

Madame....

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer?
(*elle conduit Oreste jusqu'au fond du théâtre.*)

PYLADE, *à part, sur le devant.*

Ami, va, je saurai te sauver, ou te suivre;
Eh ! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre?

(*Oreste sort.*)

SCENE VII.

PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! que je vous plains !... Mais les momens sont chers:
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycene :
Du sort qui vous poursuit si vous domtez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis;
Qu'aux mains d'Electre il soit fidèlement remis.

PYLADE.

Qu'entends-je? et quel rapport vous unit l'une à l'autre?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret; j'ai respecté le vôtre.

PYLADE.

Pardonnez; j'obéis.

SCENE VIII.

PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, UN ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt,

Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt;
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'étranger au rivage:
Le tems presse.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Venez. Puissiez-vous sans témoins
Quitter ces bords sanglans, et mériter mes soins!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

L'ESCLAVE ne vient point. O mortelles alarmes !
Mes yeux sans le vouloir se remplissent de larmes...
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute,
En proie à tous les maux que mon ame redoute ?...
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentimens qui viennent m'alarmer !
O ciel ! encoure-t-on ta haine rigoureuse
Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire ai-je pu t'irriter ;
Et me puniras-tu de t'oser imiter ?

EUMENE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle ?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidele oracle.

EUMENE.

Aux maux que vous craignez que sert de vous livrer?
Que sert avant le tems de vous désespérer?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime!

EUMENE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie au moins attendez le rapport...
Je l'apperçois.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! que faut-il que j'espere?
L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton pere?

ISMÉNIE.

Tous deux au lieu prescrit n'ont point encor paru:
Mon pere impatient en vain a parcouru
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre,
Il n'a rien vu; tous deux sont encore à se rendre:
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant regne dans le palais;
Et vos desseins, cachés dans la nuit du silence,

De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance...
Mais que vois-je?

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Approchez, soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel!

IPHIGÉNIE.

Comment?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déja vers l'asyle écarté
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté;
Je précédois ses pas, et lui frayois la route:
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute;
Et le moment d'après il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin;
Son cœur se trouble: il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite;
Je cede à la terreur dont je le vois frappé;

Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre où l'onde en mugissant se brise,
Le faisant retirer, de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé:
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui... Mais, ô soins superflus!
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus;
Les flots en s'y brisant selon toute apparence
L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(*à l'esclave.*) (*à Isménie.*)
O sort!... Allez... Et toi, de ces bords ennemis
Fais éloigner ton pere ainsi que ses amis:
Conserve à ta tendresse une tête si chere;
Qu'il rentre en son asyle, et moi dans ma misere.

(*Isménie et l'esclave sortent.*)

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

C'en est donc fait! il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours!
Jaloux des soins sanglans que sa rigueur m'impose,
Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose...

Argos a disparu pour moi de l'univers !...
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts !
Ah ! puisque sans espoir, en esclave asservie,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,
Au moins contentons-nous : voyons l'autre étranger;
Sur mes tristes destins osons l'interroger :
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute ;
Il faut en profiter.

EUMENE.

Eh ! quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien ?
Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse ?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports, au lieu d'en triompher ?

IPHIGÉNIE.

Les dieux, en reprenant leur premiere victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime !

EUMENE.

Ne voyez donc ce Grec, madame, qu'à l'autel,
Le front déja baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre.
Sers ma douleur : je veux absolument l'entendre,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire ;

Je promets tout son sang aux mânes de mon frere;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler!
(*Eumene sort.*)

SCENE V.

IPHIGÉNIE.

Daignez me rendre au moins mon devoir légitime,
Et me laisser frapper sans remords ma victime,
Grands dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous qui m'épouvantez en vous obéissant!
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,
Reste du grand Pélops, dont j'osois tout attendre,
Frere d'autant plus cher encore à ma douleur
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur,
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,
Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes;
Pour suprêmes devoirs, de mon amour tremblant
Reçois avec mes pleurs cet hommage sanglant;
Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire!
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire?
Hélas! il étoit né pour être leur soutien;
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCENE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

ORESTE, *à part.*

O mort, à tant d'horreurs arrache enfin mon ame!
(*à Iphigénie.*)
Pour vous suivre à l'autel m'appelez-vous, madame?
Allons, avec transport je marche sur vos pas :
Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas;
Allons... Quoi! vous pleurez?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma foiblesse:
A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse;
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut et qui ne peut être votre ennemi;
Cachez-vous tout entier à mon ame sensible :
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah! ne prolongez point l'excès de mes malheurs!
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle:
Venez; à mon bonheur cessez de mettre obstacle...
Mais, madame, parlez: qui peut vous arrêter?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter?
Armez mon bras; du vôtre il va faire l'office,
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser!
Et quel est donc le sang que vous voulez verser?
Quel sein vous l'a transmis? quel rang vous a vu naître?
Mais je veux l'ignorer; je crains de vous connoître...
Laissant votre secret entre vous et les dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux:
Que sait-on dans Argos du sort d'Iphigénie
Qui vit contre ses jours la Grece entiere unie?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur!
Que me demandez-vous? ah! mortelle rigueur!

IPHIGÉNIE.

Et d'où naît à son nom le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir; vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs ardens à la frapper;
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice!

ORESTE.

Mais quel soin?...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux si je pouvois, victime obéissante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit,

Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que, la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux! est-il possible...
Elle vit?... Achevez; je meurs moins malheureux...
Dites... le savez-vous?... sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chere et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel!... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort?

IPHIGÉNIE.

Hélas! plus à plaindre que vous;
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux!

ORESTE.

Ah dieux! que ce discours me fait naître d'alarmes!...
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?
Si vous saviez... Mais non... je lui ferois horreur...
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer? moi-même je m'abhorre...
Cieux, quels sont mes tourmens! puis-je les supporter?
Mais le plus grand de tous c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!
Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse!
De vos affreux transports quand je devrois frémir,

Mon cœur s'en attendrit; je ne sais que gémir!
Et qu'êtes-vous? parlez; il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout son espoir... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, madame, il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit, mais sans espoir pour elle!

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée, ô rigueur éternelle!
Elle ignore qu'ici...

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!
Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs!

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connoître..

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître?
Sa jeunesse... ses traits... un secret sentiment...
Se peut-il?... Achevez; finissez mon tourment.

ORESTE, *éperdu.*

Eh bien! à ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE, *tombant évanouie dans les bras d'Eumene.*

Mon frere !

ORESTE.

Iphigénie !... Oui; tout mon cœur m'atteste...
(*avec transport.*)
Iphigénie !...

IPHIGÉNIE, *revenant à elle.*

Oreste... Ah ! tous mes sens charmés...
Mon frere !... ô nom si cher !...

ORESTE.

Ma sœur ! quoi ! vous m'aimez ?...
Vous n'avez point horreur... je vois couler vos larmes...
Ma chere Iphigénie...

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes !...
Mon frere est dans mes bras... et j'allois l'égorger !...
(*elle retombe dans les bras d'Eumene.*)

ORESTE.

Cessez... Dans quels ennuis m'allez-vous replonger?

IPHIGÉNIE.

Eh ! qui vous a conduit sur ce bord homicide?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide,
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas;
Et pour m'en délivrer le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane !

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler?...
Mais comment imposer au tyran qui m'observe?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs!...
O superstition! quelles sont tes fureurs!...
(*à Oreste.*)
J'entends du bruit... Fuyez... Cache ses pas, Eumene.
Dieux, si c'étoit Thoas! si sa rage inhumaine!...
Allez.

ORESTE.

Moi vous quitter!... que j'expire en vos bras,
C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas?
(*Oreste sort avec Eumene.*)

SCENE VII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcenée:
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant; il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage,

Mon pere et ses amis ont prévenu l'orage;
Du vaisseau pour le Grec vainement préparé
Ils ont couru se faire un asyle assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir! Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,
Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger...

ISMÉNIE.

Eh bien?

IPHIGÉNIE.

Il est mon frere.

ISMÉNIE.

O ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble,
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut...

SCENE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

EUMENE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas;
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appesantie
Vient frapper coup sur coup mon ame anéantie!
Un courroux éternel semble-t-il t'animer?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frere?...
Dans ses embrassemens terminons ma misere:
Courons...

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport?

EUMENE.

Ah! madame, arrêtez! Que cherchez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art à me tromper employoit l'infidele!
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle!
O mystere fatal!... Pour m'en imposer mieux
Oser impunément faire parler les dieux!
De son perfide cœur éludant l'artifice,
Que n'ai-je sous mes yeux pressé le sacrifice!
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur?
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur?
De ma religion vengeant le privilege,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilege
Avec tous mes tourmens le fer et le poison!
Faut-il de tout mon sang payer sa trahison?...
Mais qui suspend mon bras? frappons qui nous opprime;
Jusque sur les autels on doit punir le crime.

SCENE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est avec effroi rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre étranger reste en votre pouvoir:
Celui dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes,
Je l'ai repris des mains de la prêtresse en larmes....
Mais quel trouble nouveau?...

THOAS.

Tout me devient suspect;
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
O toi, fidele Arbas, dont les soupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'étranger aux autels échappé
Dans les flots en effet soit mort enveloppé,
Et que le traître obscur qui lui servoit de guide
N'ait point dans les tourmens fait un récit perfide?

ARBAS.

Je ne crois pas, seigneur, qu'il vous ait imposé;
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé?
L'on auroit su d'ailleurs trouver votre victime
Parmi ces malheureux connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter;
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,

Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond!

ARBAS.

Eh bien! sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime;
Nous saurons l'y trouver, et la rendre au trépas,
Si l'abyme des flots ne la recele pas.

THOAS.

Va, cours; délivre-moi du trouble qui me presse.
(*Arbas sort.*)

SCENE III.

THOAS, GARDES.

THOAS, *à l'un des gardes.*

Et vous, faites venir l'infidele prêtresse.
(*le garde sort.*)

SCENE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé
Revient en traits de sang frapper mon cœur glacé.

Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne;
La trahison me suit, et la mort m'environne:
En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zele
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle;
Je vois se ranimer leurs membres desséchés
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés....
Comment interpréter ces effrayans miracles?
Grands dieux, démentez-vous la foi de vos oracles?..
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur,
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCENE V.

THOAS, IPHIGÉNIE, GARDES.

THOAS.

Approchez et tremblez; que votre ame éperdue
Sente déja la peine à ses crimes trop due....
Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.
Malheureuse! pourquoi cet étranger funeste
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste?
Quels étoient vos projets? quel mystere odieux
Vous faisoit contre moi trahir l'ordre des dieux?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée

Semble m'avoir déja sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier?...
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parens affligés
Du secret de mes jours malgré moi prolongés;
Et ce cœur innocent que noircit l'imposture
Écouta seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser?
Et, fût-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser,
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible
Si je n'immole aux dieux, de leurs autels jaloux,
Tout profane étranger proscrit par leur courroux?

IPHIGÉNIE.

Ah! cet oracle obscur autant qu'épouvantable
Pour le malheur du monde est-il si véritable?
Ceux qui vous l'ont rendu n'ont-ils pu vous flatter?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter?
Les ministres des cieux sont-ils incorruptibles?
D'erreurs ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles?
Hélas! pour approcher des dieux et des autels
En ressemblons-nous moins au reste des mortels?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ces décrets confus que votre ame redoute;

Mais la raison du moins doit les interpréter;
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour et quel affreux langage!
A me l'oser tenir quel motif vous engage?
Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand?...
Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor te respecter en elle?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton temple souillé?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! de vos fureurs comblez donc la mesure;
Épargnez-moi des maux dont frémit la nature,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur...
Au gré de vos soupçons et de votre terreur
Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable,
Ce cœur que vous voulez en vain rendre coupable:
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux;
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux gardes.*

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.

(à Iphigénie.)

Dans son cœur tout sanglant mon courroux légitime
Va d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment,
Interroger le ciel et son ressentiment.

(l'intérieur du temple s'ouvre. Oreste paroît et s'avance au milieu des prêtresses vers l'autel.)

IPHIGÉNIE, *à part.*

Où suis-je? et quel spectacle! ô nature! ô mon frere!
O sacrifice affreux d'une tête si chere!

SCENE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS, *à Iphigénie.*

Venez remplir les soins de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'autel le couteau révéré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur....

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande,
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Moment terrible! ô dieux, venez me secourir!

(*haut.*)

Je succombe... Seigneur... je ne peux que mourir...

THOAS.

Quoi! vous osez encore ici contre vous-même
Trahir des dieux présens l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, tyran, dont la terreur
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?
A la honte des dieux, que ton erreur atroce

Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre! peux-tu penser qu'ivres de sang humain
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?
Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage;
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre! que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entends-je? oses-tu bien, insensé, téméraire...
(*à Iphigénie.*)
Obéissez; frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur... il est mon frere!

ORESTE.

Oui, je le suis... Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom;
Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue.
Je voulois te ravir le jour et la statue:
C'est à la voix du sang des malheureux humains
Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains;
C'est à ces cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre
Mon bras venoit venger et consoler la terre;
Et de l'atrocité d'un culte destructeur
Laver dans tout ton sang et l'homme et son auteur.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Cessez...

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie:

Votre terreur pour moi m'est une ignominie;
Ayez la fermeté qui sied à la vertu:
C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée...
Pour me braver ici, parle, quel es-tu?

ORESTE.

Roi.

Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS, *troublé.*

(*à Iphigénie.*)

Je cede à ma fureur... Frappez, quel qu'il puisse être;
Faites votre devoir, et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cieux! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas!
Et vous tenez fermé l'abyme sous ses pas!
Parricide jouet d'une aveugle imposture,
Tu m'oses commander d'outrager la nature!
De mon frere tu veux que je sois le bourreau,
Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau!
Que, respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes,
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le ciel épouvanté!
Ah! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage?
Es-tu mon maître? es-tu le dieu de ces autels?

Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels?

THOAS.

Sans doute tu le dois: oses-tu méconnoître...

IPHIGÉNIE.

Frappe; sois mon bourreau; mais le ciel est mon maît
(*elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime,*
puis s'adresse aux prêtresses.)
Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits
N'obéissez qu'aux dieux, n'écoutez que ma voix;
Rentrez dans les devoirs de votre ministere;
Défendez l'innocent, soulagez sa misere.
(*leur montrant Oreste.*)
Veillez sur ce pur sang du maître des humains;
Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.
(*les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.*)

THOAS.

Gardes!

ORESTE, *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux gardes interdits.*

Quoi donc! à son aspect vous reculez d'effroi!
(*les gardes font un mouvement.*)

IPHIGÉNIE, *s'avançant vers les gardes*

Profanes, arrêtez, et respectez un roi!

SCENE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, ARBAS, PRÊTRESSES, GARDES.

ARBAS, *éperdu.*

Ah! paroissez, seigneur; une effroyable escorte....

THOAS.

Quel bruit horrible! ô ciel! on enfonce la porte:
Courons... Mais immolons avant à mon courroux...

IPHIGÉNIE, *s'avançant.*

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous?

ORESTE, *repoussant avec force derriere lui Iphigénie, et s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître! de ma furie....

SCENE VIII.

THOAS, ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, ARBAS, PRÊTRESSES, GARDES, TROUPE DE GRECS.

PYLADE.

(*il s'élance à la tête des Grecs sur la scene; il arrête d'une main Thoas, et le frappe de l'autre.*)

Arrête, et meurs, barbare! au pied de ces autels...

(*aux gardes et prêtresses.*)
Fuyez, tyrans sacrés des malheureux mortels !
(*il se précipite dans les bras d'Oreste.*)
Ne crains plus rien: tout fuit; la garde est dispersée:
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.
Guidé par l'amitié, secondé par les dieux,
Je rentre avec les miens triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, *à Isménie, avec transport.*

Cours délivrer ton pere.

SCENE IX.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE,
TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O moitié de ma vie!

PYLADE.

Vivez!

ORESTE.

Ah! digne ami, revois Iphigénie.

PYLADE.

Iphigénie, ô ciel!

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort....
Mais les momens sont chers; de ce temple de mort,
Où la vertu gémit sous le glaive abattue,
Allons avec respect enlever la statue;

Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement
Les dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en sens déja l'effet; quel changement j'éprouve!
Dans quel calme profond soudain je me retrouve!
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés;
L'abyme dévorant se ferme sous mes pieds:
L'horreur me fuit; tout semble autour de moi renaître;
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouis! je reconnois les dieux:
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PYLADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend sur ces bords. Marchons; et sous l'auspice
Du ciel fécond pour nous en miracles divers
Allons en étonner la Grece et l'univers.

FIN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

EXAMEN

D'IPHIGENIE EN TAURIDE.

CETTE piece a mérité son succès par quelques scenes où le dévouement de l'amitié est porté à un degré de chaleur qui ne convient ordinairement qu'aux passions. C'étoit pour la premiere fois que ce sentiment, ordinairement plus paisible que les autres affections de notre ame, étoit offert sur la scene françoise avec toute l'énergie que peuvent fournir l'exaltation d'une imagination ardente et la force des situations. Cette combinaison dramatique, aussi neuve qu'intéressante, ne pouvoit manquer de trouver grace devant un public avide de tous les genres d'émotion. La Grange Chancel, ainsi que nous l'avons déja remarqué, avoit gâté ce sujet si terrible en y introduisant une intrigue d'amour, et son succès passager n'avoit laissé aucune trace dans la mémoire des amateurs. Guimond de La Touche seroit malheureusement tombé dans le même défaut, si les conseils d'un ami éclairé ne l'avoient convaincu qu'en ôtant à la fable d'Euripide sa touchante simplicité on s'exposoit à lui faire perdre tout l'intérêt dont elle est susceptible.

En rejetant les conceptions romanesques de La

Grange, l'auteur d'Iphigénie en Tauride a fait quelques fautes qui tiennent au goût du tems où il écrivoit, et que par cette raison-là même il est utile de faire remarquer. Sa piece en général est trop remplie de déclamations ; les imprécations contre le fanatisme y reviennent trop souvent ; et le poëte moderne, au lieu de les puiser dans la nature de la situation, dans les sentimens que doivent inspirer à ses personnages les mœurs du tems où ils vivoient, s'efforce de donner à des héros grecs l'allure et les expressions des philosophes modernes. Le mot *humanité* est reproduit dans le rôle d'Iphigénie jusqu'à la satiété : elle dit aux dieux qu'ils *avilissent leur être* en demandant des sacrifices humains, et cependant elle se soumet sans résistance à cet affreux ministere. Sans doute il entroit dans le plan de cette piece de provoquer l'indignation des spectateurs contre la cruauté superstitieuse des habitans de la Tauride, et les plaintes ne pouvoient être mieux placées que dans la bouche des victimes dévouées à l'autel de Diane ; mais l'auteur ne devoit pas mettre en discussion la légitimité d'un usage reçu alors dans toute la Grece : il ne devoit employer dans les rôles d'Iphigénie et d'Oreste que des motifs tirés des mœurs du tems ; et les regles du théâtre lui prescrivoient de conserver scrupuleusement le coloris local : d'ailleurs il auroit dû remarquer que la force de la situation, les caracteres donnés, lui fournissoient beaucoup plus d'expressions touchantes que les raisonnemens déja rebattus de la doctrine nouvelle. M. de

Voltaire, qui avoit souvent blâmé la galanterie introduite dans nos anciennes tragédies, étoit quelquefois tombé dans le défaut de prêter aux personnages de ses pieces les maximes modernes. Ce défaut, qui se fait beaucoup moins sentir dans ses ouvrages que dans ceux de ses imitateurs, fut pour Guimond de La Touche un exemple dangereux, et l'empêcha de répandre dans toutes les parties de son ouvrage cette éloquence passionnée que l'on admire dans le troisieme acte. Pour obtenir un triomphe facile il flatta les idées dominantes; mais il n'observa pas que la tragédie, considérée avec raison comme un tableau d'histoire, ne peut obtenir un succès durable que par une fidélité de mœurs et de costume qui plaise dans tous les tems. Telle étoit l'opinion de Boileau, qui recommandoit aux poëtes de ne jamais s'écarter de cette regle fondamentale de l'art:

Conservez à chacun son propre caractere;
Des siecles, des pays étudiez les mœurs:
Les climats font souvent les diverses humeurs.

On remarque dans le rôle d'Iphigénie une combinaison vicieuse dont il est difficile de deviner le motif: le poëte moderne la représente comme égorgeant elle-même les étrangers qui sont jetés sur le rivage de la Tauride; il la peint *s'abreuvant du sang dont elle est inondée*, et ne voyant *pour tout objet*

que morts et que mourans
Avec de longs sanglots sous ses mains expirans.

Quelle idée donne-t-il d'une jeune princesse qui sans mourir d'horreur peut se prêter à cet effroyable ministere ? quel intérêt doit-elle inspirer ? Euripide a eu grand soin d'écarter ces images affreuses, et de conserver à la fille d'Agamemnon cette pureté et cette douceur qu'elle n'auroit pu manquer de perdre en consommant tous les jours des meurtres. Iphigénie, dans la tragédie grecque, ne voit pas même l'assassinat des victimes : « C'est à moi, dit-elle, d'initier ceux qui doivent être « sacrifiés, tel est mon triste emploi ; c'est à d'autres « qu'est confié le soin d'achever dans l'intérieur du « temple des sacrifices dont je ne puis parler sans « frémir. »

Peut-être Guimond de La Touche, en chargeant Iphigénie de l'exécution de ces sacrifices sanglans, a-t-il voulu augmenter la force de sa situation lorsqu'elle est prête à immoler son frere ; du moins est-ce le seul motif raisonnable que l'on puisse attribuer à cette conception : mais comment concilier ces horreurs dont Iphigénie est le ministre avec l'*humanité* qui est toujours dans sa bouche ? Il nous semble que ce contraste est un des traits caractéristiques d'une époque où l'on étoit parvenu à faire adopter et réussir, en morale et en littérature, les disparates les plus monstrueuses.

Nous ne nous étendrons pas sur le rôle de Thoas, essentiellement vicieux au théâtre, où l'on ne peut souffrir la lâcheté unie à la barbarie la plus atroce. L'auteur a eu l'art de ne le présenter que rarement

aux yeux des spectateurs. Le dénouement est un coup de théâtre mal préparé; mais l'exécution a de l'effet, parceque l'intérêt pour Oreste et pour Pylade a été porté au plus haut degré dans le troisieme et dans le quatrieme actes.

FIN DE L'EXAMEN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE

DE SAURIN,

Représentée pour la premiere fois
le 20 février 1760.

NOTICE

SUR SAURIN.

BERNARD JOSEPH SAURIN naquit à Paris au mois de mai 1706. Son pere, géometre distingué, et membre de l'académie des sciences, se fit moins connoître par ses ouvrages que par le procès qu'il eut avec le célebre et malheureux J. B. Rousseau. On sait qu'ils furent accusés l'un et l'autre d'avoir fait des couplets infâmes contre des hommes de lettres de leur tems, et que Rousseau, sans être jamais pleinement convaincu, fut condamné au bannissement. Ce procès donna une espece de vogue à Saurin, qui se défendit avec beaucoup d'adresse; et les ennemis nombreux de son adversaire s'étant rangés du côté du géometre, formerent une ligue pour faire à ce dernier une réputation qu'il n'auroit pas acquise sans cet évènement. Le jeune Saurin, élevé parmi des savans et des littérateurs, eut de bonne

heure le goût de la poésie; mais n'ayant à espérer qu'une fortune très bornée, il eut la sagesse de choisir un état qui pût le dispenser de la triste nécessité de spéculer sur les productions de son esprit. Malgré un dégoût qu'il ne put jamais surmonter entièrement, il suivit le barreau pendant plusieurs années; un jugement sûr, un grand désintéressement, lui firent obtenir quelque succès dans cette carriere. Dans sa premiere jeunesse il s'étoit intimement lié avec Helvétius: ce dernier, dont les actions étoient beaucoup meilleures que les principes, s'attacha à Saurin; quelques conformités dans les opinions serrerent les liens de cette amitié; et le plus riche des deux voulut contribuer à l'aisance de l'autre. Helvétius mit tant de délicatesse dans son procédé que Saurin ne put s'y refuser; et le fermier-général fit à son ami une pension de mille écus. Ce bienfait annuel mit l'auteur dont nous parlons en état de se livrer à ses goûts favoris. Agé de quarante ans, il se voyoit assuré d'un revenu suffisant, et toutes les circonstances se réunissoient pour lui faire espérer des succès dans la littérature. La

secte à laquelle il tenoit dominoit alors à l'académie françoise et au théâtre; il suffisoit d'y être attaché pour obtenir les applaudissemens des sociétés qui donnoient le ton; et l'adepte le moins distingué par ses talens pouvoit, s'il marchoit constamment sous les enseignes du parti, espérer de réussir dans le genre, quel qu'il fût, auquel il se livreroit. Saurin étoit sûrement loin d'être dépourvu des ressources de l'imagination et de l'esprit; il avoit de la raison dans ses conceptions; son ame s'échauffoit dans les situations qui peuvent étonner ou émouvoir; il possédoit une certaine élévation de caractere qui le rendoit propre à peindre l'héroïsme; et il joignoit à toutes ces qualités nécessaires aux auteurs tragiques une grande connoissance du monde, un coup-d'œil observateur, et des perceptions délicates, qu'il employa heureusement dans la comédie. Mais, comme nous allons le remarquer en jetant un coup-d'œil sur ses ouvrages, son début ne fut pas heureux; ses autres productions offrirent presque toutes des défauts essentiels: l'appui des philosophes modernes, et sur-tout de Voltaire,

qui ne le regardoit pas comme un rival à craindre, fut donc loin de lui être inutile.

Le premier ouvrage de Saurin fut la tragédie d'Aménophis. Ce sujet, tiré d'un roman qu'on ne lit plus, offroit au premier coup-d'œil des évènemens extraordinaires qu'un talent peu exercé pouvoit croire susceptibles de réussir au théâtre; mais ces évènemens n'avoient aucune vraisemblance: loin d'être le résultat du choc des passions des principaux personnages, ils n'étoient produits que par le hasard; enfin aucun caractere n'étoit fortement prononcé. Saurin n'étoit point en état de couvrir par les charmes du style les défauts de son sujet: sa versification, qu'il perfectionna par la suite autant que son talent put le lui permettre, étoit alors pénible, dure, et incorrecte. Toutes ces causes réunies firent tomber la tragédie d'Aménophis: elle eut cependant quelques partisans, puisque l'auteur se décida à l'imprimer. L'esprit du tems contribua à la faire juger avec moins de sévérité. En effet, les prêtres y sont représentés comme les meurtriens des rois; et dans une scene du quatrieme acte, ils

condamnent à mort l'héritier du trône de Memphis. Quoique cette conception soit absurde et invraisemblable, puisqu'il ne se trouve aucun exemple d'un pareil procès dans l'histoire d'Egypte, il n'en falloit pas plus pour procurer à la nouvelle tragédie la protection déclarée des philosophes modernes. M. de Voltaire fut un des premiers à féliciter l'auteur : « Vous êtes donc de « notre tripot, lui écrivoit-il en 1758, et vous « faites de beaux vers, monsieur le philosophe : « je vous en félicite, et vous en remercie. Les « prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous ; « l'archevêque de Memphis vous lâchera un man« dement, et les jésuites de Tanis vous demande« ront une rétractation ». On voit par ce compliment burlesque que M. de Voltaire estimoit beaucoup plus dans cette piece les déclamations contre les prêtres que les *beaux vers* qu'il prétendoit y trouver. Le dénouement de cette tragédie est un coup de théâtre invraisemblable, imité depuis dans Adele de Ponthieu, piece oubliée, et dans Hypermnestre, qui est restée au répertoire.

Le second essai de Saurin fut plus heureux.

La haine des peuples prêts à subir le joug des Romains avoit été peinte par Corneille dans la tragédie de Nicomede; conception étonnante où l'ironie presque continuelle est substituée aux passions qui animent ordinairement la tragédie, et où elle prend tant de formes différentes qu'elle ne fatigue jamais le spectateur par le retour des mêmes idées. Racine, en traçant le grand caractère de Mithridate, avoit perfectionné cette combinaison dramatique par tous les charmes que peuvent donner à la tragédie l'élégance et l'harmonie du style, l'art des contrastes, le développement des passions, et la force des situations. Crébillon avoit offert cette idée sous d'autres rapports dans Rhadamiste et Zénobie. Pharasmane, nourrissant contre les Romains une haine encore plus forte que celle de Mithridate, avoit paru épuiser toutes les ressources que l'on pouvoit tirer de cette situation: mais il restoit à peindre les Romains, à la plus brillante époque de leur gloire, vaincus par un chef de révoltés, et sur le point de recevoir la loi d'un gladiateur: c'est ce que Saurin osa entreprendre. La tragédie de

Spartacus, avant d'être représentée, obtint de grands applaudissemens dans quelques cercles; et, ce qui arrive rarement, les suffrages du public confirmerent le jugement des sociétés de l'auteur. On remarqua que Saurin avoit perfectionné sa versification; un grand nombre de beautés mâles provoquerent l'indulgence pour des vers durs, pour des phrases incorrectes, et pour un style en général trop peu soutenu.

Ce succès l'encouragea : il voulut prouver qu'il pouvoit réussir dans le genre dont l'intérêt est le seul mobile, comme dans le genre admiratif; et il donna la tragédie de Blanche et Guiscard, qui reçut moins d'applaudissemens que Spartacus. Le sujet de cette piece est puisé dans un épisode de Gilblas, intitulé le *Mariage de vengeance*. L'héritier du trône de Sicile a été élevé dans l'obscurité par le grand chancelier de ce royaume, qui a voulu soustraire le jeune prince à la politique cruelle d'un usurpateur. Dans la retraite il est devenu éperdument amoureux de la fille du chancelier; et lorsqu'il parvient à la couronne, il persiste dans le projet

de l'épouser ; mais le vertueux magistrat s'y oppose par des raisons d'état d'une très grande force ; et pour faire perdre tout espoir au prince il donne secrètement la main de sa fille au connétable de Sicile. Le prince au milieu de la nuit pénetre dans l'appartement de celle qu'il aime ; le connétable qui le surprend, est tué par lui, et avant d'expirer il égorge sa femme qu'il croit infidele. On a dû remarquer que cette fable convient beaucoup plus à un roman qu'à une tragédie. En effet on ne s'intéresse à l'amour du prince et de la fille du chancelier que parceque l'on a vu cet amour naître dès leur enfance, s'accroître et se développer par un grand nombre de circonstances qui ont éclairé les jeunes amans sur leur passion. Dans la tragédie ces détails font partie de l'avant-scene, et ne peuvent être que foiblement indiqués. L'auteur tragique, après avoir été obligé de resserrer cette partie importante de sa fable, se trouve forcé de précipiter ensuite son action d'une maniere peu vraisemblable. Les amours du prince, son avénement au trône, le mariage de sa maîtresse, son entrevue avec elle, et le double meurtre qui

termine la piece, sont pressés dans le court espace de vingt-quatre heures, quoiqu'il soit évidemment impossible que tant d'évènemens se soient succédés si rapidement. Dans l'examen de cette tragédie nous ferons appercevoir plus particulièrement les défauts de cette combinaison. Mademoiselle Clairon dit, dans ses mémoires, que les comédiens avoient fondé de grandes espérances sur Blanche et Guiscard, et que le succès ne répondit pas tout-à-fait à leur attente. Les premieres représentations n'attirerent pas la foule; cependant elle a été souvent remise, et toujours avec succès sur-tout en province. Quelques détails de style ont été admirés dans cette tragédie: nous y avons sur-tout remarqué des idées morales rendues avec beaucoup de justesse et de précision. Lorsque Guiscard est introduit près de Blanche, et qu'il apprend qu'elle est mariée, il veut briser les liens qui le privent de l'objet qu'il aime; un heureux divorce les rendra tous les deux au bonheur: il fait à Blanche cette proposition; et elle lui répond par ce beau vers:

La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

Cette maxime amenée très naturellement par là situation, peut être considérée comme un des meilleurs axiômes de morale. Que de désordres, que de malheurs domestiques n'auroit-on pas évité si cette grande vérité eût été présente à tant de personnes qui n'ont pas eu les mêmes scrupules que Blanche !

L'enthousiasme pour le théâtre anglais, et la manie des drames, étoient dans leur plus grande force à l'époque où Saurin fit représenter Beverley, tragédie bourgeoise. On a vu depuis tant de succès obtenus par des pieces de ce genre, sans que le moindre talent de style ou d'invention justifiât les suffrages du public, que l'on seroit tenté de ne pas considérer ce drame comme un des titres les plus glorieux de Saurin : cependant des beautés réelles doivent le faire distinguer de la foule des romans dialogués ; la passion frénétique du joueur, la vertu et la douceur de sa femme, forment le plus heureux contraste, et rendent cette piece très intéressante. On peut blâmer l'auteur d'avoir adopté les vers libres dans cet ouvrage : l'espece de facilité

qu'ils donnent dégenere en négligence et en incorrection sous la plume de Saurin, et souvent on a peine à les distinguer de la prose la plus commune.

Nous avons dit que l'auteur avoit une grande connoissance du monde, qu'il étoit bon observateur, et qu'il saisissoit très bien le côté piquant des mœurs dégénérées de la fin du dix-huitieme siecle. La confusion de tous les états, l'extrême liberté dans la conversation, les mésalliances fréquentes, le rapprochement de la noblesse et de la finance, avoient fait disparoître les caracteres tranchans du genre comique, les ridicules qui tiennent aux professions et aux habitudes différentes; et n'avoient laissé subsister que de légeres nuances qui ne pouvoient être apperçues que par les esprits fins et délicats. C'étoit donc les mœurs générales que le poëte comique avoit à peindre; leur inconséquence, leur inconcevable facilité, étoient devenues sa seule ressource. Saurin traita très bien ce genre de comédie dans sa petite piece intitulée: *les Mœurs du tems*. Ce cadre trop resserré offrit une

suite de petits tableaux où l'on remarqua une maniere légere et élégante. Le succès passa les espérances de l'auteur ; il paroît même que cet ouvrage, qui au fond n'est qu'une bluette, contribua à lui faire ouvrir les portes de l'académie françoise. Il fut moins heureux dans une autre comédie du même genre intitulée, *le Mariage de Julie*. Quoiqu'elle offrît des scenes aussi agréables que les *Mœurs du tems*, les comédiens ne voulurent pas la recevoir. On a peine à concevoir les motifs de ce refus : nous pensons que plusieurs détails de cette petite comédie, et principalement la scene du médecin, auroient été alors très applaudis.

Les Contes de M. de Voltaire avoient obtenu un grand succès; son style original et piquant, ses diatribes contre les institutions, déguisées légèrement par des peintures imaginaires de pays inconnus, avoient plu singulièrement aux personnes qui ne prévoyoient pas les suites de ce persifflage. Saurin voulut entrer dans la même carriere, mais il étoit loin d'avoir l'esprit et l'imagination de son modele. Son petit roman de Mirza et de Fatmé est un amas d'aventures ex-

traordinaires dont il est difficile d'appercevoir le but et le résultat: on y voit seulement que l'auteur n'aimoit ni les prêtres ni les rois; du reste il ne présente presque aucun contraste piquant, aucune conception originale. Lorsqu'un romancier met à sa disposition les fées et les génies, lorsqu'il peut faire servir toute la nature aux rêves de son imagination, on ne lui pardonne pas d'être froid et ennuyeux. Cependant nous avons observé un passage qui nous paroît digne d'être cité, parcequ'il rappelle les mœurs du tems. Il s'agit d'un général qui a sauvé l'état, et qui a le malheur de n'être point aimable: on sent qu'il ne doit pas réussir dans les sociétés de la cour, et qu'il y sera trouvé très ridicule. « On « pensoit, dit Saurin, qu'il n'avoit point le ton « de la bonne compagnie; qu'il pouvoit être mer- « veilleux à la tête d'une armée, mais qu'il n'é- « toit rien moins qu'agréable dans un souper. « *Après tout*, disoit-on encore, *qu'a-t-il fait de si* « *grand? Il a battu les ennemis, à la bonne* « *heure; qu'il les fasse encore mourir d'ennui, s'il* « *veut, mais qu'il épargne ses compatriotes* ». Ce dernier trait caractérise très bien l'esprit des

grandes sociétés, où le persifflage agréable faisoit passer toutes les absurdités et toutes les inconvenances.

Saurin, qui avoit puisé une de ses pieces dans le théâtre anglois, fut assez sage pour s'élever contre *l'anglomanie.* Celle de ses comédies qui porte ce nom attaque ce ridicule avec esprit et finesse, mais avec trop de ménagement; l'auteur ne s'éleve que contre les admirateurs outrés de la littérature des Anglois, et il ne parle point de ceux qui copient leurs manieres, leurs mœurs, et qui veulent paroître profonds en montrant le plus vif enthousiasme pour leur constitution. Si l'auteur avoit eu la hardiesse d'embrasser ce sujet dans toute son étendue, il auroit fait une piece beaucoup plus forte et plus comique; mais il auroit fallu qu'il se brouillât avec les philosophes ses amis, qui ne trouvoient la perfection imaginaire d'une constitution que dans l'idée qu'ils s'étoient formée de la constitution d'Angleterre. On voit dans sa préface combien il craignoit de blesser les opinions de la secte philosophique. «Je n'ai voulu attaquer, dit-il, que cet « enthousiasme aveugle de nos *anglomanes*, que

« cette espece de culte qu'ils rendent aux auteurs « anglois, peut-être moins pour les exalter, que « pour rabaisser les nôtres. Ce travers prend sa « source dans la jalousie secrete qu'on porte aux « hommes célebres de sa nation, jalousie qu'on « ne s'avoue pas, mais qui n'en est pas moins « réelle ». Le ridicule littéraire est en général peu propre à la comédie: il n'appartenoit qu'à Moliere, qui l'a employé deux fois, de lui donner ce ton comique et théâtral susceptible d'être senti par tous les spectateurs.

Saurin a composé plusieurs pieces fugitives qui sont presque toutes oubliées. La facilité, qui fait le plus grand charme de ces sortes d'ouvrages, manque à ses vers, qui ne peuvent se lire avec plaisir qu'autant qu'ils sont liés à un sujet intéressant. Son Épître sur la vieillesse mérite d'être distinguée: le poëte parle d'abord de la perte des illusions, qu'il regarde comme le tourment le plus insupportable de l'âge avancé. Il convient ensuite que quelques vieillards ont été heureux:

. . . .

Je sais, cher Ariston, que l'orateur de Rome,
Qui réunit en lui Démosthene et Platon,

Qui sut parler, écrire, et mourir en grand homme,
Dans un de ses écrits introduisant Caton,
Offre de la vieillesse une plus douce image:
Qu'importe, fait-il dire à ce grand personnage,
Qu'importe, mes amis, que la fille du Tems
Ait de son doigt d'airain sillonné mon visage,
Rendu mon corps débile, et mes genoux tremblans?
La raison se mûrit sous les rides de l'âge,
Et l'esprit, affranchi du tumulte des sens,
Goûte ce calme heureux, la volupté du sage.

Saurin peint avec un seul vers l'humeur des vieillards qui regrettent sans cesse le tems passé. La vieillesse, dit-il, parle toujours de décadence:

Elle croit que tout change, et seule elle a changé.

Mais le plus grand malheur des vieillards est de survivre à leurs amis:

Il est un plus grand mal, des vieux ans le partage;
On perd tous les objets que l'on avoit chéris.
O vous, qui de Nestor enviez le grand âge,
Songez que l'on n'obtient de longs jours qu'à ce prix.
Telle qu'on voit en butte aux foudres de la guerre
Une troupe en silence attendre son destin;

Bellone en frémissant fait mugir son tonnerre,
Et vomissant la mort par cent bouches d'airain,
De cadavres fumans ensanglante la terre;
Dans les rangs éclaircis et rapprochés soudain
De momens en momens on entend crier, *Serre:*
Tel est le triste sort des mortels ici bas;
Mille effroyables maux assiegent tous leurs pas,
Et, planant sur leur tête, Atropos en furie
Ne cesse de lancer les fleches du trépas;
Chaque instant voit tomber une épouse chérie,
Un fils, l'unique espoir de ses tristes parens,
L'ami qui nous aidoit à supporter la vie;
Et sans cesse entourés de morts et de mourans,
D'une lugubre voix la nature nous crie,
Serre; Serre, dit-elle, au vieillard désolé
Qui, le dernier des siens, hors des rangs isolé,
Aux autres importun, à soi-même inutile,
Hait le jour, et demande à la tombe un asyle.

Cette peinture terrible montre combien l'auteur étoit frappé de l'idée de la mort: il paroît qu'il ne put jamais y penser sans frémir. « Quoi-« qu'il eût reçu de la nature, dit madame Saurin, « une justesse d'esprit, une force de raison qu'il « a conservées jusqu'à ses derniers momens, ce-« pendant cette force de raison n'avoit pu dimi-

« nuer la terreur que lui avoit inspirée dans tous « les tems de sa vie l'idée seule de la mort; et si « dans ses ouvrages on fait attention à la maniere « dont il en a toujours parlé, on sentira combien « cette pensée affectoit profondément son ame. « Dans les dernieres années de sa vie, elle a même « troublé presque toutes les distractions qu'il s'est « permises ». La philosophie moderne est donc d'un bien foible secours pour les hommes, puisque Saurin, l'un de ses plus ardens sectateurs, étoit sans cesse en proie à des terreurs qu'elle se vante de dissiper. Ce dégoût de toutes choses que le poëte peint avec des couleurs si sombres dans son Epître sur la vieillesse, n'est-il pas produit par les théories dont le but est de prouver que l'homme n'est heureux que par ses sens, et qu'il ne doit leur rien refuser de ce qui ne nuit pas à l'harmonie de la nature et des sociétés? Quand les sens sont émoussés, l'homme qui n'a fondé son bonheur que sur leurs jouissances, n'est-il pas frappé d'une mort prématurée? La profonde mélancolie de Saurin, et ses craintes de la mort ne doivent donc pas nous étonner.

Les autres pieces fugitives de Saurin sont des ouvrages de circonstance qui ne méritent aucune attention : quelques épigrammes ont du sel et de la précision ; nous en citerons une qu'il fit à l'occasion d'une anecdote qui donna lieu à un très joli conte de Marmontel intitulé *le Scrupule:*

En grasseyant la divine Chloé
Disoit un jour : « Qu'importe un œil, un nez?
« Est-ce le corps? c'est l'ame que l'on aime;
« L'étui n'est rien ». Voilà dans l'instant même
Que de l'armée arrive son amant;
Taffetas noir étendu sur la face
Y couvre un nez qui fut jadis charmant,
Ou bien plutôt n'en couvre que la place:
Il voit Chloé, veut voler dans ses bras;
Chloé recule, et sent mourir sa flamme:
« Mon dieu, dit-elle, est-il possible, hélas!
« Qu'un nez de moins change si fort une ame? »

Saurin fut reçu en 1761 à l'académie françoise, où il remplaça l'abbé Duresnel. Il mourut le 17 novembre 1781, à soixante-seize ans.

PRÉFACE.

On a dit que cette piece manquoit d'intérêt; et si l'on veut parler de cet intérêt tendre qui caractérise les pieces de Racine, et dont la Zaïre de M. de Voltaire est peut-être le chef-d'œuvre, j'avouerai que cette espece d'intérêt manque à mon ouvrage: mais le genre de la piece en est-il susceptible? et ne pourroit-on pas faire le même reproche au pere de notre théâtre, ou du moins à plusieurs de ses pieces qui sont en possession de l'admiration du public? Je n'ai pas la vanité de croire qu'on puisse me soupçonner de vouloir faire quelque comparaison avec ce grand homme; mais en connoissant l'immense intervalle qu'il y a de son génie au mien, je demande si Nicomede, si Sertorius, si Don Sanche d'Arragon, etc., ont cette espece d'intérêt qu'on se plaint de ne pas trouver dans Spartacus? N'y a-t-il en effet que cette espece d'intérêt qui soit digne de nous occuper? notre théâtre, cette école publique de morale, ne nous offrira-t-il jamais que les foiblesses ou les fureurs de l'amour? La tragédie est le tableau des passions humaines; mais parmi ces passions faudra-t-il toujours choisir celles qui

amollissent l'ame plutôt que celles qui l'élevent? ne sera-t-il plus permis à l'admiration de nous arracher des larmes, de ces larmes dont notre foiblesse n'a point à rougir, dont la source est un sentiment noble, auquel notre ame se complaît, et qui la porte aux actions grandes et vertueuses? L'admiration est, dit-on, un sentiment froid : oui, quand, pure et reposée pour ainsi dire, aucun autre sentiment ne s'y mêle et ne la trouble; mais en est-il de même quand il s'y joint le mouvement d'une action grande et intéressante pour l'humanité, quand elle est accompagnée de crainte, quand elle conduit à la terreur et à la pitié?

Je crois qu'il faut distinguer trois genres dans la tragédie; le *grand*, le *terrible*, et le *pathétique*: non que le *grand*, le *terrible*, le *pathétique* ne puissent et ne doivent souvent se trouver ensemble dans une tragédie. Le *grand* ne seroit point tragique s'il n'étoit mêlé de terreur et de pitié; mais de ces trois caracteres, celui qui est le dominant donne le ton à la piece et en constitue le genre: ainsi Nicomede, Sertorius, le Brutus de M. de Voltaire, l'Athalie de Racine, sont dans le genre *grand;* la Rodogune de Corneille, la Sémiramis de M. de Voltaire, son Mahomet, l'Atrée de Crébillon, sont dans le genre *terrible;* la plu-

part des pieces de Racine, Inès, Zaïre, sont dans le genre *pathétique.* Je n'examinerai point si un genre est préférable à l'autre : un auteur doit suivre son génie, et le public, pour son propre intérêt, ne devroit point avoir de goût exclusif; mais il faut avouer que du moins il en a presque toujours un de préférence, que ce goût differe suivant le pays, et dépend beaucoup du gouvernement et des mœurs : lorsqu'ils changent le goût varie aussi; et peut-être par l'histoire d'un peuple jugeroit-on moins bien de ses mœurs que par le genre de ses romans et de ses pieces de théâtre. Il me paroît qu'aujourd'hui les pieces du genre *pathétique* ont chez nous la préférence; mais il ne faut pourtant pas croire que ce soit un goût exclusif : le public est encore frappé du grand; les actions nobles et vertueuses font sur lui une vive impression : j'en ai pour garant l'accueil favorable qu'on a fait à ma piece; l'indulgence qu'on a eue pour ses défauts semble être une invitation aux auteurs que leur génie porteroit à travailler dans le même genre. Et qu'on ne dise pas que les femmes, cette partie de la nation qui entraîne presque toujours l'autre, ne sont affectées que des sentimens tendres; parmi celles qui sont faites pour donner le ton, j'en ai vu plusieurs que le caractere de Spartacus

avoit vivement frappées ; la grandeur d'ame a des droits sur leur sexe, et peut-être plus que sur le nôtre : ce n'est pas un sentiment particulier à Émilie que j'ai cru exprimer en mettant ces vers dans sa bouche :

Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

Un second reproche qu'on a fait à ma piece, c'est que j'ai, dit-on, avili les Romains ; on trouve que leur consul est trop petit vis-à-vis de Spartacus : ce n'est pas ainsi que Corneille en a usé dans Sertorius. Voici ma réponse :

1° A l'égard des Romains, je crois les avoir peints tels qu'ils étoient à l'époque dont il s'agit ; j'ai eu soin de distinguer les tems, et j'ai rendu justice aux beaux siecles de la république. Quand au cinquieme acte Crassus dit à Spartacus :

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître,
Je l'ai dû,

Spartacus lui répond :

De Pyrrhus que diroit le vainqueur ?
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur

Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu?

Il y ajoutoit les vers suivans, que j'ai retranchés depuis comme faisant longueur, mais qui offroient, je crois, un tableau bien vrai des Romains d'alors:

Mais la discorde regne où le vice domine:
Rome, en ton propre sein tu portes ta ruine;
Tes citoyens déja ne sont que des rivaux;
Le luxe, dont l'éclat couvre un essaim de maux,
Déja forge tes fers et te promet un maître;
Des Marius encor, des Sylla vont renaître:
Dans vos divisions j'entrevois vos malheurs;
Fléaux de l'univers, vous serez ses vengeurs.

On peut voir encore dans le quatrieme acte les Romains du tems des Scipions opposés aux Romains du tems des Crassus: j'ose dire qu'eu égard aux différentes époques, on trouvera que je les ai peints dans ma piece tels que l'histoire nous les a transmis; j'ajouterai qu'en exaltant leurs vertus on ne s'est pas assez élevé contre leur ambition; et que j'ai cru ne pouvoir pas trop rendre odieux cet esprit d'orgueil et de domination qui de ce peuple-roi, disons vrai, de ce

peuple-tyran, a fait l'oppresseur systématique de tous les autres peuples.

2° Quant à Crassus, il n'a pas sans doute les grandes qualités de Spartacus, et je ne pouvois ni ne devois les lui donner; mais il n'a rien de bas: il a un grand amour pour sa patrie; le salut de Rome est son premier intérêt, et s'il ne peut la sauver il est prêt à périr. Si j'avois mis sur le théâtre Pompée ou César, on auroit raison d'en demander davantage; mais, suivant l'histoire, Crassus n'étoit considérable que par son rang et par ses richesses. Corneille, dans Sertorius, a fait un grand homme de Pompée; mais dans Nicomede il en a fait un fort petit de Flaminius: cela dépend de la nature du sujet et de l'idée qu'ont laissé d'eux les personnages qui sont introduits sur la scene.

Des gens à qui je reconnois des lumieres très supérieures aux miennes m'ont fait un troisieme reproche: c'est d'avoir fait naître Spartacus de parens illustres; ils prétendent qu'en voulant l'ennoblir je l'ai rendu moins grand. J'avois d'abord pensé comme eux, et mon plan est fait en conséquence. Pour s'accommoder à leur idée il n'y auroit pas vingt vers à changer dans la piece; qu'on supprime ceux où il est question des aïeux de Spartacus, et que dans le récit qu'Émilie fait au

second acte, Spartacus, au lieu de reprocher aux Romains d'exposer le fils d'Arioviste sur une arene indigne, leur reproche comme un attentat à l'humanité ces spectacles atroces où des hommes prennent plaisir à voir couler le sang des hommes, etc., la piece sera telle que le desirent ceux qui font l'objection.

J'ai craint, je l'avouerai, ce vers de Racine,

Spartacus, un esclave, un vil gladiateur!

j'ai craint nos préjugés et notre délicatesse; et je m'y suis prêté parceque j'ai cru pouvoir le faire sans nuire à mon sujet: en effet, on verra que dans la piece Spartacus ne tire aucun avantage de sa naissance, que jamais il ne s'en prévaut, qu'il la met pour ainsi dire de côté; on verra qu'Emilie elle-même ne lui tient compte que de sa gloire et de ses vertus. J'ai d'ailleurs considéré qu'en faisant naître Spartacus d'un chef de Germains, sa mere seroit une femme qui auroit eu une noble éducation, et que je pourrois plus vraisemblablement supposer avoir formé les grands sentimens de son fils. Que je donne une basse origine à Spartacus ou que je le fasse naître dans l'esclavage, il n'aura point eu d'éducation, ou n'aura eu que celle d'un gladiateur; et dès-lors, quel-

que avantagé de la nature que je le suppose, si je veux la vraisemblance, il faudra que son caractere soit mêlé de grandeur et de férocité: un tel caractere auroit sans doute sa beauté; j'avouerai même que Spartacus n'en seroit que plus théâtral; mais je n'aurois pas rempli mon objet. Je voulois tracer le portrait d'un grand homme tel que j'en conçois l'idée, d'un homme qui joignît aux qualités brillantes des héros la justice et l'humanité, d'un homme en un mot qui fût grand pour le bien des hommes, et non pour leur malheur. On ne nous a que trop souvent peint en beau les conquérans et les ambitieux; et en cela les historiens et les poëtes ont fait beaucoup de mal au genre humain. Combien de jeunes princes, échauffés par leur lecture et séduits par l'éclat d'un faux héroïsme, ont causé de désolation et de ravage pour marcher sur les pas des Alexandre et des César! Ce sont les Marc-Aurele et les Titus qu'il faudroit leur proposer pour modeles; il faut s'attacher à leur faire connoître la véritable gloire, et les rendre noblement ambitieux du bonheur des hommes. J'ai donc voulu peindre un héros humain et vertueux; et il me semble que le public m'a du moins su gré de l'intention.

Je ne prétends point au reste avoir répondu à toutes les objections qu'on peut faire à ma piece;

peut-être même n'ai-je pas détruit celles auxquelles je viens de répondre : j'ai dit mes raisons, c'est au public d'en juger.

Si l'on fait à mon ouvrage l'honneur de le critiquer, je tâcherai de profiter des critiques : car je ne doute pas qu'on n'en puisse faire de très bonnes ; mais, à l'exception de quelques génies privilégiés, chaque auteur a ses limites qu'il ne sauroit passer ; il voit au-delà, et n'y peut atteindre. Après tout, au-dessous de nos grands maîtres il y a des places qu'on peut honorablement occuper : quant à moi, toutes mes prétentions se bornent à avoir fait un ouvrage qui ne soit pas jugé méprisable.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

AGRÉEZ, *mon cher Helvétius, que je vous dédie cette foible production ; c'est un hommage que mon amitié rend à la vôtre. Je ne vous parle point de reconnoissance ; mon cœur sent vivement tout ce qu'il vous doit : mais nous nous aimons, tout est dit.*

ACTEURS.

SPARTACUS.

CRASSUS, consul.

ÉMILIE, fille du consul.

MESSALA, envoyé du consul.

NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.

ALBIN, officier de Spartacus.

SUNNON, confident de Noricus.

SABINE, confidente d'Émilie.

UN TRIBUN de Spartacus.

UN TRIBUN de Crassus.

GARDES.

La scene est dans le camp de Spartacus.

SPARTACUS.



Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus... je me meurs !

Acte V. Sc. XII.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

OUI, Sunnon, en secret démentant sa fierté
Rome aux Insubriens offre la liberté:
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse.
Je le hais; mais je hais encor plus les Romains:
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains.
Les cruels, sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance!

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu;

Mais pour être vengé vous sera-t-il rendu?
Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,
Leur liberté, seigneur, celle de la patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la Victoire,
Son bras des légions a moissonné la fleur;
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt au pied du Capitole
Nos drapeaux arborés...

SUNNON, *l'interrompant.*

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Ecrasera l'esclave échappé de ses fers.
Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine;
La victoire l'épuise en le favorisant:
Oui, sans se réparer toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS.

Spartacus a ma foi; mon honneur est son gage.
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage;
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,

Regarder en arriere est une lâcheté;
On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger; qui le trahit, infâme.
Du pouvoir des Romains tu parois effrayé?
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,
Va bientôt de sa chûte épouvanter le monde.
Déja dans notre camp et sous nos étendarts,
Aux cris de la Victoire, on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur jeunesse enfin toute la brave élite.
Ah! réunissons-nous, et le joug est brisé.
Pour tout assujettir Rome a tout divisé;
De son ambition instrumens et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abymes;
Mais, grace à Spartacus, nos yeux se sont ouverts;
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,
Leve un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déja marchent à Rome,
Tu veux que, rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros!

SUNNON.

Non; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort douteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle...

NORICUS, *l'interrompant.*

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.

De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres?
Fils d'un chef des Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses aïeux comptant même des rois,
Aux Suèves un jour il eût donné des lois.
Les Romains, en brigands, fondent sur sa patrie;
Son pere Arioviste est privé de la vie;
On enleve la mere, et le fils au berceau.
Ermengarde eût suivi son époux au tombeau;
Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui nourri par sa mere, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractere,
Démentant de son sort la bassesse étrangere,
Le distingua bientôt du reste des mortels.
Tu connois des Romains les passe-tems cruels;
Ce spectacle de sang, et ces combats atroces
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude :
A ces honteux combats Spartacus destiné,
Rappelle en rougissant le sang dont il est né;
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser pour un plus noble usage
Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'hon

Ils le prennent pour chef; ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée :
Il la forme; et toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique:
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent desir dont il est dévoré.
Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;
Mais à peine il peut tout que lui-même il opprime.
De Spartacus, seigneur, j'ignore les desseins;
(Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre
(Que ce soit le prétexte, ou l'objet de la guerre),
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur.
D'ailleurs que m'offre-t-elle? un appât suborneur.
Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre;
Ainsi pour s'acquérir un utile renom
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître;
Et cette liberté qui par lui doit renaître

Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir;
Je vois, en frémissant, que lui seul en dispose;
Et toutefois, Sunnon, sa grande ame m'impose.
On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal:
Par notre libre choix reconnu général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire;
Mon cœur, plein de dépit, le respecte et l'admire:
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr
En secret dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentimens, et même les balance,
Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en horreur.
C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore:
Il sait de me venger que la soif me dévore;
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré;
Et loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare!
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu de Tarente épargnant la cité
Arrêter du soldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras sanglans arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté
En secret dans ses fers le tenoit arrêté?

NORICUS.

Quelle honte pour lui! c'étoit une Romaine.
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine:
Il tremble pour l'objet respectable et chéri
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains en secret ont ménagé des traîtres;
D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres.
Hier en diligence il fit partir Albin
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes.
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes;
Il connoît les Romains; il sait... Mais le voici:
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

(*Sunnon sort.*)

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

Albin ne revient point!... Affreuse incertitude!
Je succombe au tourment de mon inquiétude;
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir!

NORICUS.

A vos offres, seigneur, Rome doit consentir:
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non; le ciel a marqué ce terme à notre gloire:
Rome le sait trop bien, une mere est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.
Eh! quelle mere, hélas! avec quelle constance,
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,
Elle sut m'inspirer par des soins assidus
La haine des tyrans et l'amour des vertus!

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévere,
Elle respecteroit aujourd'hui votre mere:
La guerre est une loi de sang et de rigueur;
Il falloit à la rage opposer la terreur,
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras qui sait combattre, et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid:
Si la guerre autorise un si terrible droit,
Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame;
(*à part.*)
J'en respecte la voix... Dieux! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne guerrier
Qui souille la victoire et flétrit son laurier!...
(*à Noricus.*)
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits.

Oui, par nous sans pitié Tarente saccagée...

NORICUS, *l'interrompant.*

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée;
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu :
Elle poussa trop loin sa résistance vaine.

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine!...
Dans cette ville, en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine... O ciel! quelle foiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse?
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré!
J'en rougis; mais tremblant sur le sort de ma mere,
Je ne puis écarter une image trop chere:
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher;
Il pese sur le traït que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue...

SPARTACUS.

Non... n'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal;
Non... je triompherai de cet amour fatal.
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire.

Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire
Pour ramper ici bas quelques instans de plus;
Que mourant consumé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie;
Si la vie en effet n'est qu'un rapide instant,
Employons-la du moins à le rendre éclatant;
Faisons-en une époque utile et mémorable;
Laissons à l'univers un monument durable
Que la vertu consacre aux siecles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir:
Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde;
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mere conçut, qu'elle mit dans mon sein.

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse:
Votre envoyé paroît.

SCENE III.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, *tenant un poignard.*

SPARTACUS.

Je frémis! que m'annonce

Sa douleur, ce poignard...

ALBIN.

Je tremble de parler;
Ah! de quel coup, seigneur, je vais vous accabler!

SPARTACUS.

Ma mere...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, *après un silence.*

Ils ont tranché sa vie,
Ces monstres...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Hé bien?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur,
Ils ont à votre mere annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS, *à part.*

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On presse votre mere; elle, sans se confondre,
« Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre »:
A ces mots d'un poignard que receloit son sein...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Dieux!

ALBIN.

Elle s'en saisit; on accourt, mais en vain;
Sa main, tout-à-la-fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc: « Je suis libre, dit-elle,
« Tyrans! Qui sait mourir brave votre pouvoir....
« Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
« Porte-lui ce poignard; et, si je lui fus chere,
« Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mere. »

SPARTACUS, *à part.*

Oui, je la vengerai!... Vous périrez, tyrans!...
(*prenant le poignard des mains d'Albin.*)
J'en jure sur ce fer, mânes chers et sanglans!...

SCENE IV.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, SUNNON, UN TRIBUN.

LE TRIBUN, *à Spartacus.*

La fille du consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous?... ô justice! ô vengeance!

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome. Elle étoit sur un char,
Que de deux légions entouroit le rempart:

Soudain nous paroissons, et d'un cri de menace
Défiant les Romains qui se serrent, font face,
De toutes parts on perce, on enfonce leurs rangs;
Bientôt au pied du char tous les chefs expirans
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS, *à Spartacus.*

Ah! c'est le ciel vengeur, seigneur, qui nous l'envoie:
Votre mere et mon fils vous demandent son sang;
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut...

SPARTACUS.

(*à part.*)

Oui, je le veux; oui... La douleur m'égare...
Les Romains m'ont appris à devenir barbare!

NORICUS.

Ah! songez...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit: qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

Eh! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare?
Madame, Spartacus fut toujours un barbare,
Et le sang de sa mere irritant sa fureur...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ah! que dis-tu, Sabine, et quelle est ton erreur?

(*à part.*)

Spartacus un barbare! aveugles que nous sommes,
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah! que, pour le repos de la triste Émilie,
N'est-il tel en effet que Rome le publie?
Ah! de l'humanité méconnoissant les droits,
Et pour toutes vertus n'offrant que des exploits,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire

Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on révere?
Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,
Remplissant l'univers et s'y trouvant borné,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie,
Tout conquérir enfin.... hors le cœur d'Émilie.

SABINE.

Votre cœur...quoi, madame? il se pourroit...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Apprends
Un secret à ta foi dérobé trop long-tems;
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire?... ô ciel! ma surprise est extrême;
Spartacus!...

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie:
Te dirai-je encor plus? sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Eh! voilà donc d'où naissoient vos ennuis?
Rien ne sembloit troubler une si belle vie.
Votre mere à Crassus secrètement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré:
J'admirois que passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Émilie,

En un sombre chagrin toujours ensevelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah! que l'ame occupée
De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée!
Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur?
Un vain fantôme, hélas! revêtu de splendeur,
Qui, brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus?...

ÉMILIE.

Une action d'éclat
Qui surprit à la fois le peuple et le sénat
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire:
Pour la premiere fois j'assistois à ces jeux
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine;
Mes yeux avec horreur se portoient sur l'arene;
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissemens,
Se mêloient à la joie, aux applaudissemens.
Un Cimbre, dont le front respirant la menace,
D'une large blessure offroit l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc:
Il les fouloit aux pieds, il nageoit dans le sang,
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,

Sur l'arene soudain on vit paroître un homme
Dont la stature noble et la mâle beauté
Allioit la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arene se couche;
Il garde en frémissant un silence farouche:
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
Plein d'un brutal orgueil le Cimbre audacieux
Prend ce noble dédain pour amour de la vie;
Le frappe... Celui-ci s'élance avec furie,
Et présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
Tout le peuple à grands cris applaudit sa victoire:
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire:
Peuple romain, dit-il, vous, consuls et sénat,
Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
Que d'exposer ainsi sur une arene indigne
Le fils d'Arioviste à vos gladiateurs:
Étouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
Votre opprobre et le mien, ou j'atteste le Tibre
Que si Spartacus vit et se voit jamais libre,
Des flots de sang romain pourront seuls effacer
La tache de celui que je viens de verser.
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse:
(*voyant Sabine en pleurs.*)
Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse.

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs...

Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

D'une vive pitié je me sentis émue.
Depuis en sa faveur mon ame prévenue,
Avec tout l'univers admira ses hauts faits...
Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix:
Tarente en fut l'écueil; Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée.
Jour affreux, du soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur insolent éprouva la furie;
Où la licence jointe avec la barbarie
De sang et de forfaits inonda nos remparts!...
Au temple de Vesta, femmes, enfans, vieillards,
Sous la garde des dieux avoient mis leur foiblesse.
Prosternée à l'autel j'implorois la déesse:
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits;
On a forcé le temple, et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelans d'une barbare joie,
Des cruels... Écartons ce funeste tableau...
Pour asyle l'honneur n'avoit que le tombeau;
Et les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta d'une main embrassant la statue,
De l'autre, sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressois au ciel, par un dernier regard,
Quand Spartacus parut comme un Dieu secourable.

SABINE, *à part.*

Je respire !

ÉMILIE.

Ah! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux!
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux!
Le soldat, enivré de sang et de furie,
Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie.
Eh! que pour secourir la triste humanité
Il est beau de montrer cette intrépidité
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage!
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage.
De tous les tems il fut d'illustres conquérans,
Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire:
Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité;
Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont freres!

SABINE.

De Spartacus, madame, admirez les vertus:
Vous lui devez beaucoup; mais vous vous devez plus.
C'est trop que de l'aimer, et, si je l'ose dire...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire!
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,

Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah! songez qu'Émilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus;
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte:
Non pourtant que l'amour lâchement me surmonte...

SABINE.

Mais devant votre pere on porte les faisceaux;
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros!

SABINE.

Mais il fut notre esclave; et quoiqu'on le renomme...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Va, dès long-tems l'esclave a fait place au grand homme
Il naquit libre; et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang;
Mais, de lui-même enfin empruntant tout son lustre,
N'eût-il pas en effet une origine illustre,
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,
Et dont les descendans, de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE.

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur, accablant son enfance,
Interdisoit l'essor à ses puissans destins?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
La force du courage à celle du génie.
Que l'on naisse monarque, esclave, ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort; un grand homme est le sien.

SABINE.

Et vous louez le bras armé pour nous détruire!
Un ennemi de Rome!

ÉMILIE.

Elle-même l'admire:
C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former;
Et peut-être Émilie est digne de l'aimer:
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître;
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur;
Mais qu'il en coûte, hélas! d'affliger ce qu'on aime!
Je partis de Tarente; il s'éloigna lui-même.
On m'apprit que j'étois la fille de Crassus...
Que de raisons, hélas! d'oublier Spartacus!
D'un souvenir si cher toutefois possédée,
Dans mon cœur en secret j'en nourrissois l'idée;

Mais enfin me voilà sa captive aujourd'hui;
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui :
Dans son cœur étonné quels sentimens vont naître,
Si mes traits, dans ce cœur mal conservés peut-être

SABINE, *l'interrompant.*

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même. Un sombre et fier chagr
Obscurcit de son front l'air auguste et serein:
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

SCENE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Emilie, d'un air triste et fier, et sans la regarder.*

Je viens vous rassurer, madame. Je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romain
La fille du consul tombée entre nos mains
Doit craindre...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

(la reconnois

Quelle voix! et quels traits!... Emilie!
Est-ce un songe, madame?... En croirai-je mes yeux?

La fille de Crassus... vous, Emilie?... O dieux!

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur peut-être plus contente,
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah! ce sang odieux manquoit à mon malheur!...
A se percer le sein Rome a forcé ma mere...
Crassus est son consul!... Crassus est votre pere!...
Ah! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur;
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie:
Crassus de votre mere a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien! puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie!
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...
Que dis-je?... Quelle honte! ô ciel! et quelle horreur!
Quoi! ma mere n'est plus! quoi! son sang fume encore;
Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore!
Non, je vous dois haïr!

ÉMILIE.

Moi qui de vos bienfaits,
Moi qui de vos vertus éprouvai les effets,
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,

Il aura mon estime et ma reconnoissance.

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus!
Ah! madame, excusez...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, je fais plus,
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame:
Ma mere, les Romains, et ma haine et ma flamme,
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur;
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse:
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foibless
C'est celui qui la dompte.

SPARTACUS.

Eh! qu'il en coûte, hélas!
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats!...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle...
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir...

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir,
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï...

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi:
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche;
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche:
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays...
Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance!
Ma mere attend de moi le sang de ses bourreaux,
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon pere,
Messala doit venir; et peut-être... j'espere...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non, n'en espérez rien; non, je vous tromperois:
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix;
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,
Et ma juste fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr vous m'exceptez en vain.

SCENE III.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE, ALBIN.

SPARTACUS, *à Albin.*

Qui vous fait accourir? qu'annoncez-vous, Albin?

ALBIN, *à Emilie.*

Madame, pardonnez si ne pouvant me taire...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh bien?...

ALBIN.

On veut, seigneur, que vengeant votre mere,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches!

ÉMILIE.

Contentez, seigneur, ces furieux;
La mort pour Émilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, madame; entrez dans cette tente...

Ils me verront... Croyez que leur troupe insolente
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect...
Soyez sûre du moins que tant que je respire
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS, *à Spartacus.*

DAIGNEZ leur pardonner un trop juste transport;
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense;
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe et m'apportent des lois.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande?
Ah! je rejetterois la plus juste demande
Si la rebellion en étoit le soutien.
Mais qu'ose-t-on vouloir? votre opprobre et le mien:
(*aux chefs de l'armée, et aux soldats.*)
Guerriers, que de la gloire un noble amour enflamme,

Que me demandez-vous? c'est le sang d'une femme.

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé;
Ce n'est qu'à leur exemple, ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple?
(*aux chefs de l'armée et aux soldats.*)
Vous, par qui les punit le ciel qui nous contemple,
Serez-vous criminels et barbares comme eux?
Vous êtes plus vaillans, soyez plus généreux:
La grandeur d'ame est rare, et la valeur commune.
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune;
Ah! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux;
Et contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux.
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est par l'impunité les enhardir au crime.
Tout votre camp, seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande à grands cris
Un sang qui doit venger votre mère et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien! à vos fureurs moi-même je me livre;
Spartacus ne veut plus ni commander, ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal;
Et, tout souillés du sang de votre général,

Plongez vos bras fumans dans le sein d'Emilie;
D'un si grand attentat effrayez l'Italie;
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous;
Que par les fondemens votre ligue frappée
Sera dans peu de tems détruite et dissipée:
Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus.
Encore une victoire et Rome n'étoit plus:
La liberté par vous eût relevé son temple;
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple:
(*découvrant sa poitrine.*)
Vous en serez l'horreur... Frappez! voilà mon sein;
J'ai trop vécu.

NORICUS, *interdit.*

Seigneur!...

SPARTACUS.

Qui retient votre main?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie:
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie?
Oubliez les sermens qui vous tiennent liés;
Je vous les rends. Frappez!

NORICUS, *tombant à ses pieds, ainsi que tous les chefs de l'armée et les soldats.*

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh! pensez-vous ainsi désarmer ma colere?
Jusqu'ici votre chef, bien moins que votre frere,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,

Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit...
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble;
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble:
Eh bien !...

NORICUS, *l'interrompant.*

S'il faut verser tout notre sang...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

Ingrats !
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats:
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre...
Ah ! je sens que mon cœur est pressé de se rendre !...
(*aux chefs de l'armée.*) (*les chefs de l'armée se relevent.*)
Levez-vous, compagnons... Mais vous devez savoir
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir:
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage...

(*aux soldats.*)

Vous, soldats, dont les cris et la témérité
Exigeroient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner... Il faut s'en rendre dignes;
Et par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspens l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.
(*les soldats se relevent. Il fait signe qu'on se retire, et Noricus, les chefs de l'armée et les soldats sortent.*)

SCENE II.

SPARTACUS.

L'indulgence affoiblit et perd la discipline...
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine...
Mon cœur à pardonner aisément se résout.
Que ne puis-je de même, hélas! me vaincre en tout!
O ma mere! combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon ame est blessée!
Ah! pardonne... A l'amour je suis loin d'obéir;
Non, ton fils jusque-là ne sauroit se trahir;
Mais c'est un ennemi, je l'avoue à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte...

SCENE III.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

L'envoyé du consul...

SPARTACUS, *à part, l'interrompant.*

Ciel vengeur! un Romain!...

(*à Albin.*) (*à part.*)

J'ai promis de l'entendre... O ma mere! ô destin!...

(*Albin sort.*)

SCENE IV.

SPARTACUS, MESSALA.

SPARTACUS.

Croirai-je, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme
En esclave, en rebelle, indignement traité?
Mais lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté
Au fer des assassins abandonne ma tête,
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête,
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,
Quand venant de forcer ma mere à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime;
Certes de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi:
Ne craignez pas pourtant...

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi:
Je connois Spartacus, sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr otage.
Quant à Rome, (souffrez que je parle sans fard),
Je croirois l'abaisser en venant de sa part;
Le consul m'a chargé d'un autre ministere,
Il ne députe ici qu'en qualité de pere.

SPARTACUS.

Eh! quel espoir encor lui peut être permis

Quand ma mere... Ah! cruel, qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte;
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice;
Si cet esclave enfin ne passoit en vertus
Ce que sont en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du consul, à périr condamnée,
Expieroit à vos yeux le sang dont elle est née;
Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abyme:
Rassurez-vous, seigneur, l'humanité m'anime;
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger:
Il connoît vos vertus; et sa reconnoissance...

SPARTACUS.

Ah! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense;
Qu'il rende grace au ciel qui n'a pas dans mon sein
Mis l'ame d'un barbare... ou plutôt d'un Romain!...
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise

La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise;
Que le sang de ma mere, et mes jours mis à prix,
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mere un traitement plus doux,
Et son sang est sans doute une tache pour nous;
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Leur esclave!... Eh! quel droit me mit entre vos mains?
A quel titre, au berceau ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines!
Elle voudra s'en faire un titre révéré!...
Quoi! son ambition, à qui rien n'est sacré,
Désole mon pays et massacre mon pere,
Traîne en captivité le fils avec la mere,
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux!
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux
Dont il ose ravir la dépouille sanglante!...

(*à part.*)

Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante;
Mais à la terre enfin le ciel donne un vengeur!
Il est tems de marquer un terme à ta fureur,
Il est tems d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans dont l'insolente audace

Se vante que les dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend, et maintient un empire:
Le droit de dominer où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux;
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même desir, mais non même vertu:
La loi de l'univers, c'est malheur au vaincu!

SPARTACUS.

Eh! malheur donc à Rome!... Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave:
Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque de votre aveu le succès fit les siens.
Qu'étoit Rome en effet? qui furent vos ancêtres?
Un vil amas de serfs échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs!...
(*à part.*)
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!...
(*à Messala.*)
Laissez donc là mes fers: non pas que j'en rougisse;
La honte en est à vous ainsi que l'injustice;
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.

Que Rome quitte donc cette vaine hauteur
Qui lui sied mal sans doute, et devant son vainqueur:
En barbares sur-tout ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais vous-même, de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente abandonnée aux fureurs du soldat...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines, féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité
Au desir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces ames sanguinaires,
Des plus nobles projets instrumens mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains...
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations par mon bras affranchies
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez?

MESSALA.

Votre projet est grand: mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,

Et j'ose...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il faut les vaincre, et non pas les compter:
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibere.
J'ose tout espérer; les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentimens il faut que j'applaudisse;
J'ose vous dire plus, Rome vous rend justice:
Un accommodement se pourroit pressentir,
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.

SPARTACUS, *d'un ton fier et ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de pere...
Ne vous chargez donc point d'un autre ministere:
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord;
Et ce seroit en vain. Sa ruine, ou ma mort,
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide...
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide;
Je viens pour Émilie offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce:
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi; s'il remplit mon espoir,

Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir.
Je vous rends Émilie... Oui, ma main la délivre;
Retournez au consul, sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : je n'entends rien de plus.
Vous pouvez cependant annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

(*Messala sort.*)

SCENE IV.

SPARTACUS.

Que cet effort me coûte!
Et j'ai pu m'y résoudre!... Ah! je l'ai dû sans doute...
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas...

SCENE V.

SPARTACUS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte...

Que de cet entretien je crains la réussite !
Il part.... Ah ! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir ?
Et mon pere...

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir;
A ce pere si cher dans peu d'instans rendue,
Émilie à loisir jouira de sa vue :
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur à ce trait reconnoît Spartacus !
Combien j'en suis touchée !... Eh ! comment y répondre ?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre.

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien ; c'est moi qui vous ai dû
L'inestimable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Émilie,
Vous me cachez des pleurs, votre ame est attendrie :
Ah ! pourrois-je penser ?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ta magnanimité
Te donne droit au moins à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant enfin, que je serois ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisemens
Te déroboient encor mes secrets sentimens.

Non, d'un trop noble feu je me sens l'ame atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte :
Je t'aime... reçois-en le généreux aveu
Qu'au moment de te dire un éternel adieu
Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.

SPARTACUS, *faisant un mouvement vers elle.*

Ah!...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Permets que j'achève... Oui, mon cœur te confesse
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme joint à tant d'humanité:
Mais tu connois les lois que le devoir m'impose,
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il éleve entre nous;
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chere;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon pere.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur!
Qu'en me désespérant il console mon cœur!
Qu'il déchire à la fois, qu'il éleve mon ame!
Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu:
Le tourment de vous perdre en est sans doute accru;
Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort; et si Rome succombe
Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.

Mais aussi, Spartacus, si tu péris....

SPARTACUS.

Eh bien?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit; un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,
Indigne d'un héros, comme d'une Romaine...

(*à part.*)

Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS, *voulant la suivre.*

Permettez du moins...

ÉMILIE, *l'interrompant et l'arrêtant.*

Non; jusqu'au camp de mon p[ere]
Albin me conduira. Toi, si je te fus chere...
Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.

(*elle sort.*)

SCENE VI.

SPARTACUS.

Elle sort!
Mon ame sur ses pas s'attache avec transport;
La lumiere à mes yeux se dérobe avec elle.
Triste fatalité! nécessité cruelle!

Pour la derniere fois je viens donc de la voir!
O! combien sur un cœur l'amour a de pouvoir!
Je voudrois... Quelle erreur, et quelle honte extrême!..
Ah! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.
Ce pouvoir de l'Amour il le tient des mortels;
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels:
Sous un nom révéré consacrant la mollesse,
L'homme s'est fait un dieu de sa propre foiblesse...
Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romains!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paroître.

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez du moins un éclat qui vous perd:
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes;
Crassus est dans son camp réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers, ou la mort:
Osez le secourir, et la vengeance est sûre...
Mais que s'est-il passé? quelle est donc cette injure?
Par une fausse attaque occupé loin de vous,
J'ignore...

NORICUS, *l'interrompant.*

Apprends ma honte, et frémis de courroux.

Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine
Qui voit le camp Romain, le serre, et le domine,
Crassus m'a prévenu. Déja de toutes parts
J'y vois des légions flotter les étendards;
De dards, de javelots une forêt pressée
Offroit par-tout de fer la cime hérissée,
Et le soleil brûlant dans les yeux du soldat
En renvoyoit encor le formidable éclat:
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage;
Mais le lieu, le soleil protegent les Romains;
Leurs traits lancés d'en haut portent des coups certains:
Ma troupe est repoussée; en vain je la ramene:
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne
Quand Spartacus accourt, saisit un étendard,
Me présente en fureur la pointe de son dard:
« Lâche! arrête, dit-il... Compagnons, qu'on me suive,
« C'est là qu'est l'ennemi ». Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme.
Ce n'est point un mortel, un héros; c'est un dieu!
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu;
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne,
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté:
Sur la cime déja l'étendard est planté,

Et l'aigle des Romains fuit et se précipite...
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite ;
Mais méritois-je, moi, de m'en voir outragé?

SUNNON.

L'affront n'existe plus quand l'outrage est vengé:
Hâtez-vous de saisir l'occasion présente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante
Tient le poste important par eux-mêmes forcé...

NORICUS.

Je ne balance plus... mon honneur offensé...
Oui, Sunnon.

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS, SUNNON, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS, *à Noricus.*

Noricus, je confesse à ma honte
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur;
Mais, non moins que du mien jaloux de votre honneur
Je viens publiquement réparer cet outrage.
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage
Qu'ici je désavoue un aveugle transport:
Vous avez vaillamment secondé mon effort
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître;
Et si j'ai réussi, je ne le dois peut-être

Qu'aux attaques déja deux fois faites en vain,
Mais qui m'ont du succès applani le chemin;
Votre haute valeur est par-tout reconnue:
Calmez le fier courroux dont votre ame est émue;
Et, sans plus me montrer un visage ennemi,
(*lui présentant la main.*) (*l'embrassant.*)
Touchez dans cette main... embrassez votre ami
Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours!
Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage,
Je brûlois d'égaler la vengeance à l'outrage;
Mais vous me désarmez; et dans vos bras, seigneur,
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur:
L'ami de Spartacus ne peut être un infâme!

SPARTACUS.

Non, sans doute. Eh bien, donc! je crois qu'au fond de l'ame
Noricus ne me garde aucun triste retour;
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour,
Et que votre amitié vient de m'être rendue;
J'y compte... Le consul demande une entrevue;
Il va se rendre ici: j'ignore ses desseins;
Mais que peuvent de nous attendre des Romains?
Vengeurs des nations, enfans de la victoire,
Le jour approche enfin où, guidés par la gloire,
Nos mains renverseront ces monts audacieux,

Ces remparts menaçans d'où l'aigle impérieux
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS, *voyant approcher Crassus.*

Le consul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

(*Noricus, Sunnon et les chefs de l'armée sortent.*)

SCENE III.

SPARTACUS, CRASSUS, *sa suite restant au fond du théâtre.*

CRASSUS, *à Spartacus.*

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage;
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage
D'avouer que du ciel irrité contre nous
Spartacus a trop bien secondé le courroux:
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,
Et je respecte en vous cette valeur suprême
Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup-d'œil indépendant du sort
Ce que le lieu, le tems, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur;

La victoire toujours ne suit pas la valeur;
Du succès trop souvent la fortune dispose:
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause:
Il a favorisé l'ennemi des tyrans.
Mais, sans plus nous livrer à de vains complimens,
Qu'avez-vous résolu? Vous voyez votre armée
Sans espoir de secours par la mienne enfermée.

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous;
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous
La nécessité même où nous sommes de vaincre:
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés:
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance.
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions que je viens apporter
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter ! Rome avec un rebelle !
Et dont la tête encore est proscrite par elle!
D'un semblable traité le sénat rougiroit,
En tireroit le fruit, et vous désavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure, il m'en laisse le maître...
Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non, à votre malheur je suis loin d'insulter;

Mais ces conditions qu'on me vient apporter
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire;
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.
Je veux bien cependant ne m'en point offenser:
Sachons ce que par vous ce sénat me propose;
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens;
Rome à leur subsistance assignera des biens:
On fera chevalier le chef qui vous seconde;
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du tems des Scipions j'aurois pu l'accepter;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter:
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un tems pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenoit le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers!
Aux bords de sa ruine on la vit toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu.
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice ont infecté vos cœurs,
Et que, de l'univers avides oppresseurs,
Vous en avez conquis les trésors et les vices,

Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus :
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus.
Vous connoissez Caton ; et si du grand Pompée
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Son grand nom ne m'en impose pas ;
Mais tandis qu'en Asie il soumet des états,
Rome peut dès demain tomber en ma puissance.
Eh ! de quoi venez-vous flatter mon espérance?
« Mes soldats, dites-vous, seront faits citoyens;
« Rome à leur subsistance assignera des biens;
« Vous ferez chevalier le chef qui me seconde;
« Avec vous au sénat je régirai le monde » :
Mais peut-être demain sénateurs, citoyens,
Seront en mon pouvoir ainsi que tous vos biens;
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde;
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles;
Un noble désespoir enfante des miracles;
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers:
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage:
On fit parler les dieux; mais on leur fit outrage:
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.
De quelque oracle enfin que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise;
Et j'espere...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Le sort peut encor vous trahir:
Notre courage au moins ne se peut démentir;
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

(*Crassus fait un mouvement pour se retirer, s'arrête, et après un moment de silence il revient sur ses pas.*)

CRASSUS.

Écoutez, Spartacus:
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus..
Prenez Rome pour mere, avec vous je m'allie.

SPARTACUS.

(*à part.*) (*à Crassus.*)
Qu'entends-je?... Quoi! seigneur, votre fille... Émilie?..

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, *à part.*

Ah! cachons le trouble de mon cœur...
(*à Crassus.*)
Crassus abaisseroit jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie;
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,
Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire...
Mais, fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous
Si je daigne allier mes victoires à vous.
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître;
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître.
Émilie est le bien le plus cher à mes yeux;
De vertu, de beauté chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du ciel et l'honneur de la terre;
Quoique Romaine enfin elle m'a trop su plaire.
C'est vous dire à quel point je la dois estimer:
Mais je serois, seigneur, indigne de l'aimer,
Elle désavoueroit un si honteux empire,
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer.
Pour être digne d'elle il y faut renoncer,
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,

La liberté du monde à l'intérêt d'un homme :
Je n'acheterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis,
Je le dis à regret ; ou combattre, ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc... Adieu... Nous allons vous attendre;
Et si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis ; il n'en est qu'un, mourir.

(*il sort avec sa suite.*)

SCENE IV.

SPARTACUS.

A quelle épreuve, ô ciel, il a mis mon courage!
Sa fille !... Quel trésor eût été mon partage !
Il l'offroit à mes vœux ; j'eusse été son époux...
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Émilie?... O devoir trop funeste!
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?...
Je ne sais, mais je sens qu'en mon cœur combattu
Le consul, sa présence animoit ma vertu...
Que dis-je?... ah! malheureux! souviens-toi de ta mere!
Tu lui promis vengeance ; il faut la satisfaire:
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglans

Qui du séjour des morts réclament tes sermens;
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc...
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,
Ma mere!... votre fils ne sera point parjure;
Non, vous serez vengée!... et de nouveau j'en jure!
Rome, tu périras!... On ne te verra plus
A ton char insolent traîner les rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire à ce prix payer l'affront de vivre.
Et vous, à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NORICUS.

Crassus vouloit traiter, Spartacus s'y refuse;
Seul il décide en maître... Et quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait:
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait.
Oui, mon ame en secret combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine;
Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré...
Crassus me promet tout, Crassus désespéré...

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque; et par des cris de rage
Du soldat frémissant l'impatient courage

Appelle le combat, et presse le signal:
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal;
Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.
(*à Noricus.*)
Rejoignez vos Gaulois, mettez-vous à leur tête...
(*aux chefs.*)
Que par chacun de vous, à son poste rendu,
Le signal du combat, l'ordre soit attendu...
Allez.
(*Noricus et les chefs de l'armée sortent.*)

SCENE III.

SPARTACUS.

Enfin mon cœur peut former l'espérance...

SCENE IV.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

La fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS.

(*à part.*) (*à Albin.*)
Ciel! Émilie!... Albin, je ne la veux point voir...
Volez, que de ces lieux...

ALBIN, *voyant entrer Emilie.*

La voici.

(*il sort.*)

SCENE V.

SPARTACUS, ÉMILIE.

SPARTACUS.

Quel espoir,
Madame, quel dessein en mon camp vous ramene?
Le consul se rend-il quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis:
Le salut de Crassus, celui de mon pays,
Voilà ce qui m'amene; et la fiere Émilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier.
Je n'ai pour y venir consulté que moi-même:
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, est grand et magnanime;
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu?

ÉMILIE.

Non; et pour le salut de mon pere et de Rome
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,
J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander, et périr avec eux:
Mais toi-même aujourd'hui, crains de souiller ta gloire;
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire,
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Égara le vainqueur et marqua son écueil.
Eh! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance:
Il s'honore sans doute en s'alliant à toi;
Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi)
Que d'avoir pu forcer les souverains du monde
A partager ce titre où leur orgueil se fonde
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix?

SPARTACUS.

Ah! loin de Spartacus cet indigne partage!
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage?
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel
M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines:
Non... Tout est abattu sous les aigles romaines:
La terre gémissante appeloit un vengeur;
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur:
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah! de ce grand projet jugeant sans passion,
Connois-en, Spartacus, toute l'illusion.
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre?...
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre,
Et tu verrois bientôt, l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour-à-tour, tour-à-tour opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus.
Les Romains sont ce peuple: en grands hommes féconde
Bienfaitrice à la fois et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir;
La guerre est moins cruelle et fait moins de ravage
Que cette affreuse paix fille de l'esclavage;
Elle est pour les états le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique;
Son luxe insatiable engloutit les états;
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien! si le poison de nos destins prosperes
A pu corrompre en nous la vertu de nos peres,

De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le tems;
Viens, par Rome adopté, sois un de ses enfans;
Viens, et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.
Tu sus vaincre: il te reste une plus noble gloire;
Fais croître l'olivier au champ de la victoire;
Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs:
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu suis en furieux une aveugle colere;
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire:
J'ose t'en conjurer, Spartacus; tu le doi
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi...
Pour Émilie enfin; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui? moi vous y confondre!... ô ciel! moi vous haïr!
Ah! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance:
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,
N'eût à sacrifier que son ressentiment!
Maître de se venger, on pardonne aisément;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

ÉMILIE.

Cruel! c'est donc par moi qu'il te faut commencer:
Tu me vois dans ton camp, mais tu peux bien penser

Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,
Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort ou le succès sont ce que je me doi...
(*lui montrant un poignard.*)
Ce poignard!...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Arrêtez!... Ciel!

ÉMILIE, *le poignard levé sur elle.*

J'attends ta réponse:
Sauve Rome et mon pere, ou je péris... Prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix...

SCENE VI.

SPARTACUS, EMILIE, ALBIN.

ALBIN, *à Spartacus.*

Seigneur, tout est perdu:
Noricus, aux Romains secrètement vendu,
Fond avec tous les siens d'un côté sur les nôtres,
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS, *à part.*

Ciel!

ALBIN.

Déja dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, *à Emilie.*

Perfide !...

ÉMILIE.

Vous croiriez ?...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Je vole aux ennemis.

(*il sort avec Albin.*)

SCENE VII.

ÉMILIE.

Que j'ai peu mérité ce reproche funeste !...
Mais, hélas ! on combat, nul espoir ne me reste...
Malheureux Spartacus !... ah ! tu me connois mal...
Si tu voyois mon cœur en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triste Émilie !
C'est elle cependant qui t'arrache la vie ;
En t'arrêtant ici j'ai causé ton malheur...
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur !...
(*on entend le bruit d'un combat.*)
Ciel !... Mais tout retentit du bruit affreux des armes...
Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes !
On force cette tente, et le fer à la main,
Mon pere... Ah ! Spartacus ! quel sera ton destin ?

SCENE VIII.

CRASSUS, *suivi d'un gros de Romains*, ÉMILIE.

CRASSUS, *à l'un des Romains.*

Allez, que la poursuite acheve leur défaite:
Qu'à Spartacus sur-tout on coupe la retraite;
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi.
(*à Emilie.*)
Ah! ma fille!...

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise?...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Non; j'ai connu ton zele et vu ton entreprise;
Ton pere par prudence a feint de l'ignorer:
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'ame flottante;
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable;
Que mon cœur envers lui se connoît redevable,
Et voudroit se montrer généreux à son tour;

Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour.
Oui... Messala s'avance.

SCENE IX.

CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

CRASSUS, *à Messala.*

Eh bien! quelle nouvelle?
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle!

MESSALA, *à Crassus.*

Devant vous à l'instant vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala! qu'il se soit laissé prendre!
Eh! comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras:
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats;
Terrible, et tout couvert de sang et de poussiere,
Des nôtres renverser l'impuissante barriere,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs,
Entouré d'un rempart de morts et de mourans:
Mais, presque seul, il voit deux légions nouvelles

Qui pour l'environner développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.
Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue;
De rage à cet aspect sa grande ame est émue;
Il pousse un cri, s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein; la pointe étincelante
Perce de part en part et sort toute sanglante;
Noricus à ses pieds roule en se débattant,
Le fer reste engagé dans son sein palpitant:
Le bras de Spartacus se trouve sans défense;
Et ce grand homme alors cédant avec constance...
Mais le voici, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel spectacle, grands dieux!

SCENE X.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus; mais votre ame inflexible et superbe
Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe:
De tout ce grand projet que reste-il?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah! si, consultant moins une aveugle fureur...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Brave-moi ; tu le peux : réduit à son courage
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus; je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître ;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur?...
(*à part.*)
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui tenant tout abattu
Croit pouvoir désormais se passer de vertu ?

SCENE XI.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, UN TRIBUN, SUITE.

LE TRIBUN, *à Crassus.*

Près d'ici ralliée une troupe ennemie
Grossit à chaque instant et marche avec furie;
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS, *à quelques soldats de sa suite.*

Il faut la voir... Qu'ici Spartacus soit gardé.

(*il sort avec Messala, le tribun, et une partie de sa suite.*)

SCENE XII.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux gardes, en leur montrant Spartacus.*

Je veux l'entretenir. Sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.

(*les gardes se retirent au fond du théâtre.*)

(*à part.*)

Que je me sens émue!...

(*à Spartacus.*) (*à part.*)

Spartacus!... Ciel! il garde un silence glacé;
Un morne désespoir sur son front est tracé,

Il ne voit, n'entend rien... Ce spectacle me tue...
(*à Spartacus.*)
Spartacus! ah! sur moi du moins tourne la vue!
L'excès de ma douleur ne peut te consoler,
N'importe... vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis que pourrois-je vous dire?
Je suis vaincu, captif... ô ciel! et je respire!
Me plaindrai-je d'un traître immolé par mes mains,
Ou des dieux en courroux protecteurs des Romains?
Non, madame, la plainte est indigne d'un homme:
Sans accuser les dieux, ni Noricus, ni Rome,
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits;
Prêt à subir mon sort, je souffre, et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche:
Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche...
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Écoute-t-on l'amour en ces momens affreux?
Et vous-même osez-vous?...

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

Oui, cruel, on l'écoute;
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi! de la trahison vous au moins la complice,

Vous...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu ne le crois pas; non, tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien! prouvez-le donc; et, si je vous suis cher...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Parle, qu'exiges-tu?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour!

SPARTACUS.

Ma honte se prépare;

Songez...

ÉMILIE.

Ah! pour aimer faut-il être barbare?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie...
(*avec indignation en la voyant pleurer.*)
Vous répandez des pleurs!

ÉMILIE.

Non... je n'en verse plus,
Spartacus... non, tes vœux ne seront point déçus;
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître;
Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,

Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir.
Il ne te reste plus sans doute qu'à mourir :
Annibal s'immola persécuté par Rome ;
Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme :
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux...
Je te dois les moyens de mourir en héros

(*lui montrant un poignard.*)

Reçois donc ce poignard dont je m'étois armée
Quand pour Rome tantôt justement alarmée...

SPARTACUS, *l'interrompant, et voulant prendre le poignard.*

Donnez... ah ! ce présent ne se peut trop chérir !

ÉMILIE, *se frappant du poignard, et le lui présentant ensuite.*

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel !...

ÉMILIE.

Prends !... C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *prenant le poignard.*

Trop généreuse, hélas !... trop cruelle Émilie !...
Qu'avez-vous fait ?... Faut-il qu'au prix de votre vie...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus... Je me meurs !

SPARTACUS, *se frappant du poignard.*

Je vous suis...

(*Les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le poignard, les reçoivent tous deux.*)

« mais estoit en prudence et en douceur et bonté de « nature meilleur que ne portoit la fortune où il estoit « tombé, et plus approchant de l'humanité et de l'en- « tendement des Grecs que ne sont coustumièrement « ceux de sa nation. » A l'occasion de la derniere bataille que Spartacus livra aux Romains, le même historien cite un trait qui peut donner une idée du genre de courage qui distinguoit ce guerrier : « On lui amena « son cheval sur lequel il debvoit combattre, et, des- « gainant son espée, il le tua à la vue de tous ses gens, « en disant : Si je suis desfait à ceste bataille, je n'en « aurai plus que faire ; et si je demeure victorieux, « j'en aurai assez de bons et de beaux des ennemis à « mon commandement. »

Nous pensons qu'il suffit de rappeler ces faits pour prouver que Spartacus pouvoit être placé avec avantage dans une tragédie. Saurin a voulu jeter de l'éclat sur son héros en supposant qu'il étoit du sang des rois germains ; et plusieurs critiques contemporains, M. de La Harpe principalement, ont blâmé cette combinaison. Ils ont pensé qu'un homme d'une naissance obscure qui s'est élevé de lui-même à une grande fortune est plus théâtral qu'un personnage issu d'aïeux illustres, qui ne fait en quelque sorte que suivre son destin en se distinguant par des actions éclatantes. Cette réflexion est juste en général ; mais nous doutons qu'elle puisse s'appliquer à Spartacus. Il nous semble qu'un homme né dans l'esclavage, brisant ses fers pour se livrer au pillage et à la dévastation, eût inspiré moins d'intérêt qu'un prince pris dans un

combat, condamné au vil métier de gladiateur, et ne recouvrant sa liberté que pour venger l'outrage ineffaçable dont on l'a flétri. . .

Tous les rôles de cette tragédie sont sacrifiés à Spartacus : celui d'Emilie même, qui devoit partager l'intérêt des spectateurs, n'a point une couleur prononcée, et offre un grand nombre d'invraisemblances : son amour pour le héros est romanesque ; elle l'a vu pour la premiere fois dans le cirque, et son ame a été *émue*; lorsqu'il l'a sauvée du massacre de Tarente, sa reconnoissance s'est changée en amour : faite prisonniere par Spartacus, elle lui déclare son penchant pour lui au moment où il va la mettre en liberté; ensuite, à l'instant où une bataille sanglante est prête à fixer le sort de son pere et de son amant, elle vient dans le camp de ce dernier pour le prier de faire la paix. Pendant cette conversation toute politique, Crassus surprend l'armée de son ennemi; et Spartacus, qui a eu la foiblesse de consentir à cet entretien dans un moment décisif, est vaincu et pris par le consul, qui avoue qu'il a fermé les yeux sur la démarche de sa fille. Il étoit difficile de réunir plus d'invraisemblances sur un rôle aussi important. Cette faute inexcusable rend presque nul l'effet du cinquieme acte de cette tragédie.

Mais le caractere de Spartacus, toujours brillant et bien soutenu, rachete ce défaut : on voit en lui un fils tendre, un amant délicat et passionné, et un guerrier qui possede toutes les qualités d'un grand général. La maniere dont il appaise la révolte de ses

soldats est pleine de dignité et de noblesse : cette scene peint très bien l'indiscipline qui devoit régner dans une armée composée de brigands, de vagabonds, et d'esclaves échappés de leurs fers. L'ascendant qu'un grand homme a su prendre sur cette multitude donne la plus haute idée de son caractere. Le pardon que Spartacus demande en présence de tous ses officiers à un chef dont il a humilié l'amour-propre dans la chaleur du combat, est un des traits les plus marquans de cette tragédie ; il inspire cette sorte d'admiration que l'on éprouve aux pieces de Corneille. On connoît Spartacus pour un guerrier invincible et généreux ; mais on ne s'attend pas qu'il joigne à son héroïsme cette modestie, cette noble franchise, si rares même dans les caracteres les plus parfaits. Cette scene nous paroît la plus belle conception dramatique de Saurin : elle étoit absolument neuve au théâtre. Dans deux scenes, Spartacus entre en négociation avec les Romains : le consul lui envoie d'abord un de ses officiers pour traiter de la rançon d'Émilie ; Spartacus la rend sans rien exiger ; il se borne à reprocher aux Romains la mort de sa mere. Cette scene offre des détails brillans sur la politique de Rome ; mais on y remarque quelques principes puisés dans la philosophie moderne, et qui font une disparate dans le caractere généreux du héros. Messala reproche à Spartacus le pillage et la destruction de Tarente ; celui-ci lui répond :

Et ce sont ces cruels, ces ames sanguinaires,
Des plus nobles projets instrumens mercenaires,

Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.

. . . .

Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Et que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'arrive à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut?

Les hommes qui pendant la révolution ont sacrifié des villes pour *arriver à leur but* n'ont que trop pratiqué ces grands principes qui dans le tems de Saurin n'existoient encore qu'en théorie. Nous avons remarqué qu'à cette époque désastreuse on représentoit souvent Spartacus, et que l'on ne manquoit pas d'applaudir les vers que nous venons de citer. La conférence avec le consul offre une scene supérieure à celle-ci: la politique romaine y est peinte à grands traits; et les réponses de Spartacus, pleines de force et de précision, seroient à l'abri de toute critique, si le héros ne démentoit pas quelquefois son caractere modeste en employant l'insulte et le sarcasme.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que cette tragédie, sans être digne d'être placée au premier rang, plaira toujours à la représentation, et restera au théâtre. De grands défauts y sont compensés par de grandes beautés : le style est souvent dur et incorrect ; mais il présente fréquemment des traits de force qui entraînent les applaudissemens; d'ailleurs le rôle principal est tellement favorable aux acteurs, qu'il est à présumer que jamais ils n'abandonneront une piece qui peut les faire briller sans qu'ils soient obligés de faire une longue étude des ressorts secrets des passions.

FIN DE L'EXAMEN DE SPARTACUS.

BLANCHE
ET GUISCARD,
TRAGÉDIE
DE SAURIN,

Représentée pour la premiere fois
le 25 septembre 1763.

AVERTISSEMENT.

Feu M. Tompson, célebre par le poëme des Saisons, dont madame B**[1] nous a donné une belle traduction, est l'auteur de la tragédie angloise dont celle-ci est imitée. Un épisode du roman de Gil-Blas, qui a pour titre le Mariage de vengeance, en a fourni le sujet. Ceux qui n'entendent pas l'anglois, et qui voudront connoître la piece originale, n'ont qu'à recourir aux Mercures de janvier et février 1761; elle y a été traduite par l'auteur estimable d'Adele de Ponthieu et de Venise sauvée.[2]

Il seroit à souhaiter pour ceux qui me liront et pour moi qu'on pût imprimer avec la piece le jeu inimitable de mademoiselle Clairon : elle n'a jamais été plus admirable, et je me fais gloire d'avouer que mes foibles talens doivent beaucoup à la sublimité des siens.

---

[1] Madame Bontemps.

[2] M. de la Place.

ACTEURS.

LE COMTE DE GUISCARD.

LE COMTE OSMONT, connétable de Sicile.

SIFFREDI, grand-chancelier.

BLANCHE, fille de Siffredi.

LAURE, amie et confidente de Blanche.

RODOLPHE, frere de Laure, et confident de Guiscard.

GARDES.

La scene est à Palerme, ville de Sicile, dans le palais des rois, pendant les deux premiers actes, et à Belmont, maison de plaisance de Siffredi, aux portes de Palerme, pendant les trois derniers.

BLANCHE ET GUISCARD.



Perin del. — Gault de St Germain direxit.

Quel bruit se fait entendre?... ô destins! ô fureurs!

Acte V. Sc. VIII.

BLANCHE ET GUISCARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à part.*

O JOUR pour la Sicile à jamais déplorable!
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable!
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours!

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi!

Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi
Qu'alors que nous voyons de cette haute sphere
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire
Tomber ces dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous;
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'ame glacée une sombre épouvante....
Je ne sais, chere Laure... en ce fatal moment
Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du roi la sage politique;
Mais s'il nous est ravi, le trône est à sa sœur.
Le connétable Osmont a toute sa faveur;
Tu connois sa fierté, son arrogance extrême:
Ministre de l'état, et magistrat suprême,
Mon pere contre Osmont a souvent éclaté;
Inébranlable appui de ce trône agité,
Son zele toujours pur, son cœur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont long-tems divisé le connétable et lui:
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui...

LAURE, *l'interrompant.*

Quoi! leur réunion n'est-elle pas sincere?
Hier, vous le savez, Osmont et votre pere
Tous deux dans ce palais s'entretinrent long-tems,
Et parurent sortir l'un de l'autre contens:
Osmont est trop altier pour daigner se contraindre;
Siffredi, votre pere, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais il est dans l'état deux partis ennemis:
Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis;
Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer peut-être.

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment.
Vous savez si Guiscard est cher à votre pere.

BLANCHE.

Ah! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire!
Mais jusqu'ici d'où vient qu'éloigné de la cour
A Palerme avec nous il n'est pas de retour?
Mon cœur languit privé d'une si chere vue.

LAURE.

Sa présence à vos vœux sera bientôt rendue;
Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais; mais pour moi Guiscard est un mystere.
Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour pere,
Qu'aux champs de l'Idumée un saint zele entraîna,
Et que des Sarrasins le fer y moissonna:
De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon pere dans le fils honora la mémoire;
Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur:
Il servit à Guiscard et de pere et de maître;

Mais ce héros enfin dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi dès ses plus jeunes ans,
N'a-t-il point à son fils laissé quelques parens?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille:
Dans l'ame de mon pere, émue à son aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.
Ton frere qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie?

LAURE.

Comme vous il balance, et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité;
Mais Guiscard plein d'ardeur, sans former aucun doute
Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route:
Il se plaint que le ciel, de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus.... Daigne ne me rien taire;
Il parle donc de moi quelquefois à ton frere?

LAURE.

Dans tous leurs entretiens, d'accord avec son cœur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah! tu ravis mon ame.... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non; et de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître
Plus que je ne vous dis le comte est occupé;
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé,

Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même:
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême;
Non cet amour qui regne en un cœur amolli,
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili,
Mais ce céleste feu, cette divine flamme,
Qu'un digne objet allume et qui porte en notre ame
De toutes les vertus le germe précieux,
Le plus beau des présens que nous ont faits les cieux,
Des grandes actions source heureuse et féconde,
L'ame, à la fois la gloire et le bonheur du monde.

BLANCHE, *à part.*

O vertueux ami!

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh! que dit-il de lui, chere Laure?

LAURE.

Il assure
Que par les heureux dons qu'il tient de la nature
Guiscard honoreroit le sang même des rois;
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits;
Qu'ardente, courageuse, et vraiment magnanime,
Son ame du héros a l'empreinte sublime;
Que toutes les vertus dont brille en lui la fleur,
Rare présent du ciel, ont leur germe en son cœur;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramene et se rend la plus forte.

BLANCHE, *vivement.*

Il ne le flatte pas... Ah! pour un tendre cœur
S'il est, ma chere Laure, un plaisir enchanteur,
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même;
Notre ame éprouve alors un si doux sentiment!
C'est louer plus que nous que louer notre amant.

LAURE.

On vient... C'est votre pere.

SCENE II.

SIFFREDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFREDI, *à un homme de sa suite en dehors et qu'on ne voit pas.*

Ici je vais l'attendre :
(*à Blanche.*)
Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du roi,
Mon pere?

SIFFREDI.

Des mortels il a subi la loi;
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des foibles humains le juge incorruptible
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,

Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort d'un vol bien prompt l'a conduit à son terme.

SIFFREDI.

Il l'a vu s'approcher, mais d'un œil toujours ferme,
Ne demandant au ciel qu'un moment de retard
Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, *avec une émotion marquée.*

Guiscard?... le roi!... mon pere!

SIFFREDI.

Eh bien! au nom du comte,
Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble, et cette émotion?

BLANCHE, *avec embarras.*

Mon pere.... il est le fils de votre adoption;
Je prends part à son sort comme à celui d'un frere.

SIFFREDI.

Il suffit. Laissez-moi; vous saurez ce mystere.

(*Blanche sort avec Laure.*)

SCENE III.

SIFFREDI.

Ciel! que dois-je penser? et que viens-je de voir?
S'aiment-ils? O malheur que j'aurois dû prévoir!
Oui, son trouble a trahi le secret de son ame...
Ah! qu'ils n'esperent pas que j'approuve leur flamme!

Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi :
De l'hymen de Constance on lui fait une loi;
Le repos de l'état sur cette loi se fonde;
Et, s'agît-il pour moi de l'empire du monde,
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs Blanche est promise : Osmont m'a fait parler
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable :
Ma fille pour époux aura le connétable ;
Cet hymen politique est un point arrêté,
Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente :
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas
Qui, portant dans ses mains le destin des états,
Plein des vils sentimens que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un empire !...
Mais le comte paroît... je vais lire en son cœur.

SCENE IV.

GUISCARD, SIFFREDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur;
La nouvelle à Palerme en est déja semée,
Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas! ce roi chéri de tous!

La mort nous le ravit.

SIFFREDI.

Oui, le ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare ;
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
A conquérir les cœurs mit son ambition,
Et qui, bon sans foiblesse, en mérita le nom;
Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous sommes
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes :
Du trône il écarta ces mortels bas et faux
Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le prince écoute et mésestime;
Il fut sourd à la brigue: il tenoit pour maxime
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,
Un ami qui l'afflige, au flatteur qui lui plaît:
On ne vit point, au sein de l'horrible misere,
Le laboureur gémir du bonheur d'être pere,
Ni du luxe, engraissé de son sang précieux,
Les palais insolens s'élever jusqu'aux cieux;
Protecteur éclairé des talens, du génie,
Encourageant les arts, animant l'industrie,
Sachant récompenser et punir à propos;
Pere enfin de son peuple, il fut plus que héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces;
Mais du palais désert les courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFREDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier roi,
Et fille du tyran qui dans le grand Mainfroi
S'immola le héros et l'aîné de sa race?

SIFFREDI.

Ce tyran détesté, que le meurtre et l'audace
Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur;
D'un déluge de sang il couvrit la Sicile:
Enfin, après deux ans d'un regne peu tranquille,
Guillaume le Cruel emporta chez les morts
Cet odieux surnom, son crime, et ses remords.
Au roi que nous pleurons il laissa la couronne.
Constance en est la sœur; et toutefois au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh! qui peut donc prétendre à de si hauts destins?

SIFFREDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire?

SIFFREDI.

Oui, le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé;
Un prince reste encor de ce sang renommé

Dont un âge barbare emprunta tout son lustre.
Ah! de tant de héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler!

SIFFREDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A crû dans le silence en vertus, en années;
On lui cacha toujours ses hautes destinées;
Mais le roi vient enfin par sa suprême loi
De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi:
Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD.

Heureux jeune homme, sors de ton obscur asyle;
Vois tous tes ennemis tremblans, humiliés;
Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds...
La fille de ce monstre assassin de ton pere!

SIFFREDI.

Ah! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire!
Constance a dans ses mains les forces de l'état,
Le connétable Osmont lui répond du soldat;
Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'état encor fumant de ses ruines.
Si le prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immolé
Préviendra des esprits le funeste partage;
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage:
Le roi vient en mourant d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentimens je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance

On puisse de son cœur vaincre la résistance.
Eh! que craindre après tout? il a pour lui, seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute sa valeur.
S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang;
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
Courons vers lui, Seigneur. Ah! digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses aïeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux
Sur le théâtre obscur d'une scene privée
Confine les vertus de son ame élevée,
Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom.

SIFFREDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, *vivement.*

Mon cœur répond du sien. Oui, seigneur, sans effort
De mon état obscur je m'éleve à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carriere,
Mon ame avec transport s'élançant tout entiere
Brûleroit d'égaler en vertu comme en rang
Ces héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFREDI.

Eh bien! hâtez-vous donc de marcher sur leur trace...
(*à part.*)
Et vous dont il promet d'être la digne race,

Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins...
(à Guiscard.)
O vertueux Guiscard, noble fils de mes soins,
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zele
Vous offre le premier un hommage fidele!

GUISCARD.

Siffredi, je serois?...

SIFFREDI, *l'interrompant.*

L'héritier de nos rois:
Oui, vous êtes celui dont le ciel a fait choix
Sur tous ceux que nourrit cette isle valeureuse
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

Qui? moi! triste orphelin abandonné de tous,
Sans support, sans parens et sans amis que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
A ce jour éclatant du premier rang du monde!...
Ne m'abusé-je point?... Moi le fils de Mainfroi!
Moi le sang d'un héros! et le trône est à moi!...
(à part.)
O Blanche!

SIFFREDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire...
(à part.)
O ciel, qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des héros dont je sors;
Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,

Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon cœur toujours égal en soutienne le poids !...
(*à Siffredi.*)
Je sens, ô Siffredi ! tout ce que je vous dois;
Respectable vieillard, soyez toujours mon pere:
Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'état;
Je présumerois trop et serois un ingrat,
Si, novice au grand art de régir un empire,
Je me chargeois sans vous du soin de le conduire.

SIFFREDI.

Si la Sicile en vous, seigneur, trouve un bon roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi.

GUISCARD.

Mais quelle est donc du roi la volonté derniere?

SIFFREDI.

A sa sœur, qui du trône eût été l'héritiere,
Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

A quel titre peut-il m'imposer cette loi?

SIFFREDI.

Cet hyménée importe à l'état, à vous-même.
Oui, si vous n'élevez Constance au rang suprême,
Craignez de son parti le dangereux éclat;
Leurs mains ébranleront et le trône et l'état:
Quant à moi qui chéris avant tout la patrie,
Je ne vous cache pas qu'au péril de ma vie
J'appuierai cet hymen ordonné par le roi.

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFFREDI.

Un autre à vos refus doit avoir la couronne;
C'est le roi des Romains...

GUISCARD.

Mais le sang me la donne;
Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFFREDI.

Ah! sire...

GUISCARD, *l'interrompant.*

C'est assez... Mon pere, une autre fois
Des secrets de mon cœur je pourrai vous instruire:
Permettez cependant qu'un moment je respire;
J'ai besoin d'être à moi.

SIFFREDI.

Sire, il faut qu'au sénat
Les barons du royaume et les grands de l'état
Viennent rendre à leur maître un légitime hommage;
(*à part.*)
Je vais les assembler... Que de maux j'envisage!
(*il sort.*)

SCENE V.

GUISCARD.

Moi l'époux de Constance!... Ah! pour elle mon cœur

Sentoit sans se connoître une invincible horreur...
Écartons loin de moi cette funeste idée;
D'un plus doux sentiment mon ame est possédée.
Je puis donc à mon tour me montrer généreux!
O cher et digne objet d'un amour vertueux,
Tu n'as point estimé mon cœur par ma fortune;
Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,
A sur moi sans rougir abaissé son regard:
Enfin voici le jour du trop heureux Guiscard!
Ton amant à tes pieds va mettre un diadême:
O félicité pure! ô volupté suprême!
Blanche, ma chere Blanche, un trône t'étoit dû:
Je vais en t'y plaçant couronner la vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD.

Un roi de son sujet essuyer cette injure!

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur? vous paroissez interdit, égaré:
Tout retentit ici de votre nom sacré
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie?

GUISCARD.

Eh! que m'importe, hélas! cette joie et ces cris?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis.
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son pere elle remît ce titre,

De mon cœur, de ma foi le garant et l'arbitre;
Éh bien ! ce titre auguste entre ses mains livré,
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,
De Constance.

RODOLPHE.

Eh ! comment?...

GUISCARD.

En ce moment peut-être
Blanche pleure, gémit; Blanche me nomme traître;
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, seigneur, au sénat que s'est-il donc passé?
Son pere...

GUISCARD.

A quel excès il a porté l'audace !
Apprends son attentat. Chacun avoit pris place
Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang;
Non loin de moi Constance, assise au second rang,
D'un œil présomptueux regardoit la couronne;
Siffredi, chef des lois et l'organe du trône,
Après avoir de l'œil pris mon commandement,
En présence de tous ouvre le testament
Où, m'appelant au trône acquis à ma naissance,
On me fait une loi de l'hymen de Constance:
« Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain;
« Voici l'acte signé de sa royale main
« Où sa foi, sa couronne à Constance est promise ».
Plein de rage à ces mots autant que de surprise,

Mon esprit indigné méditoit un parti,
Quand d'acclamations la voûte a retenti;
Un applaudissement, une joie unanime
Se peint sur tous les fronts, chaque bouche l'exprime:
Constance est à mes pieds... Interdit et confus,
Comment en ce moment annoncer mes refus?
A peine sur le trône, et sans expérience,
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,
Comment m'opposer seul au vœu de tout l'état?
Que dirai-je?... Peut-être il falloit un éclat!
Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même;
Mais j'ai dans Siffredi respecté ce que j'aime,
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours,
Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours:
Par égard... par prudence... enfin l'ame troublée,
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée;
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!

Au rang des spectateurs par son pere placée,
Cette scene cruelle à ses yeux s'est passée:
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber;
A mes regards bientôt on l'a su dérober.
Prompt à désabuser son ame prévenue,
J'ai volé vers ces lieux... O douleur qui me tue!
Sans doute Siffredi prévoyoit mon dessein;

Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme; il vous sera facile...

GUISCARD.

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...
Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,
Je lui rende moi-même et le calme et l'espoir,
Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,
(*voyant entrer Siffredi.*)
Je veux par une lettre... Ah! voici ce barbare.

SCENE II.

GUISCARD, SIFFREDI, RODOLPHE.

GUISCARD, *à Siffredi.*

Oses-tu bien encor paroître devant moi,
Téméraire vieillard? viens-tu braver ton roi?
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné qu'irrite ta présence;
Fuis.

SIFFREDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux:
Si je puis à ce prix sauver l'état et vous,
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, *à part.*

Insupportable outrage!...
(*à Siffredi.*)
Fuis, te dis-je; j'ai peine à contenir ma rage.

SIFFREDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grace à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi;
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage:
Tu m'as ravi le mien... Eh! que pense, cruel,
Le respectable objet d'un amour mutuel
Qui crut en recevoir l'inviolable gage?
De ce gage sacré qu'as-tu fait? quel usage?

SIFFREDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing:
J'ai dû vous supposer un généreux dessein;
J'ai dû pour le remplir consulter votre gloire;
C'est elle et non l'amour que j'en ai voulu croire:
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu,
J'ai fait enfin pour vous ce que vous avez dû;
Et ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah! trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Être perfide amant et fils dénaturé,
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre... Au surplus je t'annonce
Que si dans mon dessein j'étois moins arrêté,
Tu l'aurois affermi par ta témérité;

J'en jure... le destin n'est pas plus immuable.

SIFFREDI.

Mais daignez voir du moins quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein :
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain,
Sur votre tête encor la couronne est flottante ;
Constance a dans l'armée une brigue puissante,
Et du roi des Romains elle aura le secours :
Vous hasardez l'état, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur détest
Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux !...
(*à part.*)
Vous ne rougirez point, ô mânes d'un héros !
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance...
(*à Siffredi.*)
Loin d'un cœur généreux ta timide prudence !
On n'asservira point mon trône ni mon cœur ;
De Constance, d'Osmont je brave la fureur ;
Malheur aux factieux qui prendront leur défense !
Cette main qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang :
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous jusques à toi sentiront ma furie.

SIFFREDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie ;
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,

Sire, épuisez sur moi tous vos ressentimens :
Peut-être que plus calme, alors votre ame auguste
Sentira qu'il est grand, je dis plus, qu'il est juste
Que tout intérêt cede et soit sacrifié
Au salut d'un grand peuple à vos soins confié;
Que le premier bonheur d'un roi digne de l'être
Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître;
Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,
C'est son peuple avant tout que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes;
Mais j'en connois aussi les bornes légitimes;
Et j'envierois le sort des moindres citoyens,
Si maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.
Je ne souffrirai point, Siffredi, qu'on me brave:
C'est un pere qu'un roi, tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFREDI.

L'esclave du devoir... Ah! sire, écoutez moi...
Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi,
Celui qui fut ton pere et forma ton jeune âge,
Et qui pour ton honneur, pour ton seul avantage,
Repousse constamment l'appât le plus flatteur
Qu'offre l'ambition aux desirs d'un grand cœur;
Qui, refusant (dût-il en être la victime)
Ce qu'un autre peut-être eût acheté du crime,
A ta haute faveur préfere ton courroux...

(*il se jette aux pieds de Guiscard.*)

Vois ton ami, ton pere, embrassant tes genoux,

Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même;
A tes pieds avec moi vois un peuple qui t'aime,
Et que le ciel confie à tes soins paternels,
Citoyens, magistrats, ministres des autels,
Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
Qui nourrissent l'état et supportent la faim;
Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,
Et l'époux et l'épouse, et la mere et la fille,
Tout un grand peuple enfin composant ta famille,
(Car les sujets des rois sont leurs premiers enfans)
Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblans;
« Sauve nous, disent-ils, d'une guerre intestine!
« Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
« Abandonner encor nos champs et nos cités?...
« Ah! pour d'autres exploits que nos calamités
« Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre»...
Résisterez-vous donc à cette voix si tendre?
Eh! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
Peut balancer son peuple en l'ame d'un bon roi?
(*s'appercevant que Guiscard s'attendrit.*)
La vôtre... mais, seigneur, je vois qu'elle est émue:
Ah! ne dérobez point ces larmes à ma vue;
L'orgueil du trône, hélas! n'est que trop inhumain.

GUISCARD, *attendri, et le relevant.*

Leve-toi, Siffredi; ton roi te tend la main...
Mes peuples me sont chers; je connois tes services,
Mais tu m'as mis, cruel, entre deux précipices:

A Constance engagé par toi dans le sénat,
Détruire son espoir c'est hasarder l'état;
A cet engagement si je veux satisfaire
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon pere;
Et de tous les côtés déchiré, combattu,
La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu.

(*après une petite pause.*)

C'est à toi, Siffredi, de venir à mon aide:
Ton zele a fait le mal, j'en attends le remede;
Il faut que demain même au sénat assemblé
De ta témérité le secret dévoilé
D'un odieux hymen pour jamais me dégage:
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
Je redouterai peu Constance et ses amis.
Qui rend un peuple heureux, le voit toujours soumis.
Je veux dans mes projets, si le ciel me seconde,
Que de la foi du mien son amour me réponde.

SIFFREDI.

Seigneur...

GUISCARD.

Sans répliquer obéis; à ce prix
Ton maître te pardonne, et redevient ton fils.

SIFFREDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne;
Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne:
Incapable, seigneur, des souplesses de cour,
On ne me verra point par un lâche retour
Plier mes sentimens aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître...
Tu voudrois que, prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fût sur le trône un fantôme de roi;
Mais ne t'en flatte pas... Adieu: quoi qu'on projette,
Constance ne sera jamais que ma sujette.
Toi, rends grace à l'amour dont mon cœur est épris,
Qui te protege encor lorsque tu le trahis.

(*il sort avec Rodolphe.*)

SCENE III.

SIFFREDI.

Ah! c'est cet amour seul qui confond ma prudence;
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance;
Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,
C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs...
O de la passion aveuglement extrême!
Le prince est le premier à se tromper lui-même;
Et lorsqu'il n'est que foible, il se croit vertueux!...
Son caractere est vif, ardent, impétueux;
Et je crains de l'état l'embrasement funeste:
Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...
Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi?
Ne songeons qu'au salut de l'état et du roi...
L'espoir nourrit l'amour: détruisons l'espérance;

De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance;
J'ai promis... Mais il vient.

SCENE IV.

OSMONT, SIFFREDI.

OSMONT.

La Sicile, seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.
Oui, l'heureuse union du prince avec Constance
Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence
Apporte enfin le terme à nos dissentions:
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auroient de sang encore inondé la Sicile.
O vertueux ami! je vous connoissois mal...
Mais tel est des partis l'aveuglement fatal
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice.
De mes préventions je connois l'injustice,
Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,
De parti que l'état, d'intérêt que le sien.

SIFFREDI.

A cet aveu, seigneur, magnanime et sincere
On reconnoît une ame au-dessus du vulgaire:
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

Votre amitié, seigneur, est un bien qu'il desire...
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire;
Et d'un ami commun si j'en crois le rapport
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.
Ce bonheur...

SIFFREDI.

Je rends grace au ciel qui me l'envoie:
Vous honorez ma fille, et je vois avec joie
Le repos de l'état par nos nœuds affermi...
(*il embrasse Osmont.*)
J'embrasse en vous, seigneur, mon gendre et mon ami.

OSMONT.

Vous comblez mes desirs: Blanche a touché mon ame;
Mais pour elle brûlant d'une secrete flamme,
J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amans,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFFREDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées
Dont la raison d'état fixe les destinées;
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon cependant, seigneur, qu'auprès de vous
Je presse le moment d'une heureuse alliance:
Chaque instant est un siecle à mon impatience.

SIFFREDI.

Il importe à l'état que nous soyons unis;

J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
Ma fille est à Belmont : venez sans plus attendre ;
Auprès d'elle avec vous je consens à me rendre :
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main sans bruit et sans délais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

La scene est à Belmont.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE.

O BARBARE Guiscard ! ô cœur plus qu'infidele !
Ame tout à la fois et parjure et cruelle !
Voilà donc ces sermens, ces vœux, et cette foi
Que tantôt !... Tu blâmois mon trouble et mon effroi...
Ainsi donc ce matin quand mon ame glacée
Présageoit le malheur dont j'étois menacée,
Ton cœur, sous un faux air de générosité,
Masquoit la perfidie et l'inhumanité !
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente...
Hélas ! sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés
A leur triste grandeur les rois sont enchaînés ?
Blanche en auroit gémi ; mais moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu peut-être ; un tendre souvenir

Eût rempli les momens de son triste avenir ;
Ton image en mon cœur eût demeuré gravée...
Au faîte de l'espoir tu m'as donc élevée
Pour offrir à mes yeux l'abyme plus profond !...
Ah ! cette cruauté m'accable et me confond...
Guiscard, tu n'as point eu cette bassesse extrême...
Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...
Non... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus sous le faux nom d'honneur;
Mais l'orgueil, l'intérêt, qui de ce monde est l'ame,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme...
Guiscard, à qui mon cœur élevoit des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels !
Ah!... Mais mon pere vient... Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble ?

SCENE II.

SIFFREDI, BLANCHE.

SIFFREDI, *voyant Blanche en pleurs.*

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs,
Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs :
De ce cœur paternel la facile tendresse
D'un œil compatissant regarde ta foiblesse;
J'espere cependant en ta noble fierté;
Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté:
C'est dans l'obscure nuit que la lumiere brille ;

Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah! je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFREDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison:
Ma fille n'a pas dû sans moi disposer d'elle;
Mais ton pere est sensible à ta peine cruelle;
Sous le poids du reproche, il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le ciel voulut combler,
Ses graces, ses vertus ont fait naître ta flamme;
J'aurois dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah! traitez votre fille avec plus de rigueur:
Votre bonté m'accable et me perce le cœur;
Puis-je verser, hélas! des larmes trop ameres?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des peres.

SIFFREDI, *la serrant dans ses bras.*

Viens dans mes bras, ma fille... O toi, dans tous les tems
L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans,
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu?... Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... dites, seigneur... qu'exigez-vous de moi?

SIFFREDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que, pour son roi
Toujours des mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrît l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah! cet espoir, seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFFREDI.

Il l'a dû : de vos feux quel eût été le fruit?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisable héros,
Il dût pour être à toi hasarder sa couronne?
Crois-tu que pour placer ma fille sur le trône
Mon devoir eût souffert qu'on rouvrît nos tombeaux;
Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux
La discorde cruelle embrasât ma patrie;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie?
Jamais à ce projet je n'aurois consenti.
Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton pere et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra... Mais qu'est-ce qu'ils demandent?

SIFFREDI.

Je connois ta vertu; c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps:
Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire,
Tu dois les prévenir; et déja j'aime à croire
Que tu n'as plus que zele et respect pour ton roi.
Mais ce n'est pas assez: on ne vit pas pour soi;
Plus le sort nous éleve au-dessus du vulgaire,

Plus il nous met en butte à ce juge sévere
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs
Console sa bassesse en médisant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il?

SIFFREDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre;
Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur
Et coupant à l'espoir sa derniere racine,
Prendre un illustre époux que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel! un époux! à moi, mon pere?

SIFFREDI.

Au plus haut rang,
Osmont joint le mérite et la splendeur du sang:
Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon pere! daignez....

SIFFREDI, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, ma fille:
Cet hymen est pour vous l'asyle de l'honneur.
Il vous faut un époux qui soit un protecteur
Qu'impunément ne puisse offenser le roi même:
Tel est le connétable; il est puissant, vous aime....

(*voyant de nouveau Blanche en pleurs.*)

Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,

Ma parole est donnée, elle doit s'accomplir,
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah! seigneur,... ah! mon pere,
Si jamais à vos yeux votre fille fut chere,
Si de ma mere en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon bonheur vous fîtes des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFFREDI.

Je vous l'ai déja dit, ma parole est donnée;
Il le faut.... c'est en vain.

BLANCHE, *se jetant aux pieds de son pere.*

Mon pere!

SIFFREDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non; mes tremblantes mains embrassent vos genoux;
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur
Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.
Qu'exigez-vous? ô ciel! Votre rigueur ordonne
Que n'étant point à soi votre fille se donne!
C'est me percer le sein; c'est outrager Osmont:
Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un affront.
Souffrez que loin du monde à jamais retirée
Je traîne de mes jours la pénible durée.
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,

Vous ne devez pas plus en disposer sans moi :
Mon pere, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres.
Rompre à la fois mes nœuds et m'en imposer d'autr
C'est exiger de moi par-delà mon devoir ;
Je dis plus, cet effort surpasse mon pouvoir :
Peut-être avec le tems je le pourrai, mon pere.
Le ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du tems.... ou bien prenez mes jours
Prenez-les, terminez leur déplorable cours ;
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.
(*voyant que Siffredi s'attendrit.*)
Mais j'apperçois des pleurs que mon pere dévore ;
Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFFREDI, *avec un effort marqué.*

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah ! ne repoussez pas un mouvement si tendre !

SIFFREDI.

Levez vous. Je vous plains; mais gardez-vous d'attendı
Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur
L'intérêt de l'état et celui de l'honneur :
L'un et l'autre ont parlé, la pitié doit se taire ;
Et par tout le pouvoir dont le ciel arme un pere
Je veux être obéi.... Blanche, préparez-vous
A recevoir Osmont en qualité d'époux :
Je vais l'amener.

BLANCHE, *avec l'air abymé de douleur.*

Ciel !

SIFFREDI, *à part.*

O nature trop forte!
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte!
Qu'il en coûte à mon cœur!... Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, *avec chaleur.*

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon pere.

SCENE III.

SIFFREDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFREDI, *à Laure.*

Venez, Laure, et d'une triste amie
Rendez par vos conseils l'ame plus affermie;
Ramenez au devoir un cœur trop égaré;
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

SCENE IV.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

Non, ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose...
Quel amour est trahi! quel devoir on m'impose!
Ah! Laure!

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs:

Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame? Ah! c'est trop peu ressentir votre injur
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute.... Mais, hélas! crois-tu qu'ainsi soudai
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain;
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,
Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer?
Long tems on aime encore en rougissant d'aimer.
On veut que je me force à l'horrible contrainte
De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon cœur malgré moi toujours chere!..
Où fuir, où me cacher aux humains, à mon pere?
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensevelir mes jours moissonnés dans la fleur?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos vœux si funeste?
Quel époux?...

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi:
C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi;
Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh bien! vous êtes outragée;

Ce jour a vu l'affront, il vous verra vengée.

BLANCHE.

Vengée! hélas! sur qui? sur Guiscard, ou sur moi?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce cœur vil et faux....

BLANCHE, *vivement.*

Non, il ne peut pas l'être;
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître;
Nous lui faisons injure.

LAURE.

O ciel! que dites-vous?
N'a-t-il pas à Constance en présence de tous?....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Il est trop vrai....je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

Quoi! ce matin, madame, avec un soin extrême
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,
Et c'est pour vous trahir! et, pour comble d'outrage,
Devant vous hautement à Constance il s'engage;
Il veut que vous soyez témoin de votre affront;
Votre ressentiment ne peut être trop prompt...
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, *à part.*

Ah! parjure!

LAURE.

Pouvez-vous balancer?...

BLANCHE.

Dès demain?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh! qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son cœur
Le cri du sang d'un pere et le remords vengeur!...
Laure, je veux t'en croire: un fier dépit me guide.
(*à part.*)
Tu me regretteras, homme lâche et perfide!
(*à Laure.*)
Oui, mon hymen fera son tourment et le mien:
Il a trahi mon cœur, j'ai mal connu le sien;
D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentimens que j'attendois de Blanche:
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'épanche;
Mais gardez au dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter;
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie....
(*à part.*)
Quelle joie!... Ah! cruel! à quel nœud détesté
Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté!

LAURE.

Osmont a des vertus ; le sang de ses ancêtres
En ses veines transmis est le sang de nos maîtres ;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

Ne parle point de lui ;
Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard : dis-moi bien que c'est un infidele,
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancele.

LAURE.

Songez que votre pere....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Oui, j'afflige son cœur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE, *appercevant Siffredi.*

Il vient.

BLANCHE, *voyant Osmont avec Siffredi.*

Osmont le suit.... O contrainte ! ô supplice !
Un pere exige, ô ciel ! cet affreux sacrifice !

SCENE V.

SIFFREDI, OSMONT, BLANCHE, LAURE.

SIFFREDI, *à Blanche.*

Ma fille, de ma main recevez un époux
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous ;

Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre,
Faire au gré de mon cœur son bonheur et le vôtre !

OSMONT, *à Blanche.*

Le choix de votre pere autorise mes feux,
Madame; mais ce choix ne peut me rendre heureux
Si le cœur où j'aspire en ma faveur ne penche :
Croirai-je que du moins la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau nœud?

BLANCHE.

Seigneur.... l'obéissance.... un pere.... son aveu....
(*à part*)
Je me meurs !

OSMONT.

Ciel !

SIFFREDI.

(*à part.*)
Ma fille !.... à peine elle respire.

BLANCHE.

O mon pere !....
(*à Laure.*)
Aide-moi.... je ne puis me conduire.
(*Elle sort avec Laure qui la soutient.*)

SCENE VI.

SIFFREDI, OSMONT.

SIFFREDI, *à Osmont.*

Je la suis ; pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE.

C'EN est donc fait, hélas! un nœud fatal me lie!
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie!...
Puisse mon pere un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher!
« Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe»?
M'a-t-il dit. A ce mot mon courage succombe;
J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.
Oh! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur!
Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main tremblante
J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts;
Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts;
Tout sembloit s'écrouler.... Illusion trop vaine!
La mort que j'invoquois n'a point fini ma peine;
Je vis.... et, par mon cœur en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

SCENE II.

BLANCHE, LAURE.

LAURE, *avec un air troublé, et tenant un billet à la main.*

Madame....

BLANCHE.

O ciel! quel trouble!

LAURE.

Ah! je suis confondue!

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue!
Ai-je quelque malheur encore à redouter?
Ce billet....

LAURE, *l'interrompant.*

Quels regrets il pourra vous coûter!
Quels reproches, hélas! vous aurez à me faire!

BLANCHE.

Je tremble; explique-toi.

LAURE.

Mon frere....

BLANCHE.

Eh bien! ton frere?...

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins;
Guiscard a confié ce billet à ses soins,

Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi! Guiscard... il m'écrit!... Croit-il par une lettre?...
Voyons, Laure... mais, non, mon cœur m'en presse en va
Non, je ne lirai point un billet que sa main....

(*à part.*)

Eh! que peut-il me dire?.... Ah! d'une infortunée
Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard, irriter les tourmens!
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes sermens;
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frere ose vouloir justifier son maître;
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité:
Il alloit plus au long m'expliquer ce mystere;
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre pere
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O ciel! que me dis-tu?
Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu?
N'importe.... cette lettre.... il faut la lire... Donne,

(*prenant la lettre.*)

Ah! donne. Ma main tremble, et tout mon corps frissonn
Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein!

(*elle lit.*)

Mais lisons: « De ton cœur je conçois les alarmes,

(elle s'arrête.)

« Chere Blanche. » Ah! mes yeux se remplissent de larmes.

(elle continue de lire.)

« Je brûle de te voir et de les dissiper.
« L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper;
« Un cœur chéri du tien n'est ni lâche, ni traître:
« Je volerai vers toi dès que j'en serai maître.
« Ton pere.... à quel excès, ô ciel, il s'est porté!....
« Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
« Repose-toi du soin de notre destinée:
« Crois qu'à toi pour jamais la mienne est enchaînée,
« Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
« Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort ».

(à part, après avoir lu.)

Jamais, hélas! jamais.... Qu'ai-je fait? malheureuse!
Il accuse mon pere.... O conjecture affreuse!
Cet écrit par moi-même entre ses mains remis....
Quoi! sans l'aveu du prince il auroit.... j'en frémis...
« Tantôt tu sauras tout. » Ah! si je te suis chere,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystere!
Guiscard, ah! par pitié laisse-moi mon erreur.
Quel est donc mon destin? ciel! quelle en est l'horreur,
Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie!
O dépit insensé! trop aveugle courroux!
Un instant a donc mis un abyme entre nous!....
De sa fidélité j'avois mille assurances;
En devois-je sitôt croire les apparences?

Devois-je me hâter de nous perdre tous deux?
C'est toi qui l'as voulu, pere trop rigoureux!
De ton âge endurci la cruelle prudence,
Un moment de dépit, un desir de vengeance,
(*à Laure.*)
Toi-même, Laure, hélas! ta fatale amitié:
Vous m'avez tous trahie.... et mon cœur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zele:
Guiscard au fond de l'ame a pu rester fidele;
Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert?
L'amour est moins timide en un cœur magnanime;
Le sien, n'en doutez pas, faux ou pusillanime....

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor précipité.
Dans l'abyme déja c'est toi qui m'as poussée;
Par mon pere, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai crus tous deux. O repentir trop vain!
L'affreux remords habite et déchire mon sein....
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
J'éviterai le roi.... mais, hélas! cette lettre....
Ah! comment l'oublier... et me vaincre, et me fuir?...
Que Guiscard soit fidele, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais; oui, dans la solitude
Faisons-nous de nos maux une triste habitude;
Gémissons en secret, et dévorons mes pleurs;

Sur-tout à mon époux cachons bien mes douleurs;
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déja trop bien lu dans mon ame;
Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre, inquiet;
Il sembloit de mon cœur épier le secret:
S'il en est encor tems, qu'à jamais il l'ignore....
Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore,
Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat,
Éprouver au-dedans un douloureux combat,
Et montrer au dehors un front calme et paisible;
Oh! que la vie alors est un fardeau pénible!...

LAURE.

Le roi paroît.

BLANCHE.

Fuyons.... ô ciel! mes pas tremblans....

SCENE III.

GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

GUISCARD, *à Blanche en se jetant à ses pieds.*

Le voilà donc passé ce siecle de tourmens!
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.

Il ne m'appartient plus de vous y voir encore,
(*à part.*)
Le tems en est passé... Levez-vous, sire. Hélas!

GUISCARD, *se relevant.*

Libre des soins cruels qui retenoient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon ame
Exhaler les transports de sa brûlante flamme....
Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur?
M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur?
Que l'apparence, ô ciel, jusque-là te prévienne!
Ton ame ne t'a pas répondu de la mienne!

BLANCHE, *confuse et embarrassée.*

Seigneur....

GUISCARD.

Je vois encor ton esprit incertain.
Sache donc que ton pere, abusant de mon seing,
A tourné contre nous.... Mais quel tourment te presse?
Tu trembles.... tu pâlis.... Ma chere Blanche!

BLANCHE, *du ton de la douleur la plus profonde.*

Laisse,
Oh! laisse-moi, Guiscard.

GUISCARD.

Moi te laisser! jamais;
Non, jamais.... A mon cœur il faut rendre la paix;
Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi....

BLANCHE.

Mon ame est déchirée.
O crime irréparable!

GUISCARD, *vivement.*

Il ne l'est pas: eh bien!

Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien :
Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore ;
Mais tout est réparé si tu m'aimes encore ;
Dis que je suis aimé... donne-moi cette main,
Et que la mienne....

BLANCHE, *retirant sa main.*

Hélas !

GUISCARD.

Tu résistes en vain.

BLANCHE.

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre ;
Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

GUISCARD.

Blanche !... Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le cœur.... O ciel ! explique-toi :
Quel est donc le secret que ta douleur me cele ?

BLANCHE.

Ne m'interrogez pas.... Éloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle !

BLANCHE.

Un obstacle invincible....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il n'en est point pour nous :
Non ; je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain : le comte Osmont...

GUISCARD.

Le traître!

Oseroit-il prétendre?...

BLANCHE.

Il respecte son maître....

Mais.... il est mon époux.

GUISCARD.

Ton époux!... Que dis-tu?

Osmont!

BLANCHE.

Il est trop vrai.

GUISCARD.

Je reste confondu.

(*à part.*)

Qu'as-tu fait?... juste ciel!

BLANCHE.

L'autorité d'un pere,

Une fatale erreur....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Perfide! elle t'est chere

Cette erreur que l'amour auroit su démentir.
Penses-tu m'abuser par un vain repentir?
Osmont, ô ciel! Osmont posséder tant de charmes!
Tu l'aimois, oui.

BLANCHE.

Cruel!

GUISCARD.

Je vois couler tes larmes...

Que servent à présent ces regrets superflus?
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus.
(*à part.*)
Ciel! tandis qu'accusant l'éternité des heures,
Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,
Blanche me trahissoit!

BLANCHE.

Eh bien! tu dois haïr
Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.
Je ne te dirai point que mon pere, que Laure...
Plus à plaindre que toi, je m'accuse et m'abhorre.
Va, d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir;
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir;
Victime d'une erreur que le remords expie,
Quitte-moi pour jamais.

GUISCARD.

Demande donc ma vie:
Ma vie est de t'aimer....

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

Non; tes vœux et les miens tu ne les peux trahir;
Non... ton pere a tout fait; il t'a sacrifiée.
(*d'un ton très ferme.*)
Mais tes sermens d'avance avec moi t'ont liée:
Cette main est à moi.
(*il lui prend la main.*)

SCENE IV.

BLANCHE, GUISCARD, OSMONT, LAURE.

OSMONT, *à Blanche.*

Madame, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux?

BLANCHE.

Non; ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révere.

GUISCARD, *à Osmont.*

Quelle est donc cette audace?

SCENE V.

BLANCHE, GUISCARD, OSMONT, SIFFREDI, LAURE.

BLANCHE.

(*à Guiscard.*) (*à Siffredi*
Ah! seigneur... Ah! mon pe
Venez, et detournez les maux que je prévoi.
(*elle sort avec Laure.*)

SCENE VI.

GUISCARD, SIFFREDI, OSMONT.

GUISCARD, *à Osmont.*
Est-ce là le respect que tu dois à ton roi?
OSMONT.
Ce rang dont il abuse il me le doit peut-être;
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maître,
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.
SIFFREDI
Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnoissez-vous ceux et d'époux et de pere?
Eh! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits?
GUISCARD.
D'un discours importun épargne-moi la suite:
Au lieu de me juger regarde ta conduite.
Je connois mes devoirs et saurai les remplir;
Mais connois-tu les tiens, toi qui, pour me trahir,
D'un zele spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature?
C'est assez, Siffredi; ne me réplique rien.
Toi, connétable, écoute, et consulte-toi bien:
Blanche aux autels n'a pu, par son pere entraînée,
T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée.

Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir
Je briserai ces nœuds : ose t'en prévaloir,
Ose à ton souverain disputer sa conquête ;
Mais, connétable, apprends qu'il y va de ta tête.

OSMONT.

Ma tête! Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans :
Des fiers enfans du Nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et brave la menace ;
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens.

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage ;
Mais si le jour t'est cher, désormais n'envisage
Qu'avec l'œil d'un sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton maître, et que mon trône attend.

(*il sort.*)

SCENE VII.

OSMONT, SIFFREDI.

OSMONT, *à part.*

O ciel, à cet excès porter la tyrannie !
Me ravir mon épouse et menacer ma vie !
J'ai, grace au ciel, un cœur, et trouverai des bras

Qui sauront mettre un frein à de tels attentats.
Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme;
On peut l'en arracher. Oui, je vole à Palerme:
Il faut désabuser Constance et ses amis.
Perfide! tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connois plus que Constance pour reine.

SIFFREDI.

La passion, seigneur, trop avant vous entraîne.
Le roi s'est oublié; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudens;
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille;
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille:
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice;
Sauvons nos droits enfin sans que l'état périsse.
Ne précipitez rien; mais évitez le roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi:
Je connois bien Guiscard; d'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive:
Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, *fièrement.*

Je le crois qu'en effet il se repentira.
Vous connoissez Guiscard, vous auriez dû peut-être
Un peu plutôt, seigneur, me le faire connoître;
Mais que j'attende en paix et sans être vengé
Qu'il daigne faire grace à mon cœur outragé?

Non.... sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'état, mon honneur, et Constance:
Je paroîtrois un lâche aux yeux de tous, à moi,
Si je pouvois souffrir....

SCENE VIII.

OSMONT, SIFFREDI, RODOLPHE, *à la tête des gardes.*

RODOLPHE, *à Osmont.*

Seigneur, au nom du roi
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée?

RODOLPHE.

Oui, seigneur.

SIFFREDI, *à part.*

Ciel! quelle est ma surprise!

RODOLPHE.

Il faut de plus au fort me suivre sans délai.

OSMONT, *à Siffredi.*

Voilà de son pouvoir un glorieux essai!

SIFFREDI, *à part.*

Juste ciel! pour l'état quel funeste présage!
Ce prince dont mes soins ont formé le jeune âge....

Je cours m'offrir à lui, sans doute il m'entendra.
(*à Osmont.*)
Allez.... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.
Guiscard a de l'honneur, il aime la justice;
A ses pieds il verra le bord du précipice:
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

SIFFREDI.

Le roi me l'a promis.... Plus calme et plus traitable,
A ma priere enfin il rend le connétable;
Demain il sera libre aux premiers traits du jour:
Mais qu'espérer, hélas! d'un si foible retour?
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,
Le roi persiste encor dans son projet funeste;
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,
Notre perte, et la sienne... O que de malheureux
Des passions des rois sont les tristes victimes!
Que de sang innocent pour expier leurs crimes!
Que dis-je?...Ah! n'ai-je rien moi-même à m'imputer?
J'ai couru vers l'écueil en voulant l'éviter;
Mais j'atteste du moins l'œil perçant et sublime
Qui de nos cœurs éclaire et pénétre l'abyme
Que mon zele fut pur, et n'eut jamais pour loi

Que le bien de l'état et la gloire du roi.
A mon propre péril j'ai soutenu leur cause;
N'importe. Quelque fin qu'un grand cœur se propose,
L'artifice peut-être est toujours criminel:
Soyons justes et vrais, et laissons faire au ciel....
Quelqu'un vient.... à cette heure?...

SCENE II.

OSMONT, SIFFREDI.

SIFFREDI.

O ciel! quelle est ma joie!
Se peut-il que sitôt, mon fils, je vous revoie!
J'espérois que du jour la naissante clarté
Seroit l'instant heureux de votre liberté;
Mais le roi le prévient, et ce retour efface....

OSMONT.

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grace;
Je n'en attends de lui ni n'en veux: non, mon cœur
Qui brave son courroux dédaigne sa faveur.
Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse;
Il m'a laissé sortir sur la simple promesse
Que l'aube en se levant me verroit de retour.
J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,
De ses amis, des miens une troupe zélée
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée:
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi;
Nomment tyran celui que vous appelez roi:

« C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,
« Et les lois de l'état, et la paix domestique.
« Quoi ! ce consentement authentique et formel
« Étoit donc pour Constance un affront solennel!
« Mais elle a pour garant tout un sénat auguste.
« Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
« Qui l'appelant au trône ordonne qu'avec lui
« Constance le partage et s'en rende l'appui,
« C'est au roi des Romains d'y monter avec elle;
« Au défaut de Guiscard le testament l'appelle ».
Voilà quels sont, seigneur, les sentimens de tous.
Refuserez-vous seul de vous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumieres
Ont dirigé du roi les volontés dernieres?

SIFFREDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi
L'intérêt de l'état inspira plus que moi;
Mais craignons avant tout de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux sous vos drapeaux que prompts à se ranger
Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre ou de mourir pour elle:
Ceux du roi sont nombreux; et sous ses étendards
Vous verrez à son nom voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
On ne veut point ici d'un étranger pour maître:
Ce trône dont jadis posa les fondemens

L'immortelle valeur de nos héros normans;
Leurs fils souffriront-ils que la race sueve
A la leur aujourd'hui le dispute et l'enleve?
Non; le roi des Romains leur seroit odieux.
Ah! que la passion ne ferme point nos yeux!
Et s'il est vrai, seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre cœur comme dans notre bouche;
Si nous aimons l'état, il faut nous réunir,
Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen: perdons qui nous offense;
Écrasons un tyran tandis que sa puissance
N'est pas encore au point de nous faire trembler:
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,
Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFREDI.

N'appelez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Éternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;
Qui, superbe et farouche, immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu, pour loi:
Le véritable honneur n'est que la vertu même;
Oui, de nos actions seule arbitre suprême....

OSMONT, *l'interrompant.*

On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu son courage glacé:

Moi dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFREDI.

Eh bien! à vos fureurs immolez donc l'état!
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice;
Non.... Du roi cependant je blâme l'injustice.
Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous:
Le roi réclame en vain; vous êtes son époux:
Ma juste fermeté bravera sa colere;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son desir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi;
Je ne partagerai vos complots, ni son crime;
Mais je serai, seigneur, sa premiere victime.
Adieu.... De votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah! j'y ferois, seigneur, d'inutiles efforts;
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFREDI.

Le roi verra l'abyme où son projet l'engage.
Demain tout peut changer: mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au fort dégager votre foi.

SCENE III.

OSMONT.

Que je compte sur lui!... promesse trop frivole!
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole:
Il porte à ce tyran un amour insensé.
Dois-je lui confier mon honneur menacé?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme;
Mille soupçons affreux s'élevent dans mon ame.
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin....
Si cette nuit couvroit un horrible dessein!
Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble.... Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle...
La perfide!... Je crains un complot odieux...
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux....
Arrachons-la d'ici, prévenons l'entreprise:
J'ai des amis tout prêts, la nuit me favorise;
Allons les disposer autour de ce palais:
Il faut de mon projet assurer le succès;
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre....
Ah! dans les noirs transports où mon ame se livre,
Blanche, Guiscard, et moi, je puis tout immoler.
J'entends du bruit.... sortons.

SCENE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Où voulez-vous aller?
Errante en ce palais, votre douleur muette
Y promene au hasard sa démarche inquiete;
Et poursuivant en vain un repos qui vous fuit...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Abandonne mon ame au trouble qui la suit:
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi vous laisser! ô ciel! et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur profon
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde?
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi; je le veux; mon amitié l'exige:
Tes conseils m'ont perdue.... oui, laisse-moi, te dis-je;
N'aigris point ma douleur; ne me réplique rien.

(*Laure s'éloigne.*)

SCENE V.

BLANCHE.

Me voilà seule enfin !... Que ne puis-je aussi bien
Écarter de mon cœur les cruelles alarmes !
O sommeil ! c'est en vain que j'implore tes charmes:
Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur ni repos.
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.
Osmont au désespoir.... Osmont fier, implacable,
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur....
O reproche cruel ! ô trop fatale erreur !
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte :
J'en ai cru le dépit; il perd qui le consulte.
(*elle se jette dans un fauteuil.*)
Ne puis-je me calmer? La terreur me poursuit.
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit !
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille !
Mais qu'entends-je?... quel bruit a frappé mon oreille?
(*elle se leve.*)
Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient.... c'est le roi.
Quel projet !.... je frissonne.... ô ciel !

SCENE VI.

GUISCARD, BLANCHE.

GUISCARD.

Rassure-toi,
J'ai su me ménager une secrete entrée.

BLANCHE.

Comment en vous voyant puis-je être rassurée?
Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers
Osmont.... Si mon honneur, si mes jours vous sont cher

GUISCARD, *l'interrompant.*

O Blanche! écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez vous prétendre!
Quel dessein!... je ne dois ni ne veux vous entendre;
Non... Vous voyez ma peine et mon trouble mortel....
Songez à quel reproche....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il en est un cruel
Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire,
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincere;
C'est de m'avoir trahi.... Le tems est précieux;
Rodolphe avec ma garde attend près de ces lieux,
Et le trajet est court de Belmont à la ville;
Il faut me suivre: viens, un respectable asyle....

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel! et que proposez-vous?
Un asyle! en est-il qu'auprès de mon époux?
Guiscard à ma vertu réservoit cet outrage!
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage,
Et que l'honneur me fait un austere devoir
De ne jamais oser vous parler ni vous voir;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon ame
Le souvenir trop cher d'une premiere flamme;
Que nous devons nous fuir; et qu'épouse d'Osmont
Votre amour désormais n'est pour moi qu'un affront?

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse.
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse;
Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main l'on a trompé ton cœur:
Rappelle nos sermens, et consens que l'on brise
De vains nœuds qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage et te permet....

BLANCHE.

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Tout cœur soumis à ce juge suprême
N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même;
Vous n'étoufferez point son murmure importun:

Il dit qu'un souverain, comme pere commun,
Doit respecter les droits d'un pere de famille,
Le laisser à son gré disposer de sa fille;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des nœuds cruels.... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine !

BLANCHE.

Le ciel, qui consacre ma chaîne,
De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine:
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas!

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais !

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas!

GUISCARD.

Blanche, l'heure s'envole; il en est tems encore:
J'eus tes premiers sermens; tu m'aimas, je t'adore:
Viens; mon trône t'attend; mais il faut sans retard...

BLANCHE, *vivement.*

Que parles-tu de trône? un désert et Guiscard....
C'en est trop... près de vous malgré moi je m'oublie.
(*avec un effort marqué.*)
Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

Je ne le reçois point; je demeure en ce lieu:
Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.

Périssent à tes yeux mes jours que je déteste!
Je te perds; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit! ciel, quel est mon effroi!

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... eh bien! j'obéis, et sur l'heure
(*tirant son épée.*)
Ce fer....

BLANCHE.

Guiscard! arrête, ou le plonge en mon sein;
Termine par pitié mon malheureux destin....
C'en est trop... je succombe à ma douleur mortelle:
Au nom de cet amour....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Trahi par toi, cruelle!

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour; mais il reste à mon cœur
La vertu qui console au comble du malheur:
Veux-tu me la ravir? veux-tu souiller ma gloire?
Si je pouvois, cruel, et te suivre et te croire,
Serois-je digne encore et du jour et de toi?
Non...

GUISCARD, *se jetant à ses pieds.*

Je meurs à tes pieds.

SCENE VII.

GUISCARD, OSMONT, BLANCHE.

OSMONT.

Ciel ! qu'est-ce que je voi?

(*à Guiscard, l'épée à la mai*

Guisçard aux pieds de Blanche!... A moi, tyran; vengeanc
Défends-toi !

GUISCARD, *aussi l'épée à la main.*

Songe, traître, à ta propre défense.

(*ils se battent; Osmont tombe mortellement blessé.*)

BLANCHE, *à Osmont en courant à lui.*

O malheureux époux !

OSMONT, *se ranimant et la frappant de son épée.*

Femme perfide, meurs.

(*il retombe.*)

SCENE VIII.

GUISCARD, SIFFREDI, BLANCHE, RODOLPHE, GARDES.

SIFFREDI.

Quel bruit se fait entendre ?.... ô destins ! ô fureurs !

GUISCARD, *à Siffredi.*

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, *d'une voix mourante, à Guiscard.*

Ah ! si je vous suis chere,

Epargnez ses vieux ans.

SIFFREDI.

O ma fille!

BLANCHE.

O mon pere!

GUISCARD.

Blanche, ma chere Blanche!...

BLANCHE.

Écoutez-moi tous deux:
O trop malheureux pere! amant plus malheureux!
Jurez de respecter ma volonté derniere.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumiere.

BLANCHE.

Non; vivez, je le veux: consolez ce vieillard;
(*à Siffredi.*)
Ne lui reprochez rien.... Vous, consolez Guiscard;
L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne...
(*à part.*)
La lumiere me fuit; la force m'abandonne.
(*à Guiscard, en lui tendant la main.*)
Ciel! prends pitié de moi... Guiscard... ta main... je meurs.

GUISCARD, *voulant se frapper de son épée.*

Elle expire: la mort réunira nos cœurs.
(*on le désarme.*)

FIN DE BLANCHE ET GUISCARD.

EXAMEN

DE BLANCHE ET GUISCARD.

Le début de cette piece excite un grand intérêt, et l'exposition se développe sans que le spectateur soit obligé d'écouter de longs récits. Un roi chéri de ses peuples est prêt à terminer une carriere qu'il a honorée par de grandes actions et par l'exercice d'un pouvoir fondé sur la justice et sur la clémence : la Sicile, depuis long-tems déchirée par des guerres intestines, agitée par des révolutions, souillée par des attentats politiques, s'est enfin reposée sous ce regne trop court. Le prince qui va descendre au tombeau ne laisse point d'héritier mâle : une princesse haïe du peuple doit monter sur ce trône ; et l'on craint sous sa domination les malheurs qui ont ébranlé les fondemens de l'état. C'est au milieu du trouble qui précede toujours les évènemens de ce genre que commence la tragédie de Blanche et Guiscard. Il étoit difficile d'imaginer une exposition plus théâtrale ; mais le poëte prenoit l'engagement de soutenir cet intérêt qui s'empare du spectateur dès la premiere scene : plus le commencement de sa fable promettoit, plus il étoit obligé de remplir l'attente qu'il avoit eu l'art de provoquer. Les *mœurs* devoient être observées avec soin ; les vraisemblances devoient être conservées ; les évènemens ro-

manesques devoient être bannis ; et la catastrophe pathétique du cinquieme acte devoit être amenée par des incidens auxquels la raison et le goût, qui en est inséparable, n'eussent rien à opposer.

Nous allons examiner jusqu'à quel point Saurin a su remplir les lois qu'il s'étoit lui-même imposées. Siffredi, grand-chancelier de Sicile, est le personnage qui fait mouvoir les ressorts de l'action ; dépositaire du secret de l'état, il a été chargé de l'éducation de l'héritier du trône, à qui les circonstances l'ont forcé de cacher son illustre origine. L'amour du jeune prince pour la fille de Siffredi cause la catastrophe tragique de la piece ; il replonge la Sicile dans un abyme de maux. Le chancelier, que le poëte présente comme un sage et comme un grand ministre, auroit dû long-tems avant l'époque de l'action empêcher que cet amour ne pût naître, ou du moins chercher à l'étouffer dès son origine ; au contraire il a élevé Guiscard avec Blanche dans une solitude : habitués à se voir sans cesse, ils se sont aimés ; nul objet de comparaison n'a pu les détourner de leur penchant, et ils se sont familiarisés avec l'idée qu'ils seroient unis. C'est au moment où le jeune prince est reconnu que Siffredi veut sur-le-champ rompre des nœuds si doux : il ne garde aucun ménagement avec une passion que les obstacles ne font ordinairement qu'augmenter ; il exige que le jour même Guiscard épouse la princesse qui partage ses droits à la couronne, et que Blanche donne sa main à un seigneur du parti opposé. C'est bien peu connoître le cœur humain que de se servir de

semblables moyens. Guiscard, parvenu au trône, revêtu du pouvoir suprême, consentira-t-il à étouffer une passion que l'espoir a nourrie depuis son enfance?

La conduite de Siffredi depuis que le prince est sous sa tutele a donc été imprudente; celle qu'il emploie pour réparer sa premiere faute n'est pas plus avouée par la raison et par l'expérience.

Le chancelier, pour exécuter son double projet, ne trouve d'autre moyen que de brouiller Guiscard avec Blanche : s'il pouvoit les séparer à jamais l'un de l'autre, ce moyen ne présenteroit aucun inconvénient; mais Blanche doit être unie à un seigneur de la cour qui, par sa dignité de connétable, ne quitte point le prince. Les deux amans se reverront, ils s'expliqueront; et il faut leur supposer une grande vertu pour croire qu'une réconciliation ne suivra pas cet éclaircissement : alors quels désordres dans cette cour! à quels attentats ne se portera point le connétable, homme puissant et d'un naturel jaloux!

C'est ce que Siffredi n'a point prévu. Guiscard, pour gage de son amour, a donné à la fille du chancelier un blanc-seing dont elle peut se servir comme elle le voudra; ce papier tombe entre les mains de Siffredi, qui y écrit une promesse de mariage à la princesse, et qui lit cette promesse en présence du roi dans une assemblée des grands de l'état. Ce moyen, puisé dans le roman de Le Sage, n'est ni vraisemblable ni dramatique; il jette de la défaveur sur Siffredi dont le noble caractere ne doit point s'abaisser à un stratagême si bas.

Abuser de la signature de son prince, dans quelque circonstance que ce soit, est un tort que rien ne peut excuser. Siffredi pense avoir fait contracter à Guiscard un engagement qu'il ne pourra plus rompre ; la suite nécessaire de cette contrainte momentanée prouve assez combien le ministre s'est trompé. Blanche croit Guiscard infidele : pour se venger elle donne sa main au connétable ; mais à peine a-t-elle promis au pied des autels d'oublier son amant, que le roi lui fait demander un entretien.

Ici la situation de Blanche a quelques rapports avec celle de Pauline et d'Alzire. Corneille et Voltaire ont senti combien il étoit délicat d'offrir sur la scene une femme mariée revoyant son amant ; la vertu la plus éprouvée, la décence la plus sévere, pouvoient seules faire passer cette situation difficile. Dans Polyeucte, Pauline refuse d'abord de recevoir Sévere, quoique son pere le lui ordonne :

> Moi, moi, que je revoie un si puissant vainqueur,
> Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !

Alzire ne revoit Zamore que par hasard : un mouvement de compassion pour ses malheureux compatriotes la porte à recevoir un Américain qui lui demande un moment d'entretien ; et c'est son amant qui se présente à ses yeux. Leur réunion, après qu'elle l'a cru mort, la surprise, la joie, peuvent faire excuser les témoignages d'amour que lui donne Alzire, qui cependant ne consent à le revoir encore une fois que pour assurer sa fuite.

Saurin a eu moins de précautions que Voltaire même pour amener un entretien de Guiscard et de Blanche immédiatement après le mariage de celle-ci: elle consent presque au sortir des autels à recevoir un billet qu'il lui adresse. Cette faute est inexcusable; et il est probable qu'elle auroit causé la chûte de la piece dans le bon tems de notre théâtre: l'amour le plus ardent ne peut faire pardonner à une femme de lier une correspondance de ce genre le jour même de son mariage. Si une telle faute rend une femme ordinaire digne de mépris, quel sentiment doit-elle inspirer pour une héroïne de tragédie sur laquelle l'auteur s'efforce cependant de fixer tout l'intérêt?

La suite et le dénouement de cette piece se ressentent des fausses combinaisons que nous avons fait remarquer. Nous avons dit dans la notice sur Saurin que les évènemens de cette tragédie se succédoient avec trop de rapidité; c'est encore une des causes du peu de succès qu'elle obtint dans la nouveauté. Outre qu'il est hors de la vraisemblance que tant d'incidens se multiplient dans l'espace de vingt-quatre heures, l'intérêt ne pouvant s'arrêter que sur des situations approfondies, développées, et présentées sous toutes les faces, cet avantage se perd si pour produire des effets passagers on court de situations en situations.

Malgré ces défauts, Blanche restera au répertoire du théâtre françois par des beautés que le critique le plus sévere ne pourroit méconnoître. Le jugement de la représentation est moins difficile que celui du cabinet: les invraisemblances peuvent être

voilées par des détails de style ; le spectateur ne s'apperçoit pas toujours des inconséquences des héros tragiques, sur-tout lorsqu'ils lui imposent par de beaux sentimens ; la peinture vraie de l'amour fait en général presque tout excuser. Cette ressource, puisée dans un sentiment si puissant sur les hommes, a été employée avec succès par Saurin, et lui a fait pardonner ses fautes de combinaison : cependant ce qui prouve en faveur de l'opinion peut-être un peu sévere que nous avons cru devoir émettre sur cette piece, c'est qu'elle a toujours eu moins de succès à Paris qu'en province.

FIN DE L'EXAMEN DE BLANCHE ET GUISCARD.

SUPPLÉMENT

A LA NOTICE SUR SAURIN.

En parlant du fameux procès du pere de Saurin avec Jean-Baptiste Rousseau, nous aurions desiré pouvoir nous étendre sur un évènement qui priva la France de son plus grand poëte lyrique, et dont les détails sont aujourd'hui peu connus. Nous avons craint d'alonger cette notice qui devoit se borner à l'auteur de Spartacus, et nous avons jugé qu'il étoit plus convenable de rejeter à la fin du volume les renseignemens que nous avions recueillis sur une affaire dont les principales circonstances doivent intéresser tous les amateurs de la littérature françoise.

On sait que sous le regne de Louis XIV les gens de lettres vivoient entre eux; moins répandus dans le monde que sous le regne suivant, ils se réunissoient à des époques fixes; dans la liberté de la table, ils agitoient des questions littéraires, et s'entretenoient de leurs études. Dans le tems de la régence, cette ancienne coutume étoit passée de mode; seulement les auteurs qui travailloient pour le théâtre, s'assembloient dans un café avant et après le spectacle, et confirmoient ou rejetoient les arrêts du public. Une société de ce genre s'étoit établie dans un café de la rue Dauphine; beaucoup d'auteurs actuellement inconnus, tels que Maumenet, Raguenet, Perinet, Paris, Malafaire, etc.,

s'y trouvoient avec Lamothe, Saurin, et Boindin, qui jouissoient alors d'une réputation distinguée, et qui ne craignoient pas de se lier avec des hommes médiocres parmi lesquels ils étoient sûrs de se faire des admirateurs et des partisans.

Rousseau prêt à faire représenter la comédie du Capricieux, fut introduit dans cette société qui lui promit son appui dans la carriere orageuse où il alloit entrer. Il paroît que ce poëte ignoroit la jalousie qu'il inspiroit déjà aux chefs de cette coterie, et qu'il se laissa séduire par les manieres aimables de Lamothe, qui, dans l'impuissance d'égaler un rival tel que Rousseau, ne négligeoit aucun moyen de le dénigrer sourdement. L'abandon de ses prétendus amis lors de la représentation du Capricieux, les diatribes violentes qu'ils se permirent ensuite contre cet ouvrage, ne servirent que trop à l'éclairer; mais la chûte de cette piece ne suffisoit point encore à ses ennemis : il lui restoit tant de titres à l'admiration de ses contemporains, que ce foible échec n'avoit pas même effleuré sa réputation. Il se présenta une occasion de le perdre, et elle fut saisie avidement. Il étoit possible d'imaginer que Rousseau devoit être indigné de la conduite de la société du café de la rue Dauphine; on en conclut qu'il se livreroit à tous les excès de la vengeance.

Des couplets contre quelques membres de la société furent jetés à deux reprises différentes sous les tables du café: grande rumeur parmi les auteurs attaqués; démarches pour savoir qui avoit composé ces couplets; soupçons contre Rousseau, qui s'en défendit

toujours, et qui continua à paroître quelquefois dans le café.

Cette aventure cependant ne fit aucun éclat; le public prit peu d'intérêt à la querelle; le tems n'étoit pas venu où la haine et la jalousie devoient exercer leurs fureurs sur Rousseau. Lamothe briguoit une place à l'académie françoise; Rousseau étoit aussi sur les rangs; par une de ces injustices trop communes dans les sociétés littéraires, Lamothe, qui n'avoit encore fait que ses odes, fut préféré à son rival auquel on ne pardonnoit pas une trop grande supériorité. La saine partie du public murmura contre cette nomination; et la gloire de Rousseau en reçut un nouvel éclat. Il falloit lui faire perdre les fruits de ce triomphe qu'il ne devoit qu'à ses talens; on employa tous les moyens que peut fournir la calomnie pour flétrir son caractere, et pour le déshonorer.

De nouveaux couplets beaucoup plus violens que les premiers furent envoyés à Lamothe et à Boindin; ils réunirent leurs amis, ils se plaignirent de Rousseau, et ils résolurent de le dénoncer juridiquement comme auteur d'un libelle diffamatoire; le poëte, indigné de cette persécution qu'il avoit si peu méritée, fit une faute qui fut la principale cause de ses malheurs. Il ne doutoit pas que ces infâmes couplets n'eussent été faits par ses ennemis pour les lui attribuer. Une multitude d'exemples prouvoient la possibilité d'une pareille noirceur. Quelques indices trop peu fondés arrêterent ses soupçons sur Saurin, dont le caractere peu franc pouvoit servir à les justifier; il l'accusa donc, et il le fit arrêter.

Plusieurs personnes ont cherché à trouver dans cette démarche imprudente la preuve que Rousseau étoit l'auteur des couplets; il suffit de réfléchir un moment pour se convaincre de la fausseté de cette présomption. Si Rousseau eût été coupable en effet, n'étoit-il pas de son intérêt de se borner au désaveu formel qu'il avoit fait? en accusant Saurin, ne s'exposoit-il pas à faire approfondir l'affaire et à être lui-même convaincu d'un double délit? Si, comme nous n'en doutons pas, on consent à accorder à ce grand poëte le simple bon sens, on verra au contraire, dans son procédé avec Saurin, la preuve complette qu'il n'avoit pas composé le libelle.

Le crédit des ennemis de Rousseau influa sur le jugement qui fut porté contre lui. Il paroît que le déchaînement contre cet homme aussi célèbre que malheureux étoit porté à son comble; on lui disputoit même alors jusqu'à son talent poétique: le *factum* de Saurin en offre la preuve; voici comme il parle des ouvrages de ce poëte: « Le sieur Rousseau s'est appli-« qué toute sa vie à la poésie; il a sur-tout étudié « Marot et Rabelais, et il faut avouer qu'il ne réus-« sissoit pas mal à suivre ses maîtres: il a une imagi-« nation assez délicate, un grand amour pour la ri-« chesse des rimes, un bon goût d'expressions et de « tours, sans nouveauté pourtant; et je ne le regarde « que *comme le premier des plagiaires* ». Ce jugement, en offrant une idée du goût de Saurin, prouve aussi qu'il n'étoit pas scrupuleux sur les imputations dont il vouloit accabler sa partie adverse; il suffit en même

tems pour donner la mesure des raisonnemens qu'il employoit contre Rousseau.

Lorsque Rousseau fut condamné au bannissement, il trouva un asyle chez le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse. Si ce seigneur eût pensé que la punition infligée au poëte fût juste, auroit-il admis dans sa maison et à sa table, un homme déshonoré? Pendant vingt ans qu'il survécut à son exil, il protesta toujours de son innocence. Dans la maladie où il reçut les secours de la religion, il renouvella solennellement cette protestation. Peut-on croire que, dans un moment où rien n'attache plus l'homme à la terre, il eût persisté dans cette dénégation, sur-tout si l'on se rappelle que dans les dernieres années de sa vie il eut une piété aussi solide que sincere.

Ses ennemis l'ont accusé d'hypocrisie: à une époque où la philosophie moderne étoit professée dans toute l'Europe, où les protecteurs même de Rousseau la soutenoient, quel motif auroit-il pu avoir d'affecter une piété qu'il n'auroit pas sentie? Sa liaison avec Louis Racine, les conseils qu'il lui donnoit dans une correspondance particuliere sur le Poëme de la Religion, suffiroient seuls pour lever tous les doutes à cet égard.

Rousseau est un grand exemple des effets terribles de la calomnie et de l'injustice des contemporains envers un homme de génie. Pendant le dix-huitieme siecle, quelques réclamations se sont élevées en sa faveur; mais elles ont été aussitôt étouffées par les philosophes modernes. La plus forte de ces réclamations est celle qui fut appuyée sur le testament de

Boindin, l'un des auteurs attaqués dans les couplets. Nous nous servirons des expressions mêmes de M. de Voltaire, qui parle de ce testament dans le siecle de Louis XIV: « Nicolas Boindin procureur général des « trésoriers de France, en mourant en 1752, laissa un « mémoire très circonstancié dans lequel il chargea, « après plus de quarante ans, Lamothe Houdard de « l'Académie françoise, Joseph Saurin de l'Académie « des sciences, et Malafaire, d'avoir ourdi toute cette « trame; et le châtelet et le parlement, d'avoir rendu « consécutivement les jugemens les plus injustes ». M. de Voltaire cherche ensuite à atténuer l'autorité de ce testament dont il reconnoît l'authenticité, en rappelant les manieres douces et les qualités aimables de Lamothe, et en disant que Boindin a fait en mourant un *libelle diffamatoire*, parcequ'il *haïssoit également tous ceux dont il parle dans cette dénonciation*. On appréciera facilement la valeur de ces raisonnemens sur lesquels nous ne ferons pas de réflexions.

La conduite du gouvernement à l'égard de Rousseau, pendant son bannissement, donne lieu de croire que personne n'étoit convaincu qu'il fût coupable. Le régent lui fit écrire en 1717, par le marquis de la Fare, qu'il pouvoit revenir à Paris sans craindre d'y être inquiété, et qu'il seroit même accueilli à la cour. Rousseau ne voulut point reparoître dans sa patrie, flétri par un arrêt; il demanda donc qu'on lui donnât de nouveaux juges pour revoir son affaire. L'orgueil des cours souveraines ne put se prêter à cet arrangement; et le poëte aima mieux vivre dans l'exil, que d'obtenir une grace qui ne lui auroit pas rendu l'honneur.

Cependant après plusieurs années de bannissement l'amour de la patrie se réveilla dans le cœur de Rousseau; las d'être errant dans l'Europe à un âge où l'on a besoin de tranquillité, il fit une tentative pour rentrer en France. Voici comment un journaliste du tems rapporte le voyage secret qu'il fit à Paris. On verra que les hommes les plus distingués rendoient une justice éclatante à l'innocence du poëte. « M. le comte « du Luc et M. de Senozan écrivirent à Rousseau au « mois de septembre 1738 de venir à Paris, et qu'ils « comptoient terminer l'affaire de son bannissement; « ce qui le détermina à faire ce voyage à la fin d'oc- « tobre de la même année. M. Aved, peintre très-habile, « qui avoit été l'année précédente à Bruxelles faire le « portrait de Rousseau, alla au devant de lui à Conflans, « maison de campagne de l'Archevêque de Paris, où il « avoit passé la nuit, et le conduisit sur les neuf heures « du matin à l'archevêché, où M. le comte du Luc l'em- « brassa, et témoigna une joie extrême de le revoir; il « le présenta ensuite à M. l'Archevêque son frere, qui « lui fit un accueil des plus gracieux. Rousseau resta « à l'archevêché jusqu'à l'entrée de la nuit, ensuite « M. Aved le mena chez lui, où il lui avoit préparé un « appartement commode qu'il occupa pendant trois « mois. Je vis M. Rousseau à Paris le plus souvent qu'il « me fut possible. Sa malheureuse affaire le forçoit à « garder l'incognito, sous le nom de M. Richer, nom « qu'il avoit pris, disoit-il, par rapport à quelques « fables de cet auteur qu'il avoit lues avec plaisir. Le « prétendu M. Richer apprit au bout de trois mois « que son affaire alloit de plus mal en plus mal; et il

« ne put même obtenir un sauf-conduit d'un an, qui « étoit le tems de l'expiration de son bannissement. Il « fut donc contraint de retourner à Bruxelles. Il « partit ayant les larmes aux yeux, étant plaint et re- « gretté d'un grand nombre d'honnêtes gens ».

On voit que la crainte de revenir sur un jugement, quelque injuste qu'il fût, empêcha le gouvernement de rappeler Rousseau. Sa mort, qui arriva peu de tems après, fut imputée au chagrin qu'il eut de quitter de nouveau son pays. Cependant les partisans de M. de Voltaire ne manquerent pas, même après cette époque, de servir la haine de leur chef en soutenant que Rousseau étoit l'auteur des couplets : c'est aujourd'hui une opinion tellement accréditée que nous nous sommes crus obligés de la combattre sérieusement. Nous terminerons cette digression par le témoignage d'un ami des philosophes, qui a écrit sur le caractere et les ouvrages de Rousseau. Vauvenargues s'exprime ainsi : « On ne sauroit trop honorer les grands talens d'un « auteur dont la célébrité a fait les disgraces, comme « c'est la coutume chez les hommes ; et qui n'a pu « jouir dans sa patrie de la réputation qu'il méritoit, « que lorsque, accablé sous le poids de l'humiliation « et de l'exil, la longueur de son infortune a désarmé « la haine de ses ennemis, et fléchi l'injustice de « l'envie ».

FIN DU SUPPLÉMENT A LA NOTICE SUR SAURIN.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE QUATRIEME VOLUME.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

HM



